LEO CLARETIE

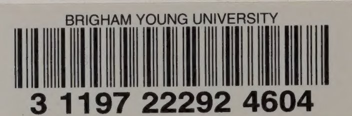
FEUILLES DE ROUTE

AUX

ÉTATS-UNIS



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
3 ET 5, PLACE DE VALOIS (PALAIS-ROYAL)


BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
3 1197 22292 4604

FEUILLES DE ROUTE

AUX

ÉTATS-UNIS

DU MÊME AUTEUR

Paris depuis ses origines, 1 vol. in-4° illustré, préface de JULES CLARETIE, de l'Académie française (Charavay).

Florian. L'Homme et l'Écrivain, 1 vol. in-8° (Lecène et Oudin).

Le Sage romancier, 1 vol. in-8° (Colin). *Ouvrage couronné par l'Académie française.*

Le Sage, 1 vol. in-8° (Lecène et Oudin).

L'Université moderne, 1 vol. in-4° illustré, préface de M. GRÉARD, de l'Académie française. (Delagrave.)

Les Jouets, histoire et fabrication, 1 vol. in-4° illustré. (May et Motteroz, ancienne maison Quantin.)

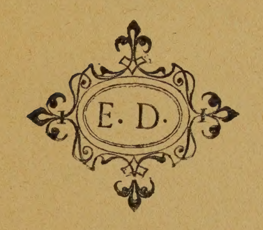
Feuilles de route en Tunisie, 1 vol. in-12. (Calmann Lévy.)

LÉO CLARETIE

FEUILLES DE ROUTE

AUX

ETATS-UNIS



PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR

3 ET 5, PLACE DE VALOIS (PALAIS-ROYAL)

I

LA VIE A BORD

I

LA VIE A BORD

De la place de l'Opéra à la Cinquième Avenue de New-York. — Le bassin de l'Eure, au Havre. — Les chaises. — Le télégraphe *in extremis.* — Présentations générales. — L'art à bord. — Midi. — A table. — Les noctambules. — Une aurore boréale. — Les vigies. — La sirène. — Le coiffeur. — Un baptême. — Mademoiselle Champagne. — Le pilote. — La rade de New-York. — Impressions du retour. — Olympio à bord.

On peut aller d'une traite de la place de l'Opéra l'hôtel de la cinquième avenue à New-York. Un acre vous verse dans un train, dit train transatlan-ique, qui vous dépose dans le paquebot même; uand vous en sortez, vous montez dans un cab, ui vous arrête devant votre room.

Ce n'est pas une bien heureuse invention, ce

train transatlantique qui vous débarque tout endormi, en pleine nuit, sur le quai du port, presque à la dernière minute, comme si l'on avait crainte de donner quelques heures en trop à son voyage. Pour ma part, j'ai préféré m'embarquer tout à mon aise, sans me mêler à ces passagers affairés qui traversent l'Océan plusieurs fois dans l'année et qui ne connaissent plus l'imprévu du départ. Je montai dans le train à Paris un matin, je déjeunai à Rouen, où je voulais revoir, en passant, les moulures du Palais de justice, le musée, l'Horloge, la Calende et l'étonnante, admirable et merveilleuse cour de l'hôtel Bourgtheroulde. Je continuai ma route pour aller dîner à Frascati, au Havre, où j'eus, le même soir, la musique militaire, le spectacle et un concert classique. Après une journée si judicieusement occupée, je me trouvai dans les meilleures dispositions pour quitter l'Europe en emportant le profond souvenir de notre art, de nos antiquités, du charme de nos plages, de la gaieté française, de ce je ne sais quoi qui fait trouver plates, mornes et ennuyeuses les plus belles villes de l'étranger.

Le lendemain matin, il faisait un temps superbe. Dès cinq heures, les employés de l'hôtel traînaient et hissaient sur l'omnibus les colis des passagers qui avaient aussi préféré se rendre d'avance au Havre. On heurte à ma porte. Ce sont des amis

de Paris, mes compagnons de mer et de voyage, que le train transatlantique vient de débarquer et qui viennent gourmander ma paresse. Ils m'annoncent qu'il règne déjà une animation de fourmilière autour du paquebot. Après les vigoureux shakehands, nous gagnons d'un pas alerte le bassin du départ, à travers la ville endormie et vaguement ensoleillée.

Le paquebot *La Champagne* est accoté le long de l'immense hangar où brûlent encore, au jour naissant, des becs de gaz dans les lanternes. Les poutres et les piliers de bois s'enchevêtrent dans une perspective fuyante au-dessus des montagnes de colis que la grue à vapeur enlève par grappes pour les descendre à fond de cale. Les passagers, les parents, les amis font des groupes variés au-dessus desquels plane je ne sais quel malaise, comme un sentiment général de tristesse et de vague appréhension. Des épouses, des mères pleurent. La douleur est là ; même ceux qui ne l'ont pas apportée se ressentent de son voisinage.

Au bas d'une des passerelles qui grimpent sur le dos du vaisseau colosse, une petite baraque bleue est celle du télégraphiste. Cet homme est débordé de travail. Chacun passe à son guichet avec deux, trois, plusieurs télégrammes : ce sont les adieux *in extremis*, les derniers mots que l'on dit, un pied sur le bateau.

A l'un des angles d'un magasin, une haute

pile de chaises pliantes s'étage à plusieurs mètres de hauteur. Moyennant une rétribution modique, chacun y vient louer la sienne pour la traversée.

La cloche tinte, la sirène siffle, les grues font rouler les passerelles et isolent le bateau : c'est l'instant du départ. Le hangar s'est vidé. Les émigrants de troisième classe sont montés, en façon de troupeau, par l'un des escaliers de l'arrière. Les amis et les parents courent à la jetée pour nous saluer au passage avec leurs mouchoirs. Deux remorqueurs à vapeur ont saisi notre paquebot par deux amarres pour le faire virer. L'entrée et la sortie de ces bassins du Havre sont fort mal commodes à ces masses énormes. Un des deux remorqueurs tire le navire en avant, l'autre le tire de biais pour déterminer un mouvement de pivot. Ces vaillants petits bateaux ont l'air comique, ainsi attelés à notre épaisse carène. Il semble voir deux mouches appliquées à déplacer une taupe morte.

C'est merveille qu'ils arrivent à nous faire bouger. Si une amarre cassait, le modeste remorqueur irait s'aplatir comme une balle contre le mur du quai, tant la traction est violente. La direction n'est déjà pas si facile. La veille, un vapeur étranger, par un faux mouvement de barre, a défoncé de son éperon la digue du quai.

Nous voici dans le goulet. La jetée est couverte de monde ; les mouchoirs, les ombrelles, les chapeaux s'agitent. A tous ces adieux attendris, notre bateau répond par deux coups de canon; c'est le salut à la France! Comme elle est émouvante cette simple détonation qui fait retentir les échos de Sainte-Adresse! Que de sentiments, de regrets et d'espoirs exprime le cri de cette gueule de bronze, touchant adieu à la patrie, à la famille inquiète, à des parents vieux ou malades qu'on n'est pas sûr de revoir, rêves de fortune ou de succès, soif d'inconnu et projets d'aventures; et que tout cela est peu français! Nous sommes, dans le monde, les sédentaires, parce que nous nous trouvons bien chez nous. Nous nous laissons visiter plus que nous ne visitons les autres.

A présent, les pistons des machines activent leur mouvement; le monstre prend son élan pour la longue course qu'il va fournir, sans trêve ni relâche, durant huit jours. On a calculé que l'hélice de la *Champagne* fait, pendant la traversée, 700,000 tours. Dans le voyage complet, aller et retour, le bout de l'aile parcourt 50,000 kilomètres pour en faire franchir au bateau 12,000. Ce mouvement exige 2,600 tonnes de charbon et 7,000 kilogrammes d'huile pour adoucir les rouages, s'il faut en croire M. J. Richard.

Le Havre n'est plus qu'une brume à l'horizon.

La côte de France s'estompe vaguement; dans la journée, on aperçoit tout là-bas le cap de la Hague; puis c'est de l'autre côté l'île de Wight, le cap Lizard; alors seulement, nous disent les officiers du bord, nous sommes en mer; et il y a deux jours que nous voguons. De la pointe de l'Angleterre jusqu'à Terre-Neuve (cap Race), nous n'avons plus ni côte ni phare à croiser : rien que le ciel et l'eau.

Chacun connaît l'organisation matérielle d'un paquebot transatlautique pour en avoir visité au moins un dans les ports. C'est un hôtel flottant, très confortable et très agréable, avec sa grande salle à manger de deux cents couverts, le salon de conversation, l'escalier monumental à double révolution, le fumoir très distingué, des sofas dans tous les coins, des cabines ingénieusement aménagées où l'on est à l'aise en peu d'espace, des repas fréquents et copieux, bals, concerts, flirts et plusieurs toilettes par jour. Il paraît qu'il fut un temps où l'on mettait des mois à faire ce voyage sur de mauvais voiliers qui étaient fort secoués et fort mal commodes. Mais ces récits tiennent déjà de la légende. Mettez le Grand-Hôtel de Paris à flot : vous avez au juste le steamer moderne.

A votre entrée, on vous distribue un ravissant programme illustré : c'est la liste des passagers. On sait tout de suite avec qui l'on voyage, on

trouve les noms amis, connus ou faciles à connaître. C'est comme une sorte de présentation générale dans ce grand salon flottant.

Nous fîmes la traversée en fort agréable compagnie.

Le commandant du navire, capitaine Boyer, est un aimable homme chez qui se tiennent l'après-midi de joyeuses réunions. Le capitaine est sympathique à tous les passagers du bord, et c'est un spectacle attendrissant, aux heures de loisir, de voir le vaillant officier jouer aux palets sur le pont avec ses deux petites filles tout de noir habillées. Le commissaire est bien le plus jovial et le plus charmant garçon. Il porte un nom aimé des lettres et nous fûmes tout de suite bons amis. Il est le fils d'Oscar Commettant, ce brillant causeur dont les spirituelles improvisations font les délices de certains salons parisiens. Le fils a de qui tenir et il tient. Il a un entrain endiablé, un sac d'histoires inépuisable, un talent de pianiste hors ligne. On ne s'ennuie pas une minute avec lui. Dans sa cabine se tenaient souvent des assises peu austères que composait la jeunesse dorée du bord, et notre amphitryon nous a plus d'une fois gardés jusqu'à une heure avancée de la nuit, dans son petit salon où des ficelles fixent les sièges pour prévenir les surprises du roulis, et où des aquarelles d'un parisianisme piquant rappellent, en plein Atlantique, les boulevards et le Chat-Noir.

Il y a là, sur une des parois, une toile peinte d'une actualité parfois cruelle, mais d'une conception amusante. Le bateau tangue; le pont est incliné comme un télescope; dans les coins, des femmes très dégrafées et très déprimées gémissent à rendre l'âme, si on peut dire. L'officier de quart est superbe sur sa passerelle, où la ligne de son corps forme avec le plan du pont un angle très aigu. Au premier plan, un vieux mathurin rougeaud porte dans ses bras un petit baquet de bois bien connu des passagers par les gros temps; dans le baquet sont couchés trois jolis petits renards qui dressent leur tête finaude et éveillée, le regard malin, les yeux jaunes comme leur pelage fauve. On a rarement mis plus de discrétion et de gaieté dans l'à-propos.

A bord, la connaissance est vite faite; la traversée est souvent l'occasion de bonnes relations et d'amitiés durables. La grande occupation est de causer, et c'est apparemment sur les paquebots transatlantiques que s'est réfugiée la tradition des salons où l'on cause, que quelques dames de Paris s'efforcent d'entretenir.

Que ferait-on durant toute une journée à bord? Les jours passent et n'amènent guère leur part d'imprévu; un iceberg qui flotte, un dauphin qui souffle, un requin qui danse dans le sillage, un voilier ou un vapeur qu'on salue au passage et avec qui l'on échange les invariables nouvelles :

« Tout va bien à bord ; pas de glaces » : ce sont là les divertissements les plus surprenants. Comme on se couche tard, on se lève tard. Après le déjeuner du matin et quelques tours de promenade sur le deck devant la file des chaises de bord, alignées et étendues, abritées par la tente, la cloche annonce déjà le second déjeuner. C'est alors seulement qu'on se trouve à table à peu près au complet. Les dames ne sortent en général qu'assez tard.

Midi est l'une des dates intéressantes de la journée. La sirène mugit. Chacun tire sa montre et la règle, car il se produit, à cause du déplacement, une différence d'environ quarante minutes par jour. Ceux qui s'obstinent à garder l'heure de Paris retardent de cinq heures en arrivant à New-York.

C'est encore à midi qu'on marque le point. Dans la cage monumentale du grand escalier, il y a une carte de l'Atlantique sur laquelle on pique chaque jour un petit drapeau à la place où se trouve le navire. Un cadre indique le nombre de milles parcourus. On conçoit l'intérêt de ces renseignements sur cette route où rien ne change, rien n'avertit qu'on se déplace ou qu'on approche. Ce petit drapeau, c'est nous, c'est l'emblême de notre maison flottante, qui n'est pas même un point sur l'Océan. Ce symbole momentané nous est cher comme nous-mêmes. Les groupes, quelque factices qu'ils

soient, se resserrent vite et prennent aisément de la cohésion, tant l'homme est un animal sociable.

Pour huit jours, les passagers de la *Champagne* forment une petite patrie jalouse de son autonomie et de ses prérogatives; on y dénigre les autres paquebots avec cet égoïsme naturel et un peu puéril qui persuade au troupier qu'il n'y a qu'un beau régiment, le sien. On reculerait, si l'on voulait sonder ce qu'il y a au fond du mot Patrie.

A peine a-t-on remis sa montre à l'heure que la cloche annonce le lunch. Naviguer ici, c'est manger. On quitte à peine le ratelier. L'air vif de la mer et des embruns favorise ce sport.

On a un peu de répit de deux à cinq heures. C'est l'heure du Bois, je veux dire que la société est au complet, se promène, cause, s'assied en rond, lit, dort, rêve sur le plancher du deck. La jeunesse s'amuse, joue au tonneau, aux anneaux, aux grâces, — c'est le privilège des jeunes filles, — chacun utilise ses talents; les uns organisent des courses à pied ou des épreuves de sauts; d'autres chantent, ou font de l'aquarelle, ou récitent des vers, dessinent en caricatures les têtes ou les pieds de leurs compagnons; en un mot, on emploie là toutes les ressources dont peut disposer l'homme ou la femme pour occuper en mille façons un loisir sans recours.

A cinq heures, la cloche avertit d'avoir à se

préparer pour le dîner. Chacun rentre et ressort frais, correct, en tenue noire pour le repas du soir. Les dames font assaut d'élégance. Des plantes vertes décorent les longues files de tables. Les premiers jours, des gentlemen tâchent de faire durer le gardenia qui vient de terre et qui reste épinglé à leur boutonnière. Sans être de la toute première fraîcheur, il réjouit l'œil malgé ses bords jaunis, dans ce décor aquatique qui rend les yeux moins difficiles.

Le toit en verre de la salle à manger est à une hauteur prodigieuse, comme une coupole dont le dôme reposerait sur le plancher du pont. L'œil plonge en profondeur, rencontre le salon de conversation et de musique, qui est comme troué en son milieu par un carré parfait, entouré d'une balustrade d'où l'on domine les convives attablés.

Les dîners sont copieux et joyeux. Comme il y a environ deux cents couverts, ils ressemblent toujours un tantinet à des repas de corps, et l'on attend involontairement le discours du maire au dessert. La grande voix de la mer le remplace avec avantage.

Les chiffres ont quelquefois leur gaieté. Je ne vous dirai pas que le bateau est grand, vous le savez, et si vous l'ignoriez vous vous en douteriez en apprenant que pour le nettoyer il faut user quatre cents balais !

Pour nous en tenir au chapitre des denrées, voici le tableau de la consommation des vivres entre Paris et New-York :

Bœuf	6,500	kilogr.
Lard et Jambon. . . .	2,500	—
Saucisses.	200	—
Mouton.	3,200	—
Veau	2,500	—
Poisson.	650	—
Pâtés truffés.	650	—
Volailles	1,500	têtes
Légumes frais.	800	kilogr.
Vin.	30,900	litres
Liqueurs	800	—
Beurre.	25,000	kilogr.
Œufs	46,000	—
Huîtres.	7,000	—
Lait.	600	litres
Chocolat	120	kilogr.
Café.	500	—
Pain.	180,000	—
Brioches petit déjeuner. .	9,000	—

C'est un festin, que le dernier dîner à bord. On l'appelle le dîner du commandant. Alors le champagne coule à flots, avec le rire, les toasts et les chansons.

Tandis que les dames remontent sur le pont ou

au salon, les messieurs vont au fumoir, — un intérieur de mosquée avec arabesques et ogives trilobées. Ils n'y restent que le temps d'une mince cigarette, pour parler comme les héros de Léon Gozlan : « Je n'étais plus qu'à deux cigares du château. »

Pour l'emploi de la soirée, on a le choix entre la flânerie du pont ou la musique du salon. Car on chante, on danse, on organise des concerts, que dis-je ? des concerts de charité au profit des veuves des marins ; les plus jolies femmes vendent les programmes aux enchères, et la bienfaisance ne perd pas ses droits. Chaque traversée enrichit de plusieurs milliers de francs les caisses de secours maritimes.

La dernière visite à la salle à manger a lieu vers dix heures pour prendre le thé. Alors on se disperse ; les uns vont se coucher, les autres se séparent en groupes éparpillés dans tous les coins.

C'est l'heure du mystère. De grosses parties de poker ou de baccara s'organisent au fumoir. A une heure du matin, les derniers retardataires regagnent leur couchette : ce sont les noctambules de l'Océan.

Je revois encore le pont désert par les belles nuits d'été. Le long de la muraille qui soutient les verrières de la machinerie, la file des chaises vides s'allonge ; dans un coin, une lanterne jette

de pâles lueurs sur le plancher propre comme une salle flamande; les gros canots blancs, emmaillotés de toiles, pendent par la poulie en haut des pistolets de fer, comme une berce; aux angles, les pavillons d'aération ouvrent leur large entonnoir rouge comme la gueule d'un monstre qui bâille, et l'on n'entend d'autre bruit sinon le halètement souterrain des machines et le plissement de l'eau qui glisse contre la carène.

Une nuit, nous eûmes une sorte d'aurore boréale. Tout un côté du ciel s'embrasa d'une lumière vert pâle, avec des stries régulières et serrées, comme s'il pleuvait des émeraudes. Ce fut une lueur si vaporeuse, si fondue, si douce qu'il semblait qu'on en perçût les vibrations à travers un voile de tulle, ou bien que le ciel reflétât quelque immense et lointaine fantasmagorie de palais incendiés, dans de grandes flammes de Bengale.

A un angle du pont est suspendu un petit barillet de cuivre rouge, cerclé de cuivre jaune, et intéressant comme un bibelot de fumoir. Il est à demi plein de sable. Par le trou de bonde plonge un morceau de grosse corde. C'est la ficelle, qui sert aux fumeurs à allumer les pipes et les cigares.

Le mousse l'allume par un bout, et elle continue de brûler, de se consumer lentement jusqu'à la dernière bribe. On la remplace quand elle est toute

en cendres. L'usage des allumettes étant interdit, voilà une ficelle commode et pittoresque.

A l'arrière, ce sont les passagers de seconde classe. Les émigrants encombrent l'entrepont et sont les plus gais de tous, dansent au son des vielles, jouent à la mourre, chantent en chœur le soir au clair de lune; et l'on croirait entendre, dans les voix graves d'hommes mêlées aux notes aiguës des femmes, quelque mélopée de Tritons et de Néréides qui prendraient de nuit notre paquebot pour le char de Neptune.

A la pointe extrême de l'avant, là où se rencontrent et se coupent les courbes que font les flancs du navire, se tiennent en permanence les hommes de quart, deux matelots vêtus de caoutchouc jaune, coiffés de casques durs à visières tombantes, imperméables dans leurs grosses bottes et leurs suroits.

A toute heure du jour et de la nuit, ils sont là, comme des immobiles et éternelles statues de la vigilance. Ils embrassent à eux deux tout l'horizon, l'un à babord, l'autre à tribord. Bien avant que l'œil des profanes ait rien aperçu, ils voient et signalent à l'horizon les navires qui approchent. Dès qu'ils ont signalé une voile pendant le jour, ou un fanal pendant la nuit, l'un d'eux, qui a une trompe de cuivre à la main, corne une fois ou deux, suivant que le vaisseau en vue est à droite ou à gauche. On entend le signal de la passerelle, et

l'officier de quart redouble de prudence pour prévenir toute collision.

Il est lugubre, ce son de trompe, le soir, quand tout s'endort sur le navire, et qu'on s'attarde sur le pont à regarder les traînées sautillantes que font les astres dans l'écume des flots. Soudain, un chant plaintif part de l'avant, devient plus fort, puis s'éteint en un son mourant et filé, dans la bise qui incline le gros panache de fumée au-dessus de la cheminée; et ce son dans cette solitude est à la fois poétique et mélancolique, bien plus mille fois que le son du cor au fond des bois pleins d'êtres et de vies; c'est comme un appel plaintif qui précèderait quelque gros danger, celui de l'engloutissement obscur et ignoré de victimes innocentes au fond du gouffre insondable. Les poètes ont chanté le cor de Roland, le cor d'Hernani; quels accents plus pathétiques encore et plus humains peut-être ils trouveraient en chantant le cor des vigies de l'avant!

S'il est à bord une musique plus funèbre, c'est le son lamentable de la sirène par les temps de brume. Il y a des zones de brouillards où l'on n'aperçoit plus rien à quelques mètres. Si le paquebot rencontrait une embarcation, il la chavirerait sans que personne peut-être n'en pût rien savoir. Même si le bateau voisin était aperçu, dans bien des cas on se demande comment on pourrait stopper à temps, étant données la rapidité de la mar-

che et la vitesse acquise. Il faut quelques minutes pour obtenir le ralentissement; et en quelques minutes, un navire qui file dix-huit nœuds et demi à l'heure est déjà loin.

Que de fois nous descendions nous mettre à table par un temps couvert; la salle à manger était au complet, le dîner était animé; tout à coup, un bruit étrange et lointain parvenait à nos oreilles, une sorte de beuglement étouffé; c'est la sirène qui mugit en haut du grand mât. Alors le commandant quittait précipitamment la table pour gagner, sur la passerelle, son poste d'observation; et dans la grande salle, un vague silence d'inquiétude planait au-dessus des convives, — le malaise de l'inconnu, du danger obscur, ténébreux, invisible, plus redoutable que la tempête elle-même, car le bateau lui échappe en se livrant à tous ses caprices et en suivant ses gigantesques ondulations; mais en temps de brume on ne voit pas, on n'entend pas cet ennemi insaisissable qu'on va peut-être défoncer, ou qui va nous éventrer en nous prenant de flanc.

Les hurlements de la sirène aggravent cette appréhension. Un ample cornet de bronze est accroché au grand mât; le pavillon s'ouvre béant dans le sens de la marche du navire. Un tube serpentin le relie aux chaudières des machines; un fil directeur correspond à la passerelle de l'officier de quart. Celui-ci tire la soupape, la laisse

ouverte quelques minutes, puis la referme, et recommence après un silence pendant lequel il écoute s'il n'entend pas quelque signal répondant au loin.

Quand la soupape s'ouvre, le pavillon de la sirène laisse échapper un tourbillon de vapeur avec un cri strident, horrible, un mugissement de damné dont Lucifer fanerait les entrailles avec sa fourche; c'est une longue plainte, tremblotante, lugubre, qui doit résonner à plusieurs kilomètres; les nuages de vapeur se condensent à l'air et retombent en rosée, — la rosée de larmes de ces mélancoliques gémissements.

Durant des heures entières, des nuits entières, la lugubre musique chante incessamment avec cette alternance plus énervante de cris et de silences attentifs aux voix de là-bas qu'on attend sans entendre. L'œil cherche à percer ces voiles humides dont les replis cachent peut-être quelque frêle esquif, ou quelque autre géant comme le nôtre, qui nous frôle ou qui vient sur nous pour le formidable conflit.

La nuit, dans le sommeil agité que donne le déplacement du roulis, on entend les longs mugissements, et l'on dirait la grande voix du navire qui s'épouvante d'être poussé à toute vapeur par la main brutale de l'homme à travers l'épaisseur des brouillards insondables.

Les jours où il pleut, les messieurs ont le loisir

d'aller bavarder chez le coiffeur du bord. Il délivre des abonnements pour la traversée, ce qui est une imprudence, quand celle-ci s'allonge de cinq ou six jours de quarantaine. Il a un magasin assorti où l'on trouve des casquettes, des photographies, des cuillers-souvenirs, dont raffolent les dames américaines. Ce figaro aquatique excelle dans l'art de vous raser envers et contre roulis et tangage. Par les gros temps, le barbier et son client ont l'air d'être installés sur le plateau d'une balançoire en marche. Mais Denys de Syracuse lui-même n'aurait rien à craindre; cet artiste a le rasoir aussi marin que son pied.

Le rendez-vous élégant, ce qu'on peut appeler les Acacias du bateau, c'est le palier du premier étage dans l'escalier central qui descend du deck vers la salle à manger. Il y a un long sofa flanqué de deux divans plus petits, qui précèdent d'un côté la cabine du docteur, de l'autre, celle du commissaire. Tout le beau monde se retrouve là; ces petits recoins sont propices au flirt et partant fort recherchés. Avant l'heure des repas, on y fait apporter les cocktails apéritifs, qu'on déguste en riant, dans des réunions dignes d'Ermenonville.

Nous étions en mer depuis cinq jours. Au déjeuner du matin, le docteur nous apprit qu'une jolie Italienne des troisièmes classes venait d'accou-

cher d'une petite fille. Ce fut une joie à bord, et l'on se disposa à fêter cette naissance. Les dames, de leurs doigts de fée, brodèrent un manteau, ourlèrent des bonnets, des langes; on fit une quête fructueuse; le père fut invité à dîner avec les passagers de première classe. Le baptême fut célébré à bord. Il y avait précisément un prêtre de passage.

C'était à quatre heures du soir. Une nappe fut étendue sur le milieu d'une des longues tables, un autel fut improvisé. Des dames prêtèrent une croix, des vases, des chapelets, des livres d'heures; on mit une salière et deux petites fioles. Une assemblée religieusement silencieuse encombrait la salle et les galeries du pourtour, qui prenaient l'aspect d'un jubé. Les hommes tenaient à la main leurs bizarres et claires casquettes de bord. Les femmes priaient à la place où la veille au soir résonnaient les couplets de Xanrof et de Jouy. Le commandant fut parrain, avec une des plus gracieuses passagères pour marraine. La petite fut baptisée du nom du bateau. Elle s'appelle « Champagne ».

Quelle touchante cérémonie de voir tous ces gens en costumes étranges, pelisses, waterproofs et vestons clairs, recueillis et attendris autour de ce petit être inconscient, dans le grand désert liquide que le soleil empourprait de ses feux inclinés. De nations diverses, de religions opposées,

de croyances contraires, tous s'unissaient dans la joie de souhaiter la bienvenue au nouveau-né sur sa patrie flottante, et prenaient leur part à cette cérémonie d'un sacrement qui était pour tous le wellcome parmi nous.

Pendant le reste de la traversée, le vide se fit, et personne ne s'attabla autour de la place où avait été improvisé l'autel du baptême. Les lieux frappés de la foudre étaient entourés de grilles par les Romains : ici, il n'y avait pas besoin de barrières, il s'était formé une secrète entente pour respecter cette place où, pendant un instant, il semblait que Dieu eût posé son doigt sur le navire.

La petite Champagne se porta à merveille. Il paraîtra bien étrange, plus tard, à ses jeunes camarades de classe de l'entendre répondre à la maîtresse qui lui demandera : « Comment vous appelez-vous et où êtes vous née, mademoiselle ? — Champagne, madame ; je suis née par 43° de latitude et 32° de longitude ouest. »

L'arrivée du pilote à bord est l'un des gros événements de la traversée. On sait qu'aux abords de la côte, le commandant remet ses pouvoirs à un pilote patenté qui connaît à merveille les fonds, les récifs, les passes, la configuration spéciale du port où il s'agit d'entrer. Il quitte la terre, à son tour de roulement, dans son bateau appareillé en cotre, à

la recherche du navire attendu ou espéré. Sur la grande voile sont peints en noir son numéro d'ordre et une ancre qui a réglementairement 1 mètre de haut. A la pomme du mât flotte le pavillon P, blanc, encadré largement de bleu. L'équipage est de huit ou dix lamaneurs. Il part et va aussi loin que possible à la rencontre des bâtiments qui arrivent. Il s'écarte souvent à plus de 240 milles de la côte. Plus il s'avance et plus gros est son profit.

Le pilotage est bien payé, le prix est proportionnel à la jauge du bateau pilote et à la zone où il a été rencontré. Le pilote qui rentre un paquebot de la Compagnie au Havre touche environ 2,000 francs.

Sur son cotre il croise quelquefois longtemps avant de rien trouver. La nuit, il porte un fanal au sommet de la mâture. Le petit bateau est furieusement ballotté au large. Les jours passent, les vivres diminuent. Soudain, la vigie crie : « Navire ! » A l'horizon, un point noir apparaît, c'est le paquebot, où il a déjà été aperçu et piqué. Les signaux sont échangés, le cotre et le gros vapeur vont l'un vers l'autre.

Cependant, sur le steamer, depuis la veille, il n'est bruit que du pilote. La vigie le guette. Les passagers font une loterie à plusieurs louis le billet; le numéro gagnant est le numéro du pilote, dont on ne sait rien à l'avance. Dès qu'il est si-

gnalé, le chiffre court de bouche en bouche. Tous les passagers accourent sur le pont. Après huit jours d'isolement, il se produit comme une détente à voir un être qui vient de terre.

Le gros paquebot ralentit, la machine stoppe, le navire reste en panne, tandis que le pilote a sauté de son cotre dans une petite barque ou youyou, où rament ses matelots. Il approche, violemment secoué par la lame, tantôt enlevé, tantôt plongeant; il accoste au bas de l'épaisse carène et, du haut des bastingages, dans l'immensité de l'Océan, il est d'une infinie petitesse.

A bord, un officier et des matelots se tiennent prêts à le recevoir; on a jeté le long de la coque une épaisse échelle de planches et de cordages, qu'il saisit dès que la lame élève sa barque à la hauteur du dernier échelon. Il grimpe le long de cet escalier raide, les marins du bord l'aident à franchir le bastingage; enfin il est parmi nous. Il ouvre son waterproof, il en tire des liasses de papiers, des journaux datant du jour où il a quitté le port, des lettres; c'est, avec cet inconnu qui nous arrive, un coin de patrie que nous retrouvons. Mais déjà il est sur la passerelle où le commandant le reçoit; il lui communique les instructions de la santé, et prend la barre, tandis que le youyou, ballotté et sautillant, rejoint le cotre, qui s'en retourne. Au sommet du mât de misaine, le pa-

quebot porte à présent le pavillon et le numéro du pilote.

Le sixième jour on aperçoit, au loin, des brumes : c'est Terre-Neuve et ses bancs, le cap Race, Saint-Pierre, Miquelon, la Nouvelle-Écosse, le cap Sable, c'est la terre, enfin! D'apercevoir la côte, même très loin, il semble qu'on n'est plus en mer et qu'on fait du cabotage.

Longtemps on distingue les rives verdoyantes de Long Island, et le gros navire fait majestueusement son entrée dans l'énorme rade, entre Sandy Hook et Coney-Island, plage célèbre par ses surprenants fireworks.

Chacun sait, pour l'avoir entendu dire, quel panorama grandiose, unique, impressionnant offre la rade de New-York. Il n'y a pas au monde deux spectacles comme celui-là. On sent un frisson devant cette ample échancrure qui forme estuaire à l'Hudson et qu'encadrent des kilomètres de constructions.

Nous y arrivâmes de nuit. Toute la côte était illuminée par les casinos, les hôtels des plages, les hauts bateaux qui les desservent et qui semblent des villes flottantes, les ferry boats, radeaux gigantesques qui transportent plusieurs trains de wagons, leurs locomotives, les camions, voitures, tombereaux et piétons sur une plate-forme grande comme une place publique.

Les Américains du bord nomment et montrent aux Européens les pointes de la côte ou des îles, Port-Monmouth, Élisabeth-Port; le bateau tourne légèrement et, dans un éblouissement, dans l'éclatante lumière des quatre phares électriques qui encadrent Bedloe's Island, surgit, la torche à la main, l'imposante œuvre de Bartholdi, la statue de la Liberté, sombre sur son piedestal étincelant, comme un menaçant symbole ; on dirait la jeune et effrayante Amérique qui se dresse par-dessus les modernes civilisations si brillantes, elle, encore sombre de mystère, pour les surpasser en les écrasant.

Entre Ellis Island et Governors Island, entre le fort Gibson et le fort Columbus, le paquebot gagne la pointe sud de New-York, the Battery, laisse à droite l'East River que domine au loin l'effroyable portée du pont de Brooklyn, et gagne son pier en face de Jersey City.

Dès que le bateau s'est accoté contre l'immense hangar qui recouvre le môle de débarquement, les visites commencent, celles de la santé, des postes, et surtout de la douane. Tous les passagers défilent devant un officier qui vous présente une plume; on signe sur l'honneur une déclaration par laquelle on jure devant Dieu et devant les hommes qu'on n'a dans ses valises aucun objet prohibé par les tarifs. Que cela est donc solennel et j'ajouterai inutile, puisque les douaniers pren-

nent soin de vérifier votre serment en vidant sur le plancher du hangar le contenu de tous les colis.

Je suis revenu en Europe à bord du même paquebot qui m'avait emmené, *La Champagne*. C'était au moment où le choléra sévissait sur les côtes de France. Tous nos navires étaient arrêtés en quarantaine dans la rade de New-York; les bagages étaient phéniqués et désinfectés; les Américaines n'osaient s'embarquer par l'appréhension du retour, et celles qui se trouvaient en France hésitaient à revenir par l'assurance qu'elles avaient de voir asperger de produits liquides et antiseptiques les dentelles et les étoffes de leurs toilettes.

Ces circonstances produisaient comme un arrêt dans la circulation internationale des deux pays. A bord, au retour, nous n'étions plus quatre cents passagers, mais vingt-neuf. Nous pouvions nous considérer comme des touristes amateurs ayant frêté pour leur agrément un immense yacht privé de cent cinquante-cinq mètres de long.

Quelque agrément que présentât cette aise, elle ne laissait pas d'augmenter la pénible impression d'un second voyage sur la même embarcation. Le décor n'avait pas changé, les objets étaient à leur place, les mêmes matelots, garçons et mousses couraient sur les planches bien lavées du deck;

c'était toujours le commandant Boyer qui présidait la table, et le commissaire Commettant qui lançait par grosses fusées et larges bouffées les plaisanteries et historiettes corsées du fond de sa cabine décorée comme un atelier de rapin. Mais les passagers apportaient des figures nouvelles dans ce milieu auquel il me semblait que je fusse déjà fait et habitué. Ils avaient des airs d'intrus et d'étrangers dans cette demeure flottante où tout me rappelait mes intimités de huit jours; ils violaient mes souvenirs et envahissaient par une brutale invasion les coins du bateau et ceux de mon âme. C'était comme une profanation dont je souffris durant les premiers jours. Il me déplaisait de voir installé dans son fauteuil pliant un Yankee à favoris jaunes, là où j'avais accoutumé de venir retrouver la gracieuse et rieuse compagnie d'une famille française avec qui j'avais fait route. Au détour d'un canot ou d'un palan il me semblait à tout moment que j'allais, comme j'en avais si vite pris la coutume, retrouver le sourire d'une amie qui lisait ou regardait les flots bleus, et je maudissais le clergyman qui la remplaçait aujourd'hui.

Il est à peine croyable combien l'homme s'acclimate, s'habitue vite au milieu le plus récent ou le plus fugitif. Huit jours de bateau peuvent suffire aux plus douces liaisons comme aux plus franches camaraderies.

Un peu comme Olympio, j'errais tristement à travers le pont presque désert, évoquant les scènes aimables de la première traversée, repeuplant tout le bateau avec mes chers souvenirs : et rien n'était triste comme ce vide et ces disparitions. Je pensais souvent : « Où sont-ils mes amis d'un jour que je croyais à présent ne pouvoir plus quitter ? En quels points du monde se sont-ils dispersés? Les retrouverai-je jamais, et jamais nous reverrons-nous? Les uns sont dans l'Alaska, les autres dans la Floride, d'autres à Cuba ou au Japon; ils ont disparu à jamais, tout comme s'ils étaient morts. »

Et c'était bien un deuil funèbre qui pesait sur mon cœur voilé de noir; l'air vif et la houle exaspéraient encore la délicate acuité de ma sensibilité énervée, et pour un peu j'eusse pleuré ces affections si hâtivement conçues et si hâtivement évanouies, comme on pleure sur un cercueil.

Je m'aperçus bien vite de leur fragilité et de leur inconsistance. Ce qui me peinait, c'était moins leur perte et leur disparition que le souvenir soudainement évoqué et entretenu par le décor qui les vit naître. Mon âme subissait l'influence d'un milieu. Il y a une mémoire topique même pour le cœur.

Cinq jours après, de nouvelles sympathies avaient remplacé les anciennes, et suffisaient à occuper agréablement les loisirs des journées

vides. Les fantômes de la première traversée pâlirent, s'évanouirent, se retirèrent vers les fonds plus obscurs et plus lointains de l'inconscience et d'un demi-oubli : et si je repartais aujourd'hui sur la *Champagne*, je ne sais plus qui j'y regretterais, mes compagnons du premier ou du second voyage, tant les sentiments humains participent à la fragilité transitoire de toutes choses, qui sont entraînées, ainsi que l'a démontré Anaxagore, dans un perpétuel devenir.

II

LA VIE EN WAGON AUX ÉTATS-UNIS

II

LA VIE EN WAGON AU ÉTATS-UNIS

Le procès des diligences. — La locomotive américaine. — La cloche du chauffeur. — *Lookout!* — Le train-vestibule. — Les fenêtres. — Un hôtel roulant. — A l'arrière. — La population des wagons. — Les paris. — Une nuit dans un pensionnat de jeunes filles. — Les ponts américains. — Hangars à neiges. — Le *ferry boat* de Baltimore. — Les petites gares du *Far West*. — En Dakotah : la température forcée au *dinning car*. — Le pieux petit cochon. — Un orage dans le Wioming. — Trains incendiaires. — Les paysages de la voie. — L'optique en wagon. — Les brochures du *passenger*. — Heureux terriens !

Qui donc a regretté le temps des voyages en diligence, et s'est plaint des chemins de fer? Celui-là n'avait assurément point passé six jours en wagon entre New-York et Portland, car il en eût été enchanté.

Le voyage moderne dans les *trains vestibules* de la jeune Amérique l'emporte assurément en pittoresque, en imprévu, en incidents, en rencon-

tres sur les lentes et lourdes traites de la patache des aïeux.

Faut-il déplorer le voyage à cheval, comme autrefois, à travers les gorges des Montagnes Rocheuses? Mais on le peut encore faire, et je l'ai fait avec un grand charme.

Dans un des hôtels de Niagara-Falls, il y a une peinture accrochée au mur qui représente l'ancien courrier avant la traction à vapeur. Un chemin de planches longe les masures et les fourrés; le cavalier vêtu de cuir, le sac au dos, ses longs cheveux ombragés sous un large feutre, éperonne sa bête nerveuse qui l'emporte vers le lointain inconnu, où le guettent peut-être les jaguars et les Indiens sauvages. Le motif est séduisant et fort propre à illustrer quelque aventure contée par Mayne-Reyd ou Fenimore Cooper. C'est merveille que les progrès de la civilisation aient réussi à remplacer cet attrait par un autre moins périlleux et plus agréable, celui de parcourir la plaine dans les plus heureuses conditions de confortable, et de pouvoir, pour ainsi dire, feuilleter le grand livre de la nature en se donnant le spectacle dans un fauteuil.

On traverse les Etats-Unis en deux fois plus de temps qu'il n'en faut pour aller de Paris à Constantinople, à travers un pays varié et séduisant par son charme ou par son horreur.

Je ne sais ce que l'avenir réserve aux touristes,

ni quels aménagements nouveaux viendront faciliter et capitonner mieux encore les déplacements; mais les grands-pères de l'avenir pourront, eux aussi, comme les nôtres, vanter les voyages d'autrefois.

Aujourd'hui, les vieillards, ces éternels *laudatores temporis acti*, songent avec amertume au bon temps des diligences, — quand le postillon arrivait au relai dans la fanfare pétillante des claquements du fouet, des sabots sonores des chevaux et des cahotements des roues ferrées sur le pavé.

L'aubergiste sortait et se tenait sur le pas de sa porte, coiffé du bonnet de coton; ses garçons se précipitaient vers la patache jaune surmontée par le dôme des bagages recouverts d'une bâche noire; ils aidaient les voyageurs du coupé à mettre pied à terre: le jeune clerc en longue redingote, en souliers à boucles et chapeau à la française; la petite modiste blonde et ébouriffée, fraîche et rose sous la coiffure de feutre en cabriolet, serrée frileusement dans son tartan à ramages; l'élégant lion du boulevard de Gand, qui s'est mis en route pour aller recueillir l'héritage d'un oncle défunt. Dans la ferme du relai, c'était une agitation subite, pendant que les voyageurs, dans la brume d'automne, gagnaient la grande salle pour se dégourdir à la flambée de l'âtre, effarouchant sur leur passage les poussins qui se

réfugiaient en caquetant derrière les roues d'une charrue.

Le voyage moderne est tout autre.

A travers les vastes espaces du Wyoming et de l'Idaho, le train du Nord-Pacifique file à toute vitesse, jour et nuit, emportant vers les enchantements de la Californie les *passengers* de l'Orient. C'est une maison roulante, furieusement précipitée contre le vent et l'orage, fendant l'air avec un vacarme de ferrailles secouées, de cloche qui tinte, de freins qui gloussent. Sous le toit bombé comme une carapace, des êtres ont élu domicile pour quelques jours, et y vivent abrités, intéressés, curieux, déjà liés d'amitié par l'isolement et la commune admiration. Demain, à pareille heure, un autre train passera, avec d'autres hommes qui échangeront à leur tour leurs réflexions sur les beautés de ce pays impassible et immuable auprès de ce flux constant, de ce courant incessant d'intelligences éveillées.

Il passe un convoi par jour sur cette grande et longue ligne; mais le voyageur ne pense guère à celui de la veille ni à celui du lendemain. Il semble que la voie ait été posée là pour lui.

Il me faut un temps de réflexion pour m'assurer qu'en ce moment même il y a quelque part, en plein Océan Atlantique, des gens devisant dans le salon du steamer qui m'a porté, étendus sur

les sofas où j'ai médité, tandis qu'à la même heure d'autres s'extasient derrière les vitres du wagon en passant sur les rapides de la Yellowstone river, ou le long des rocs striés de Gunnison. Les grandes excursions laissent des souvenirs si impalpables, si fantastiques, qu'ils ont à peine de réalité concrète et qu'on vous persuaderait assez aisément les avoir rêvés.

Avec une rapidité vertigineuse le train file et soulève des nuages de poussière. La locomotive est massive, trapue, ramassée, avec cette forme toute particulière qui amusa mon enfance dans les décors du drame *Le Tour du monde en quatre-vingts jours*. La cheminée a l'aspect d'une énorme toupie crachant feux et flammes, évasée, noire, béante, piquée sur l'extrémité de la chaudière tubulaire. L'avant est armé, comme d'une formidable mâchoire, d'un solide chasse-pierre anguleux, pointu, strié, sorte de rateau puissant et évasé dont les dents sont des barres de fonte.

Au-dessus, au pied de la cheminée, est accroché le fanal, bien plus volumineux que les nôtres, gros comme une malle, projetant au loin ses feux éclatants.

La locomotive américaine siffle rarement; elle sonne la cloche aux abords des gares et des endroits habités pour prévenir de son approche. L'absence du sifflet, qui est douce à l'oreille,

constate chez les peuples américains un sens très développé de la responsabilité individuelle. Aucun employé ne vous prévient que le train va partir, c'est votre affaire de vous en préoccuper. Quand le convoi s'ébranle, aux premiers tours de roue, on voit les *passengers* disséminés sur le quai courir précipitamment aux marchepieds et s'accrocher au train qui roule déjà. La compagnie dit au voyageur : « Nous partons à telle heure; à toi de t'en souvenir et d'être embarqué quand le chauffeur tournera le robinet de vapeur ».

Dans les campagnes, il n'y a le long des voies ni barrières, ni talus, ni guérites aux passages à niveau. La voie traverse les propriétés comme ferait un sentier ordinaire. Quand le train croise un chemin de piétons, les Yankees croient avoir beaucoup fait et avoir assez sacrifié à l'imprudence commune des hommes quand ils ont fiché un poteau avec une pancarte : *Lookout!* Attention! Tant pis pour les bœufs et les cavales qui ne savent pas lire. Dans les wagons, on ressent quelquefois une secousse : c'est un buffle que le chasse-neige de la machine vient de couper en deux et de rejeter sur le côté.

Même dans les villes du centre, aucune barrière n'isole le passage du train, qui circule dans la *Main street* comme un vulgaire tramway. Pendant l'arrêt à la gare, en quittant le marchepied, on foule le trottoir devant l'étalage d'un épicier ou

le *saloon* d'un cabaret. Une telle promiscuité ne cause pas plus d'accidents qu'il n'est raisonnable. Le public sait qu'il ne doit pas se fier aux barrières, mais à sa prudence, et c'est le meilleur garde-fou que la conscience de sa responsabilité.

J'ai encore dans l'oreille le vacarme des gares américaines : tous les trains entrent sous le hall en sonnant à toute volée, et l'on croirait entendre le carillon d'un jour de fête, comme si des *angelus* s'échappaient en troupes sonores d'un tas de clochers; les freins mugissent avec des gloussements humides dont les sons dégradés s'élèvent du grave au suraigu et font songer à de gros tuyaux d'orgue; l'employé, solennel et lent, chante sur un ton de pieuse mélopée le nom de la station ou un avis utile, avec des notes profondes de chantre au lutrin; et la clochette qui babille devant l'autel des chapelles est ici le triangle que frappe l'aubergiste pour attirer les voyageurs au buffet de la gare. La gare est le temple du Dollar et du Dieu des affaires!

Le train stoppe. Les voyageurs descendent par le vestibule aux rampes dorées et ciselées; les conducteurs apportent des tabourets sous les pieds des dames pour leur éviter la dernière enjambée; les nègres se saisissent des paquets et valises et attendent en souriant, debout près de l'épais chariot à roue double et massive qui soutient le

wagon. Celui-ci a la forme d'une carapace épaisse, d'un torpilleur à glaces, d'un dos de baleine qui serait tout droit. Le toit en est assez élevé non seulement pour qu'on s'y tienne debout, mais encore pour qu'on y couche commodément sur deux rangées de lits superposés qui disparaissent pendant le jour, l'une dans les banquettes, l'autre dans un tiroir du plafond aux lambris sculptés. Des lampes électriques éclairent cet hôtel roulant où des fauteuils montés sur pivots et très confortables invitent à la rêverie et aux somnolences. Comme dans nos wagons de *sleeping* ou de *dinning cars*, l'entrée est toujours aux deux extrémités, mais les vestibules y sont beaucoup plus vastes que les nôtres.

Ces gens ont des idées heureuses dans les plus petits détails ; ils sont pratiques avec génie. Ils appliquent partout de menus perfectionnements qui seraient chez nous bienvenus et fort utiles, si seulement on y songeait, car ils ne demandent aucune dépense et n'exigent qu'un peu de renoncement à la routine. Nous sommes, en France, de vrais fils de Latins, obstinés à faire comme les aïeux, *more majorum*. Il suffit quelquefois de bien peu de chose pour améliorer une invention ou supprimer un inconvénient ; mais nous ne voyageons pas assez pour nous enrichir des habiletés des autres.

Le train américain est bien le seul véhicule du

monde où l'on voyage à toute vapeur sans poussière. Une fenêtre de wagon est un petit chef-d'œuvre. Les glaces sont doubles. Les nègres sont sans cesse occupés à les disposer convenablement d'après l'orientation de la marche. Elles se recouvrent l'une l'autre de façon à laisser passer l'air dans leur intervalle comme par une cheminée; les granules de charbon et de sable frappent les vitres sans s'engager dans le couloir brisé qu'elles laissent entre elles. En outre, un châssis monté en toile métallique très fine permet de baisser toutes les glaces sans que le voyageur soit directement en contact avec l'air extérieur. Enfin, des palettes de bois sont accrochées le long des fenêtres, dans le sens de la marche, pour couper le vent et arrêter les paillettes qui voltigent. Un habitant de Minnéapolis descend à Helena beaucoup plus propre et plus présentable qu'un Batignollais débarquant à Asnières. D'ailleurs, aux abords des stations d'arrivée, les nègres du bord passent dans les compartiments, armés d'un petit balai de vétiver, et brossent soigneusement les épaules et le chapeau du passager qui va descendre.

Le confort de ces trains défie l'imagination et ferait rougir tous les administrateurs de nos compagnies. C'est un véritable hôtel, avec la salle à manger dont les dressoirs sont chargés de vaisselles d'étain; le fumoir meublé de sièges amples

en moleskine; le cabinet de travail avec les journaux, revues, livres, tables à écrire, papier à lettres au chiffre du wagon; le bar, où un nègre prépare des boissons glacées; le salon aux larges fauteuils capitonnés et à bascule; les toilettes fort bien comprises; les fontaines d'*ice water*, et surtout la terrasse d'arrière.

C'est l'une des plus simples, des plus naturelles, des plus heureuses habitudes, dans les trains américains, de mettre les fourgons de bagages entre la machine et les voyageurs. Chez nous, ils sont à l'arrière du train, et ils ne pourraient pas être plus mal placés.

Là-bas, le dernier wagon se termine par une plate-forme à ciel ouvert, assez vaste pour y installer des sièges. D'ailleurs, on s'y tient sans façon assis sur les marches de l'escalier ou sur la roue du garde-frein, les jambes pendantes. Dans certaines voitures de luxe, ce balcon n'existe pas, mais toute la paroi est entièrement en verre, fermée par une large glace comme une devanture de boutique. En toute saison, on est à l'abri derrière ce mur diaphane pour regarder à l'aise le pays.

Il y a mieux : quand le train traverse des contrées fertiles en *sceneries* et coins pittoresques, on accroche à l'arrière un wagon plat, sans toit ni cloisons, garni de chaises comme un char-à-bancs. Tous les voyageurs descendent et prennent place

sur cette plate-forme comme sur une estrade dressée pour les autorités un jour de distribution de prix. Et n'est-ce pas un prix de beauté que l'admiration des touristes décerne à la nature?

Sur le wagon, pareil à ceux qui transportent les futailles, les voyageurs s'alignent et placent leurs chaises, comme à la messe, tandis que le *boy* de la gare prochaine circule avec une corbeille et vend des lunettes bleues qui permettent d'examiner le pays sans que les yeux soient incommodés ou aveuglés par l'éclatant soleil.

Il est inouï combien il se vend d'objets et de denrées durant le parcours. Le long corridor central qui règne d'un bout du train à l'autre est parcouru sans cesse par toute une population de camelots ambulants qui mettent en vente tout ce qu'on peut désirer, depuis des journaux, des brochures, des livres, jusqu'à des casquettes, des jouets d'enfants, des pommes, des bananes, des lorgnettes, des œufs durs et des vues photographiques du pays que le convoi traverse.

Ce défilé incessant anime l'intérieur des voitures où les voyageurs eux-mêmes sont toujours en promenades par les couloirs et les vestibules, pour tromper le temps par le mouvement. Il y a une circulation incessante : le conducteur près de qui l'on se renseigne, les nègres que l'on sonne comme à l'hôtel, et qui accourent en souriant, les enfants qui jouent aux barres. Aux appro-

ches des grandes villes monte un homme bien utile dont l'apparition en Europe serait favorablement accueillie. C'est l'homme des hôtels. Il va vers chacun et lui demande à quel hôtel il désire se rendre. Il lui présente la liste complète des principales maisons. Quand le voyageur a fait son choix, il confie à ce factotum la plaque de cuivre qui sert là-bas de bulletin de bagages, et il n'a plus à s'occuper de rien. A son arrivée, il ne lui reste qu'à descendre de wagon la canne à la main et la main dans la poche; quand il se présente à son hôtel, il est reçu comme un hôte et il trouve ses bagages qui sont déjà déposés dans sa chambre.

A défaut de ces fonctionnaires et vendeurs, le wagon serait suffisamment animé par les voyageurs eux-mêmes, dont le défilé présente les types les plus variés et les plus amusants de Yankees tour à tour bruyants et flegmatiques. Ils offrent parfois des scènes fort imprévues où se peint et se reflète le caractère de la race. Il n'est pas rare de voir un gentleman monter dans le wagon *parlor*, qui est une manière de salon coquettement meublé. Bien qu'il y ait des dames dans les fauteuils disséminés près des fenêtres, le gentleman procède à sa toilette de voyage, ôte, plie et range sur les tablettes sa jaquette, son pardessus et sa coiffure, enfile une longue robe de chambre en coutil et s'endort, les pieds en l'air. C'est bien encore, quand ils ne de-

meurent pas en bras de chemise, jouant bruyamment au poker entre quelques bouteilles de champagne. Ces gens considèrent évidemment que la politesse est une convention et une gêne dont il est préférable de s'affranchir parce qu'elles sont gratuitement fastidieuses, et ne rapportent rien. Le pays des dollars n'est pas celui de l'urbanité.

Les Américains sont simples de goûts et assez primesautiers. Ils ont des natures de premier mouvement. J'étais un jour dans un train de petite ligne, aux environs de Chicago : les voitures étaient bondées de voyageurs très bruyants. C'était aux approches des élections pour la présidence; un groupe discutait avec une particulière chaleur.

— Et tenez, criait un des interlocuteurs, dans ce wagon seulement, sans aller plus loin, je parie que nous avons déjà plus de démocrates que de républicains, tant nous sommes assurés de la majorité partout.

— Ce n'est pas vrai. Je parie.

Un tiers est aussitôt nommé et reçoit les enjeux. Des témoins sont constitués, tirent de leur poche leur carnet et leur crayon, et le pointage commence. Ils parcourent, avec l'air le plus naturel, les rangs des fauteuils et, avec une petite inflexion impérative, ils s'informent :

— Qu'est-ce que vous êtes, républicain ou démocrate?

Les mandataires des deux partis marquent les points; quand ce fut fini, on compta, le démocrate gagna, empocha l'enjeu et les parieurs jouèrent aux cartes.

Ils ont la fièvre de l'imprévu, de la chance, du hasard. Ce sont tous des aventuriers, au sens primitif du mot. Ils parient pour le seul attrait du jeu. On entend des dialogues de ce genre :

— Je vous dis que le Texas est plus grand que l'Espagne.

— Non.

— Vous pariez ?

— Oui.

— Quelle est, d'après vous, la grandeur du Texas ?

— Je ne précise pas de grandeur, je soutiens seulement le contraire de ce que vous dites.

Ils ont ainsi toujours l'enjeu à la main, sans conviction ni raisons, par le seul désir de jouer.

La population ambulante des wagons présente quelquefois plus de grâce et d'attrait. Les dames sont particulièrement affables, et semblent prendre plaisir à parler le français. Elles sont ravissantes, les petites *misses* en costume de voyage, et leur commerce fait agréablement passer les longues heures de la journée.

La compagnie la plus imprévue qui me soit échue fut celle d'un pensionnat de demoiselles, avec lequel je voyageai un jour et une nuit.

C'était à la fin de septembre, à l'époque de la rentrée des classes. Comme je quittais Butte City, dans le Montana, des mères éplorées, les yeux bouffis, avaient accompagné sur le quai de la gare une douzaine de grandes jeunes filles, toutes du pays ou des environs; c'étaient des pensionnaires qui regagnaient leur établissement, situé à vingt-quatre heures de là, à Salt Lake City, la fameuse capitale des Mormons : j'ignore si c'était pour s'y instruire dans les préceptes polygamiques de la religion nouvelle.

Etrange condition de la jeune fille américaine, indépendante et libre, circulant et voyageant par le monde, seule et à l'aise, comme mademoiselle de Maupin! Les jolies pensionnaires du lac Salé montèrent seules en wagon, et seules elles regagnèrent le couvent, sans crainte des mousquetaires. Durant un jour, la grâce, la jeunesse et le sourire ornèrent l'intérieur de la maison roulante, et je vous assure que c'est un curieux et piquant passe-temps pour un Européen qui n'en a pas l'habitude, d'assister au petit coucher comme au grand lever de ces demoiselles, de dormir sous le même toit et je dirais presque côte à côte, de se débarbouiller le matin au même lavabo et en même temps, de leur passer la brosse pour lisser leurs cheveux blonds, ou de leur tenir l'échelle au saut du lit pour qu'elle puissent descendre des conchettes supérieures, — gymnastique qu'elles exé-

cutent sans le moindre embarras, avec un malicieux sourire par où elles marquent qu'elles s'amusent beaucoup de cette dernière journée de vacances.

Une jeune fille française serait au supplice s'il lui fallait subir cette promiscuité aux heures les plus intimes, disparaître dans le vestiaire pour reparaître l'instant d'après en robe de nuit, et traverser tout le wagon jusqu'à son box, fermé seulement par deux rideaux : celles-là riaient comme de petites folles, et les voyageurs qu'elles avaient pour compagnons semblaient seulement leur être un accessoire inaccoutumé au lever ordinaire du dortoir à la pension.

Comme tout mérite salaire, il nous fallut payer ce plaisir que nous procurait la rentrée des classes. Vers sept heures du soir, il monta dans le train un lot de petits garçonnets qui se rendaient aussi dans l'une des pensions de Salt Lake City. Ces petits misérables passèrent une partie de la nuit à criailler, à rire, à faire des culbutes sur leurs lits, à échanger entre eux un feu nourri de boulettes en papier, pour lesquelles je ne vous dirai pas où ils avaient trouvé leur arsenal, et surtout à presser les boutons des sonnettes électriques. Vers minuit ils provoquèrent un *tolle* général de tout ce qu'il y avait dans le dortoir de gens raisonnables ou somnolents. Ce furent alors des rires étouffés sous les draps, des petits cris d'animaux; le timbre élec-

trique sonnait toujours, son fonctionnement étant à la fois tentant, facile et anonyme. Ils injuriaient le nègre que nous envoyions pour les admonester. Nous prîmes le meilleur parti et le plus philosophique. Nous bourrâmes le timbre avec un mouchoir pour le rendre aphone, et nous mîmes notre espoir de tranquillité dans le sommeil, fils de la Nuit et frère de la Mort, qui dompte tout. En effet, à une heure du matin, ce n'étaient plus que ronflements de tous ordres et de tous diapasons, jusqu'à l'heure matinale où les vitres des trains s'illuminent sous les premiers feux de l'aurore, aux environs de Paris, — un petit Paris situé sur les bords de Bear Lake.

Faut-il s'étonner qu'avec une pareille éducation, la jeune fille américaine prenne dans le monde cette allure d'aisance, de désinvolture qui stupéfie nos filles de famille? Je n'oserais certes pas me prononcer sur le choix d'un des deux systèmes; je vois que celui des Américains n'occasionne pas d'accidents, grâce sans doute à l'habitude, et aux énergiques répressions qui menacent les audaces intempestives; mais Arnolphe, s'il allait au Lac Salé, serait écharpé. A New-York, les jeunes filles invitent les jeunes gens à des parties folâtres, à des promenades au Bois, à des dîners au restaurant; tout ce jeune monde vit à part, comme si le reste de la famille n'existait pas, et les parents ne sont que des caissiers donnés par la nature.

Aussi, le plus beau temps pour la femme américaine est-il celui qui précède le mariage. Mariée, elle est pour ainsi dire moins libre, tenue à une toute autre réserve, et souvent bien délaissée par un mari qu'accaparent à toute heure les affaires et le cercle.

Riez donc, jeunes filles du Lac Salé,

> Tandis que votre âge fleuronne
> En sa plus tendre nouveauté.

Prenez le bon temps quand il vient : sait-on jamais si on le retrouvera?

J'aimais encore les journées où le train était presque vide, dans l'Amérique Centrale. Que d'heures j'ai passées assis sur un pliant à l'extrémité du convoi, regardant filer sous mes pas le mince lacet des rails, qui se déroule comme un fil d'acier tendu entre deux océans pour relier l'un à l'autre trois mondes.

Sur cette longue ligne interocéanique, la voie est unique, et assez grossièrement établie. Les traverses ne sont pas ensablées, mais à l'air. Il semble qu'on ait jeté simplement des poutres sur lesquels posent des rails disjoints. De distance en distance, sur des bancs de bois, on voit des rails en réserve, pour les cas d'urgence, et des tonneaux d'eau pour éteindre l'incendie des pou-

trelles, qu'allument assez souvent les flammèches de la machine, ce qui est particulièrement redoutable quand ces poutrelles sont celles d'un pont.

Un ingénieur pourrait écrire un bien curieux chapitre sur les ponts américains. Les profanes, dont je suis, les trouvent bien étonnants et bien pittoresques, dans leur variété décevante. Dans l'immense espace qu'occupent les Etats-Unis, il y a place pour tous les degrés de l'industrie, depuis les plus merveilleux progrès jusqu'aux conceptions les plus primitives et grossières, depuis le splendide pont de Brooklyn qu'on met vingt-cinq minutes à franchir, ou l'audacieux pont suspendu de Niagara Falls, jusqu'aux passerelles du Montana, faites de deux arbres couchés sur le torrent, et zébrés par les traverses à jour qui supportent les rails sans aucun parapet.

Ailleurs, comme à New-Jersey, le plancher de la voie est au ras de l'eau, et, du wagon, l'on pourrait serrer la main des mariniers dans leurs barques ; les roues fouettent les vagues.

Il y a, en Amérique, de véritables paysages de ponts, tant ils sont souvent pittoresques, soit qu'ils passent dans une haute et longue cage à treillis où le train glisse comme dans un tube, soit qu'ils accrochent leur tablier à des portants monumentaux comme des portails ; soit qu'ils plongent

leurs piles légères, faites de minces tiges en fer, au fond des ravins abrupts.

On ne peut regarder sans terreur, surtout si l'on est obligé de les traverser, ces passerelles hardies qui semblent seulement poser sur de longues perches, et l'on se demande avec surprise comment elles résistent au passage des trains. Il est vrai qu'elles ne résistent pas toujours. Les Américains sont de grands et expéditifs ingénieurs. Ils jettent un pont comme on prend un verre de brandy. Ils eussent tous été pontifes dans l'antiquité.

Une profonde vallée arrête-t-elle un tracé de ligne ferrée : ils ont tôt fait de réunir les deux sommets voisins par une grande arche. Ils se jouent des caprices du sol et des accidents du terrain, qu'ils remplacent parfois par les accidents du train.

Les projets de voies se croisent sur les plans dans le vide, au-dessus des dépressions les plus profondes, et donnent naissance à de véritables treillis de viaducs. Dans les gorges de Gunnisson, ou encore au-dessus de l'immense vallée qui sépare Saint-Paul de Minnéapolis, les trains glissent par les airs en tous sens, et les passerelles s'entre-croisent, se superposent, se rencontrent comme les montants d'une gigantesque harpe, au-dessus des fleuves larges comme des bras de mer, le Mississipi, le Missouri, l'Ohio, dont

le nom évoque les refrains des petits enfants de France :

Sur les bords de l'Ohio
Oh ! oh !
Petit Zozo
Revenait dans pirogue
En chantant : Vogue ! vogue !

Zozo craignait les crocodiles, ces lézards des pays chauds que traverse le *Baltimore and Ohio Railroad*. A trois jours de là, sur le *Northern Pacific*, c'est la neige qui est l'ennemie. Les avalanches roulent des hauteurs et font des amas que la locomotive est impuissante à traverser. Aussi la voie qui grimpe aux flancs de la montagne est-elle en partie recouverte par de longs hangars tout noircis de fumée, sur le toit desquels la neige glisse sans entraver les trains. En été, il n'est pas rare que ces abris prennent feu sous les étincelles des machines : ces accidents procurent aux touristes des aventures imprévues, comme celle qui m'arrêta à Sargent, et qu'on lira plus loin.

S'il faut parler d'ingénieurs, de travaux métallurgiques et de constructions puissantes, il ne faut pas oublier le *ferry*.

Le *ferry boat* joue à peu près le rôle de nos bateaux-mouches. C'est une large embarcation qui fait le service des fleuves et des rades. Il sert

surtout de bac, pour transporter les voyageurs d'une rive à l'autre. Mais c'est un bac colossal, à l'américaine. Imaginez un immense radeau, large, solide, trapu, arrondi en forme d'énorme tortue.

Le centre est une allée sur laquelle peuvent entrer et se tenir durant la traversée six ou sept voitures, avec les chevaux et le bétail. Des barrières isolent à droite et à gauche cette chaussée des trottoirs couverts destinés aux piétons. Des cabines, des salons, des magasins, des salles de chauffe et de machines entourent cette cité flottante, qui est comme un morceau de rue. Aux deux bords s'élèvent les tourelles qui supportent les gros volants des bielles, — deux lourds fuseaux d'acier dont les pointes se lèvent et se baissent avec des mouvements d'antennes.

Le *ferry* remplace commodément les ponts, là où ceux-ci seraient trop longs, car on ne saurait multiplier partout les merveilles comme celui de Brooklyn. Les ferrys sont donc des fragments de ponts qui marchent, et qui présentent l'avantage de ne pas gêner la navigation. Ils partent fréquemment, et transportent tout ce qui eût passé le pont, s'il y en avait un.

Elles présentent un aspect bizarre, ces massives embarcations, basses et larges, qui semblent d'invraisemblables carapaces accroupies sur l'eau. Il en est qui sont affectées uniquement au trans-

bordement des wagons : un ferry en passe sept ou huit à la fois, avec la locomotive.

Dans cet ordre d'idées, c'est à Baltimore que j'ai vu le ferry le plus monstrueux.

Nous venions de quitter la ville et notre train longeait le port. Tout à coup, j'eus une sensation singulière. Le train s'arrêta ; on n'entendit plus le bruit des roues sur les rails, ni le frein de la locomotive, ni la cloche du chauffeur : en relevant la tête, je vis par la glace du *parlor* que nous étions entourés d'eau, et que nous avancions. Mon impression fut de l'effarement, comme si on m'eût conté que notre train roulait sur les flots, ainsi que notre Seigneur marcha sur le lac Tibériade.

A la vérité, nous passions la baie de Chesapeake sur un ferry, mais bien le plus prodigieux des ferrys.

Le bateau est amarré à la rive. Les trains s'engagent sur les rails; on délie l'amarre, et la lourde embarcation flotte, emportée par ses aubes. Elle contient deux puissantes machines motrices dans ses flancs, et supporte sur son plancher trois voies parallèles de rails assez longs pour que trois trains complets y soient à l'aise. Un viaduc en bois à deux étages passe au-dessus des vagons et permet d'aller de babord à tribord sans faire le grand tour. De l'étage le plus élevé, quand le ferry est au large, le coup d'œil est fantastique. Les trois trains parallèles s'allongent sur le bateau comme

de grosses et paresseuses chenilles noires qui dormiraient sur la table d'une guitare. Au loin, la rade est immense, sillonnée des lourds *steamboats* et d'autres ferrys; les quais sont dentelés par les énormes jetées et les *piers* des compagnies de transport. A l'horizon, derrière les usines, les cheminées fumeuses et les docks, des hauteurs boisées font un cadre de verdure à ces quartiers laborieux. De gros vaisseaux sont mouillés au large devant le large estuaire du Potomac.

Après une demi-heure environ, on approche de la rive opposée. Le *ferry* s'engage entre deux épaisses cloisons qu'il fait vaciller en les frôlant. et qui guident exactement sa course pour le faire arriver devant les voies de la terre. A l'aide de crics, des manœuvres descendent le plan incliné des rails jusqu'à parfaite coïncidence avec ceux du bateau ; les voyageurs qui, durant la traversée, ont quitté les wagons pour se promener autour du radeau, regagnent précipitamment les marchepieds ; le chauffeur active de nouveau la bielle de la locomotive, et le train poursuit sa route terrestre après ce petit voyage en mer.

Rien n'est curieux comme ce tronçon de voie ferrée qui circule constamment sur l'eau entre les deux rives. La voie terrestre s'arrête au bord du quai avec une netteté d'incision, comme tranchée au rasoir, pour s'accorder exactement au *ferry*

qui lui apporte les trains, — énorme pont flotteur d'un aspect colossal, avec ses trois voies qu'occupent à chaque voyage trois locomotives sous pression et une trentaine de wagons.

De là, le train s'élance vers les immenses espaces qu'il dévore durant sept jours, avant d'atteindre les rives de l'Océan Pacifique, glissant avec fracas sur la longue ligne des rails dont la réglure se perd dans le lointain. Tantôt un accident, tantôt un point de vue corrige la monotonie de la route.

Puis c'est la petite gare, modeste et déserte, où l'heure change. Il faut quitter le *Central time* et prendre l'*heure de la montagne* à l'horloge du pauvre buffet où l'on ne trouve rien, que des conserves et du lait. Sur une petite table sont disposés des échantillons de pierres du pays, des morceaux d'agate, des cornes de buffle, et le buffetier dans son long mackintosh jaune qui brave la pluie, fait l'article avec une aisance et une familiarité de grand seigneur, — en Américain pénétré de l'égalité des têtes. Nous sommes bien sur la terre de l'indépendance. Dans les trains, à part les wagons de luxe, il n'y a pas deux classes, et tous ont droit aux mêmes fauteuils à bascule dans le même *car*.

Dans la salle d'attente, deux grosses Indiennes sont assises; elles sont habillées à l'européenne.

Un chapeau en forme de galette coiffe leur tête ronde et rougeaude ; sur leur robe elles ont des flots de rubans, aux épaules, en bretelles, à la ceinture, — des rubans couleur brique, piqués avec des bouquets de pivoines aux hanches et au corsage.

J'ai conservé une pittoresque vision des gares américaines, — non pas celles des villes de l'Est, grands halls flanqués d'un édifice de style et de goût déplaisants, — mais des petites cahutes du *far West* bâties en planches peintes en rouge, avec une cabine qui porte la pancarte imprimée en blanc sur fond bleu : *Western Union Telegraph.*

Souvent la modeste guérite en bois est isolée dans la plaine : c'est le type de ces postes perdus, où les Indiens assassinaient tout le personnel sans qu'on n'en pût rien voir ou prévoir. Ailleurs, la maisonnette est plus importante. La salle principale sert de buffet, dans les tronçons du parcours où le train n'a plus son *dinning car.* Un peu avant l'arrivée, le conducteur circule dans les couloirs des wagons en criant l'avis : *Next station for the dinning !* Devant la gare, le buffetier frappe assidument un gong ou un triangle pour informer les *passengers* que le repas est prêt. Chacun prend place à la table, dispute son assiette aux mouches et aux moustiques qui couvrent la nappe en abondance, malgré les ventilateurs et les toiles métal-

liques tendues devant les portes et fenêtres. Alors circulent des plats étranges, conserves alimentaires, grappes de maïs, poissons secs aux cerises, melons d'eau aux belles teintes vertes et roses, tomates à l'huile, cakes en tous genres, arrosés de *maple*, d'eau glacée ou d'un verre de lait. Les petites bonnes accortes font le service, toutes jolies et élégantes, et, si le buffet a quelque importance, coquettement attifées comme des soubrettes d'opéra-comique, avec le petit tablier rayé, le corsage noir largement échancré sur la chemisette rose, qui moule une taille ordinairement exquise. La femme du Far West est un joli type, un mélange gracieux de la retenue britannique et de l'effronterie indienne, avec des yeux malicieux, un petit nez retroussé, des cheveux blonds et bouclés.

Un matin, je passai en me levant dans le *dinning room* du train pour prendre mon déjeuner. Nous venions de passer Montpellier, et nous allions arriver à Bismarck.

Je remarquai en entrant une pancarte pendue en travers du restaurant. MM. les voyageurs étaient priés de ne demander aux servants ni vin ni liqueurs, car il leur serait impossible de leur en donner, tant que le train se trouverait sur le territoire du North Dakota.

Nous étions sur une province de tempérance,

où le débit de tout alcool est prohibé : les passagers eux-mêmes, dans leur train rapide, étaient soumis à ce règlement local. Nous fûmes ainsi Dakotiens par force jusqu'à quatre heures de l'après-midi.

Nulle part on ne prêche ou l'on n'impose davantage la sobriété qu'aux Etats-Unis, et pour cause. La boisson y a de nombreux adeptes et y fait de nombreuses victimes. De là l'institution de multiples sociétés où l'on fait vœu de détester et de faire détester l'alcool. Les membres de ces confréries portent en breloques leurs insignes : pour certains, c'est un haricot, l'emblème des végétariens.

Les règlements de police à l'égard de la consommation sont aussi curieux que les subterfuges des patrons pour les éluder.

Le dimanche, défense est faite aux tenanciers des bars de donner à boire avant six heures du soir. Mais il leur est loisible de donner à manger. Aussi, au client qui vient se rafraîchir, le garçon apporte-t-il avec la limonade ou le cocktail, une soucoupe qui contient quatre ou cinq petites briquettes de fromage sec : procédé digne d'Escobar, qui désarme le détective, puisque le buvetier donne à manger en même temps qu'à boire.

Un jour, à Chicago, je déjeunai dans un restaurant de tempérance. Le café y était détestable ; je demandai du wisky.

— Il nous est défendu d'en vendre, me dit le garçon; mais donnez-moi de l'argent, et j'irai vous en chercher au bar voisin.

C'est peut-être dans le train que la consigne est le mieux observée, car tant que nous fûmes en Dakota, on nous mit au régime lacté,

Voire, nous n'y bûmes point frais.

Autour du buffet de la gare, quelques maisonnettes de planches constituent toute la bourgade, qui porte presque toujours un nom attrayant ou piquant, Utique, Syracuse, Agate, Saint-Cloud, Hugo, New Salem, Clermont, Pompéi. Ce pays jeune a dû faire des emprunts partout pour baptiser ses villes, et bâtir

Des villages nouveaux avec des noms antiques.

Souvent, un bouquet d'arbres abrite le petit cottage qui sert de gare; les rails frôlent les érables, que l'on n'a pas coupés ni dérangés, et les wagons reposent, comme des bergers, sous le frais feuillage, auprès du poste d'eau, — une ample cuve en forme de bouilloire, avec un goulot recourbé dont le bout s'adapte à la cheminée des locomotives.

Quelquefois la gare est un hôtel situé au bord d'un lac; quand on descend de wagon, on pose le pied sur l'embarcadère des canots de plaisance,

dont l'amarre vient presque toucher les roues du train; les canotiers en maillot croisent les excursionnistes au long cours, et chacun souhaite à l'autre bon vent.

C'est un caractère bien particulier du railway en Amérique, cette promiscuité du voyageur avec les gens du pays, dont aucune barrière ne le sépare, comme chez nous. En Europe, le voyageur, en chemin de fer, est isolé, mis et gardé à part, derrière des barreaux, des grilles, des murs et des remblais; il n'appartient plus à la population des rues; il est dans le train, et il y reste, et on l'y maintient comme on ferait d'un pestiféré.

Dans le Nouveau-Monde, le *passenger* est un promeneur comme un autre; son train frôle en passant le flâneur de la rue; le cowboy à cheval, tout harnaché de cuir, s'il reconnaît un ami à la portière d'un *car*, vient ranger sa monture tout le long du wagon et cause par la fenêtre. Parfois, ce sont des Peaux-Rouges, — non plus les belliqueux et redoutables Indiens qu'enrôlait Beauchêne, mais de patients artisans qui viennent à cheval à la gare pour vendre aux touristes des objets de drap écarlate qu'ils ont brodés et ornés de perles blanches. Ils sont lamentables, ces derniers survivants d'une race que le progrès a tuée, décimée, supprimée. Ceux qui restent sont de solides gas au teint cuivré, vêtus de cuir et de drap pourpre comme un consul romain, avec une

arête de plumes qui se dressent dans leur dos, et un diadème multicolore sur leur longue chevelure noire. Les yeux sont ternes, sans expression; les pommettes sont rouges et saillantes. Ils ont appris un métier; la plupart sont cordonniers. Ils garnissent des menus objets en cuir pour les négocier comme souvenirs de voyages.

Ce ne sont pas seulement les indigènes qui peuplent la voie et entourent le train. Je vois encore, un soir d'orage, un petit cochon bleu qui trottinait en frisotant sa queue au milieu des rails. Il se rangea modestement pour livrer passage à la locomotive qui vomissait des milliers d'étincelles : il n'en fut pas effrayé. Mais un éclair ayant déchiré la nue, il se sauva en gambadant vers son étable. Ce petit cochon m'étonna : il méprisait le fracas de la vapeur et le vain bruit des travaux des hommes, mais il tremblait devant les forces redoutables de la nature, et sa plaisante fuite me parut un hommage à la toute-puissance du Créateur, à moins qu'elle n'ait eu d'autres causes, qui m'échappèrent.

Quel splendide spectacle, quand le train traverse à toute vapeur un orage dans la plaine! J'eus ce grandiose divertissement pour varier la monotonie de la route grise et plate, entre Denver et Kansas City. Le paysage était morne, la prairie brûlée et desséchée me semblait d'autant plus

ennuyeuse que je sortais des splendeurs du Wyoming, du lac Salé et du Colorado. J'avais passé l'après-midi à rédiger des notes et à lire *Madame Chrysanthème* de P. Loti, qui ne me dérida pas. J'étais charmé du sujet pour sa délicate gracilité, mais il me déplut de trouver dans le livre d'un académicien des phrases barbares, « des dames pas comme il faut », ou « sa toilette est aussi comme il faut que les leurs », ou « pour en retard, oui, ils le sont », ou « il y en a de trop ». Eh ! oui, il y en a *de* trop, de ces petites défaillances : du moins il me le parut, sans doute parce que j'étais maussade et oisif dans un wagon presque vide et dans un pays gris.

Le soleil se coucha dans sa gloire à l'horizon empourpré, éclairant de ses feux rouges de gros nuages noirs massés à l'opposé. Quand il fut nuit, une pluie torrentielle nous inonda ; elle battait en sifflant les fils télégraphiques et leurs poteaux aux bras écartés, sinistres le soir comme des croix ou des gibets.

Je revois encore cette imposante soirée. Il était sept heures quand l'orage éclata. Le train franchissait avec une vitesse vertigineuse la vallée de la Republican River, un affluent du Missouri. Le pays est désert, et durant des heures on n'aperçoit nulle trace de la main des hommes. Au pied d'une montagne, il y a une petite construction rose abandonnée et inachevée, austère d'aspect, ayant la

forme d'un temple anglican, — comme si on eût essayé de fonder là une bourgade en posant le sanctuaire du culte comme première amorce.

Dans le vaste ciel libre, les premiers éclairs dessinent de longues lignes brisées, comme dans les images coloriées de l'histoire sainte, à la destruction de Sodome. Le crépuscule tombe. L'orient est chargé de nuages noirs : parfois, l'éclair luit derrière le nuage, on n'en voit pas les zigzags, on le devine seulement à la lueur subite qui enflamme ses bords, et fait à la nue sombre un fond d'or irradié, — comme une détonation qui éclaterait derrière un grand écran. L'orage tonne de tous les côtés, ou plutôt il y a deux, trois orages à la fois.

A l'occident, les nuages s'amoncellent, mais ne posent pas encore sur l'horizon. Ils laissent entre eux et la terre un liseré d'azur qu'embrase de ses lueurs pourpres le soleil couchant. Quelquefois l'éclair brille derrière cet amoncellement de noires vapeurs, dont il illumine la base. Alors la lueur de l'éclair rejoint et allonge le liseré de lumière que jette encore le soleil disparu. La bande claire s'élargit, puis retombe, et l'on dirait que c'est le gros nuage tout entier qui se soulève, démasque un instant l'éther lumineux qu'il nous cachait, bondit au-dessus de la zône éclairée sur toute la longueur de l'horizon, puis, brusquement, s'affaisse de nouveau, écrase et diminue le liseré ensoleillé qui bien-

tôt disparait tout à fait sur la steppe embrunie par le soir.

La nuit est venue. Le vent fait rage, la pluie fouette les vitres du wagon qu'éclairent vivement les petites lampes électriques, et où les voyageurs se sont enroulés dans leurs couvertures en attendant l'heure où les nègres feront les lits. Dans un coin, une partie de poker est engagée. Des fumeurs silencieux sont allongés sur les fauteuils mécaniques. J'échange des réflexions avec une gracieuse *miss* qui veut s'essayer à parler le français. Elle avait été très fière de me montrer qu'elle en savait quelques mots à un buffet de gare où nous avions déjeuné la veille. J'étais son voisin de table; comme je la voyais plongée dans de profondes réflexions, je respectais sa méditation sans me douter de son objet. Elle préparait une phrase française, et elle cherchait des mots. A la fin elle se risqua, toute rougissante :

— Volé-vô me passer le sioucre?

Je lui passai le sucre, et la connaissance fut faite.

Cependant, au dehors, la rafale balayait toujours notre toit, et la machine mugissait en luttant contre la tempête. Par les vitres, on n'apercevait rien, que la nuit profonde sillonnée d'éclairs, et nous pouvions nous croire sur un navire perdu en pleine tempête sur l'océan.

Avant l'heure du coucher, je m'emmitouflai solidement, et relevant mon col, je me risquai sur la plate-forme d'arrière. L'espace avait une noirceur d'encre. Seulement, à trois points opposés de l'horizon, trois grands incendies flambaient : des arbres ou des forêts que la foudre avait allumés.

L'Amérique est le pays du feu. *The fire !* on en parle sans cesse, et Zoroastre y eût pu fonder son église. Les villes prennent toutes les occasions de fêter par des cortèges et des galas *firemen* et *firewomen;* le premier objet qui frappe la vue du touriste entrant dans sa chambre d'hôtel est l'appareil du *fire escape*, câble de sauvetage ; les maisons ne se louent que si l'écriteau porte *fireproof*, incombustible. Partout *the fire*, même et surtout au désert, le long de la voie. Les trains du Nouveau Monde sont de redoutables incendiaires.

Une après-midi, à cinq ou six heures d'Ogden, près du *Great American Desert*, il faisait une chaleur torride. Dans la campagne l'herbe était jaune, roussie, désséchée; le bois des maigres arbres semblait se fêler et éclater; des légions de grillons et de sauterelles s'ébattaient aux rayons du soleil ardent, avec un bruit continu d'élytres joyeusement agités. Le train passa près d'une petite meule de foin soigneusement amassé à grand peine par un paysan d'une cahute voisine. Une

gerbe d'étincelles s'abattit sur le tas d'herbe sèches, qui se mit à flamber comme de l'amadou. Le train était déjà loin; et dans la prairie on voyait courir un point noir sorti de la forêt prochaine. Avec une lorgnette, nous vîmes que c'était un pauvre cowboy : le malheureux accourait près de sa meule dont il n'allait bientôt plus rester que les cendres sans qu'il lui fût possible de trouver de l'eau ou un secours quelconque dans ce steppe. Nous avions mis le feu à son unique trésor peut-être, et ruiné ce misérable. Longtemps je fus suivi de la vision de cette victime; je me représentais avec un serrement de cœur le lamentable cowboy regardant flamber sa récolte comme le laboureur de Musset, et tendant le poing dans la direction de notre train. Et cependant que faire? Personne n'osa affronter le ridicule de réclamer l'arrêt du convoi; le conducteur n'eût pas permis cette infraction aux exigences de l'horaire; pourtant, une collecte dans les *cars* eût payé au triple le dommage involontaire et irréparable que nous avons fait à cet obscur pasteur. Quelle colère a dû le saisir devant cette révoltante injustice! Il se trouva néanmoins des hommes d'affaires pour lui donner tort :

— Que ne mettait-il sa meule plus loin de la voie?

La civilisation a des barbaries plus criantes que la barbarie elle-même. On conçoit que les sauva-

ges la repoussent et qu'il la leur faille imposer. V. Hugo ne soutenait pas un paradoxe quand il mettait en parallèle les deux férocités :

Quoi ! vous dites : — « Voyez, nous remplaçons ces brutes ;
Nos monceaux de palais chassent leurs tas de huttes ;
Dans la pleine lumière humaine nous voguons ;
Voyez nos docks, nos ports, nos steamers, nos wagons,
Nos théâtres, nos parcs, nos hôtels, nos carrosses ! » —
Et vous vous contentez d'être autrement féroces.
Vous criez : « Contemplez le progrès ! admirez ! » —
Lorsque vous remplissez ces champs, ces monts sacrés,
Cette vieille nature âpre, hautaine, intègre,
D'âmes cherchant de l'or, de chiens chassant au nègre,
Quand à l'homme lion succède l'homme ver,
Et quand le tomahawk fait place au revolver !

On parcourt ainsi en wagon, ou pour mieux dire, en salon dans un *home* confortable, le pays le plus séduisant où le paysage ne le cède pas, surtout dans le *far West*, au charme piquant de cette civilisation fiévreuse et de ces ingénieuses audaces. Par les vitres du *car* défile un panorama mouvant et extraordinaire, d'une mobilité et d'une variété troublantes : tantôt les belles rives de l'Hudson où les gamins se baignent nus comme de petits sauvages, entre les *piers* des coquettes villas de plaisance, à l'ombre des haies touffues ; tantôt des forêts de hauts soleils tout dorés, comme aux portes de Kansas City ; tantôt la vision d'une région industrielle et fumante qui fait songer au Creusot

et à Anzin; tantôt les inoubliables perspectives des Montagnes Rocheuses ou des sites Californiens.

La locomotive entraîne à toute vapeur les cinq wagons le long des pentes du Beaver Hill, entre les plaines jaunies que marbrent en taches noires les plaques de gazon brûlé par les étincelles. Des oiseaux chantent sur les poteaux télégraphiques dont l'interminable série s'allonge jusqu'à l'horizon. Nous franchissons sur des ponts de solives empilées des torrents à sec. Au centre d'une clairière, sous un bouquet d'arbres, trois bœufs couchés ruminent, et font songer à leur maître, qu'on ne voit et qu'on ne soupçonne pas, car le pays a l'air inhabité. Le bétail vit à l'état demi-sauvage.

Quelquefois on croise un train de marchandises qui s'est mis de côté sur le garage, et dont les wagons jaune-serin ressemblent à des roulottes de saltimbanques. Là-bas, un Indien galope dans la prairie.

Au loin, des éboulements de rochers figurent des troupeaux d'innombrables moutons, arrêtés sur le versant de la montagne dont les cimes sont roses au soleil couchant. Dans le lit sablonneux des torrents, les troupeaux ont laissé la trace de leurs pas. Et le soir, on jouit du plus merveilleux spectacle, quand le soleil se couche derrière les montagnes, sur la prairie déserte, pour les quelques touristes accoudés à la balustrade de la plat

forme d'observation. Les rayons illuminent une zone d'or fauve qui se dégrade et se fond dans le rose du ciel, marqueté par de petits flocons qui semblent être faits d'une ouate violette. L'eau du Missouri les reflète entre les îlots verdoyants et les pierres moussues qui ralentissent son cours.

C'est un enchantement encore de descendre à toute vitesse dans les effrayantes gorges du Colorado, d'y franchir les torrents et les abîmes sur des passerelles légères ou des ponts de bois à claire-voie, de longer des torrents tumultueux que hérissent, comme des dents, de grosses roches aiguës; de courir tout au fond d'étroits couloirs, ou *cânons*, que surplombent des murailles fantastiques. Elles sont si élevées qu'elles font l'ombre à leur base, et que, dans le ruban de ciel bleu qu'elles laissent visible, on aperçoit les étoiles en plein jour.

Quels paysages étranges, sauvages, tourmentés, où les rocs démantelés disent les effrayantes convulsions du sol, où la pierre se plie à toutes les formes, et figure des castels en ruines, des masses en équilibre qui semblent débouler sur la voie et menacer notre passage, des roches abandonnées par quelque Sisyphe à l'angle d'un plateau, des donjons, des tours, des flèches, des clochers, des aiguilles. Durant des kilomètres, le granit de ces parois monstrueuses s'aplatit, s'aplanit, s'égalise en interminables surfaces que décorent à l'infini

des stries fines, régulières, patiemment et délicatement creusées par un invisible et savant burin. Ailleurs, les rochers affectent des formes carrées de ballots, que creusent et traversent des sillons pareils aux marques que laissent des cordes fortement serrées. Toute la région a l'air d'avoir été paquetée, ligotée, ficelée : on dirait que c'est là que fut garrotté, contre le roc, le géant Prométhée, et l'on voit encore la trace des liens sur la pierre.

Tout le pays mérite son nom, tant il est étrangement coloré avec ses rochers roses et dorés aux angles brunis et comme patinés.

Des minerais fulgurent au soleil. Les roches ont tous les tons, bleu, blanc, rose, vert, avec des teintes rousses et fauves qui, de loin, donnent l'impression d'une végétation de septembre, d'un automne perpétuel et vigoureux, aux tons caressants et chauds.

Ailleurs, des forêts de pins noirs dessinent des stries régulières sur le fond blanc et crayeux des montagnes, tandis qu'une végétation multicolore de mousses et de petites bruyères donne aux plaines l'aspect de quelque interminable carpette aux tissus variés, jetée par les génies de l'air sous les pas des pauvres Indiens.

J'ai noté un curieux phénomène d'optique dans les montagnes Rocheuses. Assis à l'arrière, j'avais devant moi des panoramas variés et grandioses,

où des chaînes de cimes superposées en plans successifs fermaient l'horizon. Tandis que le long des rampes inclinées le train précipitait sa course furieuse, arrachant les cailloux, soulevant la terre, entraînant dans son sillage les feuilles tombées et les insectes, roulant derrière lui en tourbillon des nuages poudreux et affolés, les maigres arbustes se tordaient sur les côtés de la voie étroite, courbés et dépouillés comme sous le passage d'une trombe, dans un vacarme infernal de ferrailles violemment secouées. Alors l'horizon présente ce singulier spectacle : les premiers plans, les lieux qu'on a immédiatement devant soi, s'éloignent et rapetissent avec une rapidité féerique. Tel monticule que l'on dépasse à l'instant, n'est bientôt plus qu'une butte lointaine, un vague pli de terrain. Tous les détails proches et voisins sont ainsi entraînés dans un mouvement de recul précipité, que marque un amoindrissement progressif et presque immédiat des proportions et des formes.

Cependant, à l'extrême horizon s'élève jusqu'aux nues la formidable barrière des cimes neigeuses, qui, dans l'éloignement, ne semblent plus décroître, tant qu'elles restent en vue. Leur masse est si imposante et si colossalement élevée que le déplacement du train est infime auprès d'elles, et ne modifie plus son gigantesque aspect.

De là un étonnant contraste entre les deux plans de paysage qu'on a sous les yeux. Le plus rapproché est animé d'un mouvement de fuite, apparaît, s'éloigne, rapetisse. Le plan des fonds ne semble plus se modifier, et conserve pendant longtemps les mêmes proportions. Du conflit de cette immobilité, derrière des sites sans cesse fuyants, résulte cette conséquence imprévue et qu'on ne saurait constater ou vérifier aisément chez nous, avec nos wagons fermés et nos horizons restreints : c'est que le premier plan rapetisse, tandis que le fond semble, par contraste, grandir ; et ainsi, le pays qu'on traverse s'éloigne quand l'horizon paraît se déplacer, comme si l'énorme muraille de fond était animée d'un mouvement en avant qui la précipiterait à la poursuite et dans le sens du train.

Les courses en *railroad*, à travers le Nouveau Monde, offrent tous les charmes de la variété et de la beauté pittoresque. Les agents des Compagnies de transport sont trop habiles pour ne pas exploiter cet attrait dans leurs réclames, dont les frais doivent être considérables. Les Indicateurs sont de grandes et superbes cartes qui honoreraient nos plus riches atlas : je ne crois même pas qu'il existe en France des relevés si complets, si clairs, si minutieux pour toute la région des Etats-Unis.

On devrait répandre ces horaires dans les classes des collèges. Outre la carte et l'indicateur, chaque livret donne encore la description des sites traversés, empruntée un peu partout, aux écrivains célèbres, aux poètes, aux sermonnaires qui louent le Créateur dans la Nature; c'est une anthologie géographique et artistique, car des gravures parsèment et constellent le texte, figurant aux yeux des clients les scènes, *sceneries* et *points of interest* de son futur voyage, *sights and scenes for the tourist*, depuis l'intérieur de son wagon, le repas dans le *dinning car*, le repos dans le *sleeping car*, la sieste au *parlor* et l'*observation* à l'arrière, jusqu'aux geysers de la Yellowstone ou aux arbres géants de la Californie.

Ce sont de véritables brochures que le voyageur reçoit avec son billet, — des ouvrages complets et finement illustrés sur l'historique des pays, l'intérêt spécial de chaque région, le poisson des lacs, et le gibier des bois, — le tout sous une couverture élégante, avenante, claire de ton, où se dessine et se cambre un svelte touriste en veston de voyage, qui consulte son calepin, le stick sous le bras et le monocle à l'œil, à ses pieds sa valise et son kodak, — indispensable et symbolique accessoire. L'esprit d'un touriste qui rentre de voyage est comme une plaque photographique chargée, qu'il faut développer, pour que les impressions apparaissent et se communiquent.

Il est bourré de notes et de souvenirs : quand il les conte ou les écrit, il se développe.

La vie en wagon, au résumé, quelque long stage qu'il faille faire dans le train, est attrayante et dépasse en intérêt les anciens modes de voyages. Mais elle fait payer ses plaisirs par une grande fatigue : ce n'est pas trop cher.

Au bout de deux ou trois nuits, le sommeil se ressent de l'incessante trépidation, et on aspire à plus de stabilité. Une sensation amusante est alors de se réveiller à une heure matinale; on écarte les rideaux de la fenêtre; tout dort encore partout. Le train traverse des bourgades dont les volets verts sont clos et protègent contre la vive lumière du soleil levant le sommeil du Yankee. Alors on se prend à envier ces doux bourgeois couchés sous le toit de leur maisonnette ; ils sont chez eux : des milliers de kilomètres ne les séparent pas de leur intérieur, de leur famille, de leurs amis ; sur sa dure couchette de *sleeping car*, le touriste courbaturé gémit de son exil volontaire et jalouse ces indigènes inconnus qui dorment tout leur soûl dans un lit qui ne les secoue pas !

III

LE YELLOWSTONE NATIONAL PARK

III

LE YELLOWSTONE NATIONAL PARK

Dans les Montagnes Rocheuses. — Sauvagerie patentée. — Le Musée de la Nature.

Il faut d'abord dissiper un mirage et définir les mots. Le Parc National éveille par son nom l'idée d'un jardin de plaisance, et à ce compte il est fort mal nommé. C'est une région de dix mille kilomètres carrés, grande comme un tiers de la Belgique, située au cœur des montagnes Rocheuses, à l'angle des Etats de Wyoming, de Montana et de l'Idaho, enfermée de tous côtés par un formidable rempart de pics et de glaciers. Elle possède les plus prodigieuses merveilles. Leur découverte toute récente a ému le Nouveau Monde, sans être encore fort populaire sur l'Ancien Continent.

M. Jules Leduc, président de la Société de Géographie de Bruxelles, dans une intéressante relation d'un voyage fait au Parc National, en 1883,

a établi, d'après un rapport du savant américain A. C. Peale, un essai de bibliographie spéciale à ce sujet. Il ne compte pas moins de 118 travaux de toutes natures et de toutes étendues, parmi lesquels la France n'est pas représentée : car on ne saurait tenir un grand compte des rapides esquisses de M. Gauilleur ou de M. Tissandier. Il est temps de rompre le silence et de cesser d'ignorer chez nous que les explorations récentes ont enrichi la terre habitée d'un pays merveilleux.

Dès les premiers rapports des explorateurs, l'Etat s'est aussitôt saisi de ce pays qu'il ne se connaissait pas. Depuis le 1er mars 1872, un vote du Congrès des Etats-Unis a réservé et déclaré propriété nationale toute la province qui entoure le lac de la Yellowstone, les bassins des geysers, les sources chaudes, les rivières Yellowstone, Gardiner, Firehole, Missouri. Il est défendu de s'y fixer, d'y acheter des terrains, d'y chasser, d'y bâtir, d'emporter des souvenirs, de déranger la disposition naturelle des lieux : c'est la sauvagerie garantie, patentée par le Parlement ; c'est la barbarie officiellement protégée, c'est l'entretien de l'inculte et la religion de la nature. Quand un arbre tombe, on abat la portion qui obstrue la route et on laisse les tronçons pourrir à leur place. Car une route facilite l'accès de ces maquis, où les elques et les castors dorment en liberté sous l'œil paternel de l'Etat.

Malgré la distance, qui épouvante nos habitudes européennes, vous n'hésiterez pas à monter dans le « Nord-Pacifique », qui relie New-York à San-Francisco. Le Yellowstone-Park est sur le trajet de l'un à l'autre océan. De Chicago, la durée du voyage, sans arrêts, est de quarante-huit heures, qui passent fort agréablement, et parce que les trains sont confortables et pittoresques, et parce qu'il n'y a aucune ville importante sur le parcours, sauf Saint-Paul-Minneapolis. Ce sont les grandes capitales qui allongent les voyages. Ici, les bourgades comptent chacune quelques cabanes en planches et n'ont de séduisant que leurs noms : Sycomore, Byron, Saint-Cloud (buffet), Bismarck, un pauvre village; New-Salem, Glendive. Le touriste traverse à toute vapeur, assis sur la plate-forme découverte à l'arrière du train, tantôt des gorges rocailleuses aux tons d'or et de vermillon, tantôt des sables ondulés, tantôt des landes arides, où les étincelles de la locomotive mettent le feu aux herbes desséchées et aux arbres. Enfin, un matin, la machine stoppe à un point de jonction qu'on appelle Livingstone, une bourgade toute jeune et déjà prospère. Le convoi qui vient de l'Atlantique y croise celui qui vient du Pacifique. Une cheville d'or est scellée dans le rail, au point où les ouvriers soudèrent les deux tronçons de la voie en construction : ce fut comme la fusion de deux océans et de deux hémisphères. Les voya-

geurs à destination du Parc descendent là, et prennent un petit train local qui relie Livingstone à Cinnabar : c'est le point terminus de la voie ferrée. Il n'y a pas de chemins de fer dans le Parc, pour ne point commettre un anachronisme dans ce morceau de pays primitif. A Cinnabar, où l'on débarque le matin vers dix heures, trois grands « mail coachs » à huit chevaux attendent les touristes.

On part aussitôt. Les voitures rebondissent durement contre leurs épais ressorts de cuir, sur la piste accidentée qui suit les creux de la chaîne rocheuse et les méandres des torrents, dans un panorama grandiose : cirque immense, où les gradins sont des crètes inaccessibles qui se superposent en s'élevant vers la nue, comme une houle montante.

Par la Porte de la Montagne, la route débouche sur la vallée du Paradis, où des huttes basses, faites en troncs d'arbres mal équarris, émergent çà et là de l'herbe épaisse. L'une d'elles porte une pancarte : *Post office-Saloon.* C'est la poste et le cabaret. Les murs sont faits de huit ou dix bouleaux couchés les uns sur les autres, raccourcis à la mesure convenable, cimentés avec de la boue. Des pierres parsemées assurent au toit de branches une résistance suffisante contre le vent.

La vallée s'élargit ; les pins et les trembles l'ombragent de leurs larges rideaux de verdure. La

carriole franchit un dernier défilé, et l'on entre au Pays Merveilleux, *Wonderland*, devant les sources du Mammouth, par la vallée imposante de la rivière Gardner, au galop des vingt-quatre bêtes qu'excitent les cowboys en culottes de cuir.

Le 19 septembre 1870, le jour même où Paris était investi par l'armée prussienne, la mission conduite par le général Washburn pour explorer la région de la Yellowstone, campait mélancoliquement sur le bassin supérieur des geysers de la Firehole, en peine et en quête d'un compagnon perdu. Les explorateurs avaient attaché, le long de leur passage, aux branches des arbres, des avis détaillés indiquant à leur camarade la direction à suivre pour les rejoindre ; ils déposaient çà et là, sur les rameaux, des paniers de vivres pour le ravitailler s'il avait le bonheur de les rencontrer. Durant vingt jours, ils crièrent le nom de M. Everts aux échos des montagnes Rocheuses ; ils tirèrent des coups de fusil, firent flamber des forêts entières en guise de fanal et de signaux, dépêchèrent des cavaliers en tous sens. Quand ils le retrouvèrent, il était have, épuisé, à demi fou. Son cheval s'était emballé, avait cassé sa longe, emportant les armes et l'équipement de son maître. Celui-ci demeura sans munitions, sans vivres, sans couvertures, couchant près des sources

d'eau chaude pour se garantir du froid pendant la nuit, y faisant bouillir des racines de chardons pour se nourrir. Il mourait de faim ; il voyait passer des troupes de gibier sans pouvoir les chasser ; il fut guetté toute une nuit par un lion de Californie, sans avoir rien autre sur lui qu'un lorgnon, avec lequel il allumait du bois sec au soleil.

Le pays que parcouraient ces excursionnistes était inconnu, tout à fait inexploré : ils faisaient une découverte en Amérique. Quelquefois ils croisaient sous les arbres un squelette jauni : c'étaient les restes de quelque chasseur aventureux massacré par les Indiens. La nuit, il fallait allumer de rands feux, et faire veiller deux sentinelles pour jeter l'alarme à l'approche des lions ou des Sioux.

Telle était cette région ignorée il y a vingt-deux ans. En 1877, une bande de Pieds Noirs, commandée par les chefs Miroir et Oiseau Blanc, massacra dans son campement une société de huit touristes sur les bords de la Firehole.

Aujourd'hui, tout ce pays est sillonné de routes que parcourent en tous sens plus de quinze mille touristes chaque été. Ils y trouvent des hôtels suffisamment confortables, éclairés à la lumière électrique, des attelages, des relais, un service qui sur certains points ne laisse rien à envier à la Suisse, la poste, le télégraphe, des routes entretenues,

des voyageurs venus du monde entier, et les dames font trois toilettes par jour.

Il faut quelque raison pour expliquer un changement si profond dans l'aspect d'un pays naguère barbare, inconnu, fréquenté seulement, à de rares intervalles, par des bandes de Peaux Rouges, de Pieds Noirs ou de Nez Percés : or, ici, les raisons ne manquent pas, sur cette terre merveilleuse, ce *Wonderland*, ce pays de fantasmagorie gigantesque et de prodiges tels qu'en aucun point, sur toute la surface du globe, on ne lui saurait rien comparer.

Depuis longtemps on savait, par les récits des trappeurs échappés à la poursuite et aux flèches des Indiens, qu'il se passait des phénomènes invraisemblables à l'intérieur d'un immense cirque de montagnes presque infranchissables, dans le Far West ! Le soir, assis devant le feu du bivouac, ils faisaient aux cowboys effrayés des récits féeriques, où des rivières glacées devenaient subitement bouillantes par le frottement, où des montagnes de verre portaient des forêts pétrifiées, où l'on voyait des palais et des temples magnifiques, avec des festons de perles et des tours dentelées, des fournaises fumantes, des chaudières bruyantes, des murailles d'or, des terrasses de marbre et d'onyx. Que penser de ces merveilles, si l'on songe qu'ici l'imagination des sauvages a embelli à peine la réalité !

I

Les Terrasses Blanches du Mammouth. — Forêts bouillies. — *Golden Gate* (la Barrière d'Or). — *Obsidian Cliffs* (la Montagne de verre).

Les sources chaudes du Mammouth présentent le plus étonnant ouvrage d'architecture naturelle. On n'y a découvert aucun animal fossile, comme leur nom porterait à le croire : il désigne seulement les dimensions peu communes de ce bassin thermal.

Au sommet d'une montagne de deux mille mètres, qui domine la vallée de la rivière Gardner, s'échappent de nombreuses sources bouillantes, dont le débordement inonde depuis des siècles le versant. Ces eaux ont la propriété de déposer sur leur cours des matières diverses, carbonates et silicates, dont l'accumulation plusieurs fois séculaire a fait à la montagne une cuirasse de marbre et d'albâtre; des terrasses et des vasques en étages se superposent ainsi de la base au sommet, continuellement lubréfiées par la mince couche d'eau, et offrant le plus imposant ensemble.

A première vue, on ne distingue qu'un immense revêtement blanc, qui semble collé au flanc de la montagne sur toute sa largeur et sur toute sa

hauteur ; c'est comme un glacier qui aurait saisi tout un versant, et qui irait mourir jusqu'aux bords de la rivière par une couche de plus en plus mince. L'effet est éblouissant quand le soleil donne, et ne saurait être supporté à l'œil nu. Il faut se pourvoir de lunettes bleues à l'hôtel avant le départ. Mais par les temps sombres ou pluvieux, le prestige disparaît; l'éclatante blancheur fait place à une teinte sale de glace à demi fondue. Les couleurs ont besoin de soleil.

En approchant, on découvre que ce revêtement n'est pas uniforme ; c'est une immense rampe qui descend du sommet par des étages de vasques capricieusement creusées, sur une superficie de trois milles carrés. L'imagination demeure déconcertée devant les multiples combinaisons de ces terrasses féeriques, de ces bassins peu profonds, en toutes dimensions, à toutes températures. On marche sur un sol artificiel, fait par les dépôts des sources et des rigoles. Cette splendide série de cuvettes superposées semble un gigantesque escalier de Versailles. Chaque humide palier a été baptisé d'un nom pittoresque ou poétique : terrasse de Minerve, terrasse de Jupiter, terrasse Miniature, source Orange, Cuisine du Diable, source de Cléopâtre. Un sentier couvert de planches longe de côté ces gradins fumants. Chaque cuvette, pleine jusqu'au bord, est entourée d'une margelle en dépôts calcaires dont les dentelures, les festons,

les teintes défient l'imagination. Ici, une mince nappe d'eau bleue dort dans une coupelle blanche ; là, les rebords ont la fine transparence de l'albâtre, avec des veines roses. On a là sous les yeux toutes les merveilles de la plus délicate orfèvrerie polychrome, des patènes ciselées, émaillées de tons crème et saumon, où repose une eau si pure, que les moindres détails du fond sont visibles; ce sont de larges coupes autour desquelles les « formations » font des colliers de perles diaphanes; ce sont des piscines peu profondes et plates, où les parois présentent toutes les richesses et toutes les extravagances d'une ornementation prodigue.

L'escalier géant se rétrécit à mesure qu'on monte; les vasques sont moins larges, plus profondes ; les margelles sont plus hautes ; l'eau, plus près de son origine, est plus chaude. Le sol devient mou, inconsistant, souple sous les pas. Nous voici aux dernières cuvettes du sommet, d'une forme ronde parfaite, avec des nuages de buée qui flottent. La pierre prend une apparence fluide, comme si elle coulait en cascade avec la mince couche d'eau. Au delà, le flanc de la montagne s'aplatit en un vaste palier, puis remonte par une pente boisée jusqu'aux derniers sommets de la chaîne. Ici, le revêtement n'a plus la même continuité, la même consistance, la même persistance ; il alterne avec des oasis de terre végétale où des

pins plongent leurs courtes racines et jouissent de leur reste en attendant leur funeste sort. Des jets, des rigoles sourdent de tous les côtés et continuent sans trêve l'œuvre d'envahissement; les plaques calcaires se forment, s'amorcent partout, s'étendent, se rejoignent, étreignant la terre et les arbres, s'épaississant par un progrès lent et inéluctable. Des sources ont elles-mêmes bouché leur orifice par leurs dépôts qui s'élèvent en cônes; on peut compter les siècles d'existence par les stratifications circulaires. De grandes plaques, pareilles à d'énormes pustules lépreuses, ont gagné et cerné des massifs de pins dont les troncs noirs, décharnés, morts, semblent appeler du secours, de leurs longs bras décharnés.

On chemine à travers ces précipitations de silicate blanc et rose qui font au sol une housse rigide. Des torrents d'eau chaude roulent et gloussent en dessous, lâchant des fusées de vapeur par tous les interstices de la croûte qui les couvre comme une écume durcie. Dans les vasques plongent des objets divers, vieux souliers, paniers, fers à cheval, que les touristes pourront emporter le lendemain comme spécimens de pétrifications, tant le dépôt est rapide. Le soufre et le fer varient de tons rouges et jaunes les rebords des bassins, les bourrelets à demi crevés du sol.

Les formations les plus jeunes présentent, avant de se durcir et de se conglutiner, l'aspect de fila-

ments fromageux et d'écailles minces. L'air est chargé d'émanations sulfureuses; on respire une atmosphère de thermes. Tout le haut du versant, au-dessus des grandes terrasses, est ravagé, miné, travaillé par les sources chaudes qu'on entend gronder sous le sol. Ça et là, dans les clairières, elles s'échappent au centre des lacs isolés qui débordent; elles s'étalent plus bas sur les taches verdâtres qu'elles laissent et qu'elles enrichissent peu à peu de feuillures minces comme des éclats de mica. Parfois, la montagne s'échancre en forme d'une haute brèche, dont la muraille est un large jet de lave solidifiée.

En montant toujours, on traverse de nouveaux plateaux blancs où des boursouflures se soulèvent, crevées par des filets d'eau qui suintent. Les traînées des dépôts prennent toutes les teintes, du rose au bleu, du vert à l'or. Ici, l'on dirait des ruisseaux de lait coulant sur un lit de neige; on gravit des mamelons dont la pointe suppure comme un gros abcès. Sur le trajet des courants souterrains, des bubons humides semblent rejeter un pus clair, et toute la région présente les horreurs et les teintes riches d'une plaie putréfiée. On descend par une échelle dans des crevasses profondes qui sont des étuves où suinte le soufre; dans la mare voisine, il suffit de laisser quelques minutes des dollars d'argent pour qu'ils se couvrent d'un

enduit très fin et deviennent des pièces d'or. Plus loin, l'eau a coulé jadis; les énormes dépôts constatent son passage, mais ils ont fini par boucher tous les trous sous leur propre épaisseur; l'eau a cherché une autre issue, et toute la région est sèche, étalant au soleil ses glacis blancs et roses, qui lui donnent l'aspect d'une gigantesque pièce de confiserie.

On erre ainsi durant quatre heures au milieu de ces riches colorations, sur ce sol étrangement orné, que les trappeurs avaient à peine embelli dans leurs récits, quand ils disaient avec terreur qu'il leur était apparu, à travers les arbres, des temples de fées, des palais d'agate et d'albâtre. Devant ces phénomènes stupéfiants, qui sont l'œuvre patiente et délicate de la nature durant des milliers d'années, la peur a dû précéder l'admiration.

Nous voici redescendus à mi-côte jusqu'à la Terrasse de Minerve. Il n'y a plus d'arbres; devant nous s'étale, dans son imposante étendue, la grande vallée de la Gardner qui serpente jusqu'à l'horizon des montagnes violettes. Au pied de l'escalier se dresse un cône de pierre haut et étroit, comme un doigt qui trouerait le sol. C'est un geyser éteint; au temps de son activité, il s'est peu à peu entouré de cette gaîne solide et montante, et elle a fini, quand la pression de l'eau est devenue insuffisante, par le dominer et l'ensevelir sous le mau-

solée qu'il avait bâti. Ce tombeau naturel est fort vieux; il s'effrite, et la geysérite s'en dissocie. Comme il est percé d'un tube dans toute sa hauteur, il est question de canaliser, sous le sol spongieux qui le supporte, un courant d'une source supérieure qui jaillira de cette tombe et en refera, par ses dépôts rajeunis, les flancs ridés et ébréchés.

A droite, la vallée est fermée par une muraille abrupte; au-dessus de la zône des sapins, le versant se dresse en crête droite, striée, inabordable. L'autre rive du fleuve s'élève et s'éloigne vers la chaîne compliquée qui ferme l'horizon de ses plans successifs, brumeux comme des nuages. Dans la trouée, la Gardner roule et heurte les rocs de ses rapides, blancs d'écume. Des cavaliers sont comme des points noirs sur la route poudreuse de Cinnabar. Entre le Mammouth et le fleuve s'étend une large plaine, où se soulèvent quelques mamelons verts et riants; le sol se creuse en crevasses d'où émerge la cime des arbres qui ont pris racine au fond. Le drapeau américain flotte au sommet d'un mât, près du camp dont les tentes blanches animent un coin de la vallée. Au centre, l'hôtel unique allonge sa toiture rouge, ses murailles de bois peint en jaune et sa galerie couverte où les touristes se reposent après l'excursion sur la montagne d'albâtre.

L'hôtel du Mammouth est le plus important du

Parc. C'est lui qui reçoit les voyageurs à leur arrivée de Cinnabar, et qui les renvoie à leur sortie. C'est de là que se fait chaque matin le départ pour la tournée. Une quarantaine d'excursionnistes le quittent tous les jours pour commencer le tour dans le même sens, au moment où quarante autres rentrent. Le Parc est ainsi sillonné sans cesse par des caravanes qui se suivent à égale distance, et qui se remplacent dans les hôtels de la route. C'est un manège.

Au Mammouth, si l'on veut prendre quelque repos avant d'entreprendre le voyage, les distractions sont modérées, comme il est vraisemblable qu'elles le soient dans un hôtel qui s'élève au milieu du désert. Le soir, les soldats du camp, dans leur coquet costume qui rappelle nos chasseurs alpins, viennent donner dans le hall des concerts de mandolines. Les voyageuses qui sont musiciennes jouent des valses sur un très beau piano à queue, très inattendu. Pendant le jour, la grosse distraction est l'arrivée et le départ des diligences. L'extrême mobilité des touristes fait qu'on est vite de la maison. On est un ancien quand on est là depuis deux jours. A midi, les « nouveaux » arrivent, et l'on se sent pour eux, pour leur étonnement et pour leur inexpérience le même indulgent dédain dont on s'est senti soi-même l'objet le jour de l'arrivée. Les groupes ont une tendance rapide à l'égoïsme. Après le départ des devanciers pour

le Parc, les hôtes de la veille prennent position, ont à leur tour le sourire du gérant, les caresses du molosse, les prévenances des nègres, et les hôtes du jour ont toutes les timidités du conscrit.

Vers la même heure rentrent ceux qui ont fini la tournée, après être restés absents durant six ou sept jours : ce sont les ancêtres. A deux heures, ils remontent en voiture pour Cinnabar. Et c'est ainsi tous les jours. C'est un va-et-vient perpétuel au milieu de la journée. Le reste du temps est morne. L'hôtel est vide; les touristes sont aux sources. Il faut prendre un cheval et explorer les environs.

Le départ pour Cinnabar des touristes qui ont terminé la visite est particulièrement touchant. On sort de table : le déjeuner a été bruyant. Ceux qui reviennent content ce qu'ils ont vu à ceux qui iront voir demain. Tous les hôtes de la maison sont dans le hall et dans la galerie, les uns parce qu'ils vont partir, les autres parce qu'ils accompagnent jusqu'au marchepied leurs amis d'un jour, les derniers pour assister aux adieux. Pendant une heure, l'hôtel présente l'effervescence d'une ruche; ce sont des porteurs de malles, des voyageurs enveloppés de fourrures, des groupes animés où l'on a regret de se quitter, quand on se connaît à peine. Moi-même, j'accompagne de récents amis de la Nouvelle-Orléans, et l'on se promet, par une sorte d'habitude des adieux, de « se

revoir! » Quand? Jamais, sans doute! Sur la place, les mail-coachs à six chevaux se remplissent. Les conducteurs sont sur leur siège, vêtus de cuir jaune à aiguillettes, comme Harpagon, coiffés d'un large feutre de cowboy, gantés de gros gants à crispins, le pied sur le frein, qui est une barre de bois. *Good by! Good by!* Quelques jeunes gens et *misses* partent en avant, à cheval... Déjà les dernières voitures disparaissent au tournant de la gorge. La grande place si bruyante demeure vide et silencieuse. Nous restons sur la terrasse sans rien dire. Les départs sont tristes, même quand on ne connaît pas ceux qui partent. Derrière la grosse montagne violette, ils ont disparu. Pour aller où? Vers l'inconnu, tout là-bas, vers Cinnabar, Saint-Paul, New-York, la Nouvelle-Orléans, l'Europe. C'est une dispersion, et les récents amis viennent de se quitter pour toujours. Ces disparitions sont tristes comme la mort et elles diffèrent à peine, puisqu'on ne se reverra plus!

Le pays, aux alentours, est accidenté, propre aux longues promenades. Une après-midi, j'étais sur le versant opposé au Mammouth, où les chevaux de l'hôtel paissent en liberté avec une clochette, comme chez nous les vaches. Devant la case d'un des cowboys dormaient deux petits ours si moelleux, si paresseusement enfouis dans leur belle fourrure, si câlins et si doux, qu'ils semblaient solliciter et provoquer les caresses. Je m'ar-

rêtai à considérer ce groupe gracieux, ces enfants velus dormant d'un innocent sommeil dans les pattes l'un de l'autre. Ils m'en voulurent sans doute de ne pas être habillé de cuir et de n'avoir pas le même chapeau que leur maître, car le plus gros fit un bond avec ce grondement dont parle Virgile, *graviter frendens*, et il allongea sa grosse griffe qui s'abattit sur le sol à un doigt de moi; les ongles entrèrent dans la terre. Il m'apparut que si la longe eût eu quelques centimètres de plus, je n'aurais plus aujourd'hui qu'un pied sur deux. Mais que les apparences sont donc trompeuses, et qu'il se cache souvent de férocité sous les manières doucereuses et félines des bêtes, comme des gens pareillement! Tout en méditant sur ce grave sujet, je laissai là cet ours qui reconnaissait si mal mes sentiments sympathiques, et j'errais dans la vallée déserte, quand je foulai dans l'herbe des ossements jaunis, des clavicules, des rotules; au même instant, je reconnus le cri rauque d'une hyène. Je l'avais entendu déjà en Tunisie et au Jardin des Plantes. L'aventure de l'ours m'avait mis dans la meilleure disposition d'esprit pour jouir de l'horreur sauvage de ma situation, je me promis que, si je survivais au combat, j'en ferais une page palpitante en corsant un peu la rencontre. La bête n'était plus qu'à quelques pas de moi et me jetait un regard mauvais. J'armai mon revolver à toute aventure. Au

geste que je fis, l'animal bondit comme pour se sauver et retomba, violemment retenu par sa corde ; c'était une hyène domestique. Je lui sus mauvais gré de son impuissance inoffensive qui me rendait ridicule. Je m'aperçus bientôt que j'étais tout simplement dans un grand parc à bêtes, puisqu'il y avait aussi plus loin, dans des enclos, des elques, des élans, des mousses, des moufflons. Dans l'herbe, à côté des ossements, je n'avais pas vu des marmites défoncées et des feux éteints; j'étais sur un campement abandonné, et les soldats avaient laissé derrière eux leurs os de moutons.

Par l'effet de l'altitude qui est en moyenne de 1,500 mètres au-dessus de la mer, la température subit de brusques sauts d'un jour à l'autre. En plein mois d'août, le thermomètre marque un jour 30°; le lendemain, il descend à 5° ou 6° au-dessous de zéro, il y a du givre sur le toit, il faut reprendre les couvertures, allumer les poêles, fermer les portes. De la veille au lendemain, on est passé de Madrid à Copenhague. Des calorifères parcourent tout l'hôtel et forment, dans les coins, des gerbes de tuyaux repliés sur eux-mêmes, pour étendre la surface de chauffage. On dirait des jeux d'orgue accrochés dans le hall et dans les couloirs. Les dames font cercle autour d'eux, le nez au mur, pour se dégeler.

Le coche quitte le Mammouth le matin de bonne heure pour commencer la tournée du Park.

La route longe la Gardner et se butte tout à coup à une montagne qui plonge à pic. La rivière s'engouffre d'un bond dans un ravin. Une aiguille de pierre s'élève à l'angle de l'abîme, comme un signal avertisseur. Au delà, le gouvernement a fait accrocher aux flancs du roc une longue terrasse de bois sur laquelle trottent chaque jour les diligences à six chevaux, au-dessus du vide, pendant plus de 1,500 mètres. C'est un ouvrage des plus remarquables; il a coûté 14,000 dollars, c'est-à-dire 70,000 francs. Mais ce qui est autrement impayable, c'est le spectacle de cette gorge sauvage.

D'un côté, par delà la rivière, la montagne s'élève, chargée de sapins et de rochers brisés; quant à la route de bois, elle longe la muraille qui a reçu le nom de : la Barrière d'Or. Elle termine les prolongements du Pic Bunsen, comme ferait une brèche; le roc est tapissé d'une petite mousse fine, dentelée, dense, d'une couleur dorée qui est merveilleuse, et qui prend au soleil les tons les plus chatoyants. On dirait quelque fine étoffe soyeuse et souple que des fées auraient jetée pardessus la crête pour la laisser pendre le long de la montagne dont elle moule exactement toutes les aspérités, avec des reflets moirés, luisants et ondulés.

Un peu plus loin, on découvre un autre objet d'étonnement.

Lorsque Lépine, le valet de Philaminte, se laisse choir par terre, Trissotin fait pâmer d'aise les femmes savantes avec une allusion aux théories philosophiques et géologiques à la mode : « Bien lui prend de n'être pas de verre ! » Je songeais à Trissotin en passant près de la Source de Cristal, devant les *Obsidian Cliffs*, les Rochers de Verre. Pline l'Ancien conte que les artistes grecs travaillaient l'obsidienne, la taillaient, en faisaient des bijoux, des statuettes : leur art n'eût pu épuiser la matière qu'ils eussent trouvé ici. C'est du verre pur, du sable liquéfié, rejeté en torrents de lave par un volcan aujourd'hui éteint. Les flancs de la montagne ont gardé cette gaine épaisse et étincelante, et pendant plus d'un kilomètre, les roues de la voiture craquent sur un terrain vitreux. C'est là que les Indiens viennent chercher la matière dont ils font les pointes aiguës de leurs flèches. Est-ce l'obsidienne des anciens, la pierre ὀψιανός que les Grecs se procuraient en Ethiopie et dont ils faisaient des miroirs? Les savants en doutent. Ici, c'est un verre noir, opaque, réfléchissant avec éclat les rayons du soleil : le soir, toute la région semble embrasée aux feux du couchant. On éprouva de grosses difficultés quand il fallut percer un chemin le long de cette pente unie, gla-

cée et résistante, qui eût brisé les pioches. Le surintendant du Parc, M. Norris, eut l'idée de faire allumer de grands brasiers de place en place; puis, contre la paroi chauffée à blanc, il lança des jets d'eau froide. Des blocs énormes roulèrent ainsi jusqu'au pied de la butte, et laissèrent des vides qui permirent d'amorcer la voie. On voyage comme dans un conte des *Mille et une Nuits;* la surface de la paroi, polie par endroits, reflète la voiture, et le vent soulève sous les pas des bêtes une redoutable poussière de cristal. A certaines places, la lave vitreuse a jailli, et s'est solidifiée immédiatement à l'air, formant d'épais faisceaux de prismes, qui semblent l'ébauche équarrie des piliers trilobés d'une nef.

La Fontaine, qui aimait les bêtes, a chanté le dithyrambe des castors :

La république de Platon
Ne serait rien que l'apprentie
De cette famille amphibie.
Ils savent en hiver élever leurs maisons,
Passent les étangs sur des ponts,
Fruit de leur art, savant ouvrage ;
Et nos pareils ont beau les voir,
Jusqu'à présent tout leur savoir
Est de passer l'onde à la nage.

Depuis deux cents ans, cet hommage reste vrai; les carrioles de l'Etat passent à gué la plupart des cours d'eau du Parc, et les castors passent à pattes sèches le Beaver Lake (lac des Castors).

Au pied des Obsidian Cliffs, la rivière Green Creek s'étale, s'engourdit, s'arrête, comme obstruée par un obstacle. Ce sont les castors qui ont abattu les chênes des environs, cimenté de leurs queues des digues gracieusement dessinées, et créé, dans le site le plus ravissant, un lac artificiel à leur usage. De hautes montagnes abritent le vallon; des arbres vigoureux ombragent sur les rives des légions de grues, d'oies sauvages, de martins-pêcheurs, d'orfraies; toute la flore de la Yellowstone s'épanouit en fleurettes de toutes nuances, et la brise ride doucement le lac, dont émergent les huttes arrondies des intelligents quadrupèdes.

Après le pays de Verre, on entre dans la région volcanique où fusent les geysers. Des flocons de fumée, des nuages de vapeur s'élèvent et se traînent au-dessus des forêts prochaines, comme si des quantités de locomotives traversaient ces bois, ou comme si l'on approchait d'une région industrielle remplie d'usines. On songe aux collines de la Sambre où les fumées des fonderies et des hauts-fourneaux voltigent au-dessus des bois de Hourpes et de Landelies.

II

Les Geysers. — Les eaux dorées. — Cratères pittoresques. — Lacs d'émeraude. — Le bol de Punch. — Mud Geyser. — *Paint Pot* (le Pot à peinture). — Clapotements et Borborygmes.

Le Parc renferme cinq ou six grands plateaux volcaniques, que creusent une quantité considérable de geysers. On a compté jusqu'à dix mille cratères d'eau chaude jaillissante, sourdissante ou stagnante sur les bords des rivières Gibbon, Madison, Firehole, Lewis. Il y a de grands geysers au Bassin Norris, près le Parc des Elques, aux bassins du lac Shoshone, du lac Heart, sans compter les *hot springs*, les *paint pots* disséminés un peu partout. Mais deux bassins sont particulièrement importants et intéressants, ce sont le Supérieur et l'Inférieur. Ils sont l'un et l'autre fort étendus, et résument assez bien, chacun dans son genre, les différents aspects que peut présenter ce curieux phénomène naturel. D'après les relations de voyages, qu'il est facile de comparer, cette région l'emporte de beaucoup par l'importance, le nombre et la variété, sur les fameux geysers de l'Islande.

La Bassin Inférieur (*Lower Geyser Basin*) est

à deux étapes, à cheval, du Mammouth, et peu éloigné du Bassin Norris, avec lequel il offre certains caractères de ressemblance. Il présente l'aspect d'une plaine à peu près unie, largement ondulée, sans bosses ni dépressions. Le Norris alterne les flaques d'eau bouillante avec les îlots de verdure où chantent de petits oiseaux bleus, habitants des forêts prochaines qui viennent le jour, comme en villégiature, faire leur saison d'eaux thermales au milieu des sources. L'Inférieur a depuis longtemps accompli toute son œuvre de dévastation; les dépôts polychromes ont submergé le plateau entier, où plus rien ne pousse ni ne vit. Les petits monticules blancs que forment les margelles des orifices soulèvent à peine la surface plate de ce champ nivelé. Les geysers sont des bassins à fleur de sol, que signale de loin un faible pli de terrain.

Il en va tout autrement sur le bassin Supérieur: il est très accidenté lui-même, et les cratères des geysers émergent du sol en blocs rocheux aux formes les plus capricieuses. Ici, la couche des dépôts calcaires s'étend uniformément sur les pentes de plusieurs collines qu'elles moulent sous leur manteau blanc et résistant, jusqu'au bas des versants que baigne la rivière bien nommée, la Rivière-aux-Trous-à-Feu (*Firehole river*). On dirait une chaîne neigeuse, un glacier accidenté, un océan de lait qui se serait congelé en

pleine tempête. De toutes parts, la croûte blanche est trouée par des flèches, des rocs, des aiguilles, des bosses qui sont les cols exhaussés des geysers. Leurs dépôts leur font ainsi, à leur ouverture, des entrées monumentales d'une architecture sévère et pittoresque, qui explique et justifie leurs noms : la Grotte, le Château Fort, les Ruines.

C'est à Norris qu'on fait connaissance avec les premiers geysers, à une demi journée de Mammouth. Une tente y est dressée pour le lunch, sur une vaste clairière envahie par un marécage. Il y fait fort froid ; on se presse autour du brasero primitif qui chauffe la maison de toile, puis on va aux geysers. Ils sont disséminés dans la forêt, par places et par flaques. Le groupe le plus important a rongé toute la verdure sur un assez grand espace. Il y en a de toutes sortes, des bassins qui forment de gros bouillons au centre, des jets en artichaut, des bouches étroites qui percent un amas de rochers dont les arcades, les déchirures laissent échapper une odeur de soufre avec des bruits lointains et étranges dans des bouffées de vapeur. Il y en a de grands, de minuscules, de droits, d'inclinés. En voici un qui jaillit horizontalement, comme une gueule de bronze crache dans un bassin. On en découvre partout. On tourne un bosquet, on tombe sur une vasque fumante. Tout ce pays repose sur des nappes d'eau chaude, et la croûte

est mince. On fait des trous avec une canne, et il en sort un jet de vapeur. On marche dans une buée. On dirait un champ de bataille abandonné après un incendie qui aurait dévoré plusieurs hectares, et qui fumerait encore. Ce sont partout des bassins chauds et clairs, des jets bruissants, des gerbes évasées, des colonnes de fumée, droites ou rasantes. Quelques herbes jaunes essaient encore de pousser dans les restes de terre végétale; des nuées de grosses sauterelles s'y délectent. Sous le sol, on entend des bruits sourds, un vacarme d'eaux secouées, de bouillons, de trépidations, de soupapes humides. De temps en temps, une fusée éclate : c'est un geyser qui part à son heure. Chacun a en mains l'horaire des éruptions; elles sont d'une exactitude qui est presque une politesse. Au moment voulu, tous les touristes s'approchent, font le cercle, guettent les premiers jets, arment leurs kodaks et photographient la gerbe d'eau dès qu'elle fait son apparition.

Ici, c'est un bassin clair et profond, là, un cratère en geysérite blanche, ou en lave noire et friable, ou en roches jaunes et rouges. L'*Encrier du Diable* soulève lourdement de la boue noire, comme si, au fond de cette mare fangeuse, quelque monstre invisible en se tordant et en se retournant produisait les boursouflures et les dépressions de la surface. A côté, le bassin Emeraude est d'une limpidié sans égale. L'œil plonge

sans obstacle jusqu'à des profondeurs insondables, comme si cette eau était de l'air pur; il distingue jusqu'au fond les festons délicats des formations, les végétations dentelées, l'entrée noire de la caverne qui s'ouvre dans l'entonnoir, et l'eau colore toute cette vision d'une teinte verte de béryl la plus douce aux regards. Partout ce sont des crevasses rugissantes, comme des plaies du sol qui crieraient, des entailles qui seraient des gueules hurlantes. Les voix sont stridentes, mugissantes, avec des gloussements humides et des éclats soudains quand arrive l'heure de l'éruption. Alors, la vapeur se condense; il pleut des gouttes tièdes. Certains cratères ont une telle force de propulsion que la masse d'eau, en retombant, fait trembler la terre à la ronde. Ils ont quelquefois des formes étranges de coquilles, ou d'oreilles. Le sol est fait de dépôts cassants, de cailloux pilés; il craque sous les pieds; par endroits on croirait fouler une plage de sable. Quelque attrayants que soient ces premiers spécimens, ils n'égalent pas, en intérêt et en puissance, ceux qu'on rencontre les jours suivants. Le plus curieux est celui qu'on appelle « Constant » : il part avec une régularité imperturbable, toutes les cinquante secondes. Une déchirure de la rocaille a reçu le nom de « Souffle-de-Chaudière » : elle ne projette ni eau ni sable, mais un vent brûlant qui s'échappe par saccades comme une haleine, ou comme le sifflement alterné d'un

bouilleur, en faisant le vacarme que feraient à la fois douze locomotives.

Du bassin Norris au bassin Inférieur, il faut longer la rivière Gibbon. Elle traverse d'abord un pays enchanteur, le Parc aux Elques, région touffue, giboyeuse, où au-dessus des taillis disparaissent les ramures énormes des élans et des cerfs wapitis. Tout le long de la route fument à travers les arbres les solfatares et les mares chaudes; des panaches de vapeur sortent du feuillage et s'y accrochent. Dans la rivière même, des rigoles d'eau bouillante sortent de la berge, et un quart du fleuve fume. Dans un bassin bout de l'eau ferrugineuse tellement chargée qu'on lui a donné le nom qu'il mérite : la Mare de Sang. La route est faite d'une échancrure ménagée le long de la berge. Quelquefois, un trou béant dans le versant de la montagne souffle des nuages de vapeur à la hauteur des naseaux des chevaux. Le *driver* les leur fait traverser à coups de fouet. S'ils bronchaient, l'équipage roulerait dans le ravin. Au fond, le torrent mugit et écume contre les blocs énormes et les arbres tombés, sous l'ombre que projettent les forêts de ses bords. Les pins droits et décharnés font des rayures zébrées dans la lumière du soleil. A ce moment, le torrent Gibbon rencontre un trou de vingt-cinq mètres : il y descend non par un bond, mais par un plan incliné de roches noires; elles font valoir la blancheur de

son écume dans le demi-jour que laissent filtrer, comme par une fente, les parois abruptes du ravin. A présent, la route qui, avant la chute, ne dominait pas de beaucoup la surface de l'eau, en est séparée par un talus de trente mètres, le long duquel elle s'incline doucement pour rejoindre le gué. Cette gorge sauvage est du plus bel effet, avec ses rocs mousseux, ses jonchées d'arbres morts, ses épaisses murailles de granit, et ce silence qu'interrompent seulement le murmure du torrent, le cri de quelque merle aquatique, ou d'un chipmunk surpris par un serpent.

Après le gué, la route quitte le Gibbon, remonte et franchit une pente assez forte, pittoresque et boisée. Quand on arrive au sommet, on a le plus merveilleux panorama. Entre de hautes montagnes apparaît l'imposante vallée de la Rivière aux Trous-à-Feu, douce, calme auprès du Gibbon que l'on vient de quitter, suivant entre ses rives verdoyantes son cours inflexible et droit, comme le canal de Condé vu du beffroi de Mons. On arrive vers le soir à la halte de la Fontaine, un chalet de bois, perdu, comme un nid, dans le feuillage des bouleaux et des chênes. A l'horizon, les méandres de la Firehole dessinent au pied des monts, sous le soleil couchant, un liseré d'or.

Nous sommes sur un vaste plateau dont une moitié est pourrie et crevée par les geysers. L'autre supporte l'hôtel. C'est le Lower Geyser

basin (Bassin Inférieur). Sur la plaine unie fument, comme des autels, les mares et les solfatares, jusqu'à l'horizon borné par les bois. Le sol est friable, avec des tons fondus, jaunes et blancs, des bubons humides, des crevasses qui hurlent à côté de leur écriteau en bois peint : l'Impulsive, la Clepsydre, la Fontaine, etc.

Par delà le plateau fumant, derrière un îlot de verdure, resplendit au milieu d'une vaste clairière le Pot-à-Peinture (Paint Pot). C'est un bassin de chaux, fort large, oblong, avec des anses, des promontoires. Il est rempli d'une belle chaux blanche et rose, veloutée, fine comme la pâte du plus pur kaolin ; tous les alentours en sont éclaboussés, car elle est en ébullition ; elle soulève à sa surface de larges cloques, des ampoules argentées, qui se crèvent en dessinant autour d'elles de grandes fleurs aux nervures délicates. Les ondulations de ce lac épais et dense sont lentes, et persistent longtemps avant de s'aplatir ; elles se plissent quand elles se rencontrent, et tous ces bourrelets tendres, sans cesse contrariés par les bulles nouvelles, forment au-dessus de cette pâte liquide les plus gracieux dessins. Une margelle de chaux solidifiée entoure le bassin. Tout le long, le sol blanc, crevassé, rugueux, couperosé par la chaux refroidie et desséchée, est percé de trous, de déhiscences béantes au fond desquelles on entend le grondement de la matière brassée, refou-

lée, projetée contre la croûte supérieure, avec des remous et des chocs sonores comme une lointaine canonnade.

Il est sept heures du soir quand nous sortons de table. Devant le perron de l'hôtel, où les *misses* se balancent dans des fauteuils à bascule, les petits ours de la maison sont assis sur leur derrière et semblent monter la garde. Ces intelligents animaux savent qu'on a servi le thé, et qu'ils attraperont au passage quelques morceaux de sucre, dont ils se font une rente. Un vieux grognard de l'infanterie qui campe dans les environs s'approche de moi, et me propose d'aller voir de près les gros ours en forêt, ajoutant, pour me rassurer, que c'est la coutume. J'accepte, pour ne pas me distinguer, et je pars avec mon guide, qui titube et balbutie, semblable à un homme ivre. Son chien nous montre la route à travers un marais qu'entretiennent les rigoles incessantes des geysers. Le crépuscule tombe peu à peu sur la clairière ; il fait sombre quand nous arrivons à la lisière du bois de sapins. Mon compagnon est très loquace, il me conte ses campagnes, la guerre de Sécession, et ses sympathies pour l'armée française. Comme nous passons près d'un troupeau de chevaux en pâture, je lui demande si les ours ne les attaquent jamais. Il m'explique qu'on écarte le danger en remplissant de grands baquets à l'orée du bois avec les détritus de l'office. Les

ours savent que leur pain est assuré ; ils viennent régulièrement à l'heure prendre leur repas, et comme ils cessent d'être méchants quand ils sont repus, on ne les craint pas. Une fois, en hiver, l'un d'eux vint montrer son museau à la porte de la cuisine, dans l'hôtel. Le marmiton poussa un grand cri, ce qui était bien; puis il saisit, ce qui était mieux, une casserole d'eau bouillante et la lança à la tête de son visiteur, qu'on ne revit plus. A ce moment, mon soldat me saisit par le bras et me dit rapidement : « Les voilà! » Son chien, la queue basse, s'était réfugié derrière les talons de son maître. A dix pas devant nous, deux ours monstrueux se dandinaient sur place : l'un noir, l'autre roux, et tous deux, épais, velus, avec une fourrure abondante et soyeuse, balançant leur grosse tête. D'un bond, ils pouvaient sauter sur nous. Ils n'en firent rien, se retournèrent dédaigneusement et grimpèrent à l'arbre, soit qu'ils appartiennent à une race douce et craintive, soit que l'habitude de voir des hommes les ait apprivoisés. Mais c'est une sensation intéressante d'avoir devant soi, en liberté, ces fauves que les dompteurs font sauter, en cage, à coups de fouet, dans des cerceaux, et qui mangent leur gardien au Jardin des Plantes toutes les fois qu'il entre dans leur fosse, selon ce qu'on racontait dans mon enfance.

Comme nous revenions de notre expédition, la

nuit était tout à fait tombée, et la guerre de Sécession n'était pas tout à fait finie. Mon héros tirait de temps en temps une bouteille de brandy pour arroser ses victoires. Comme j'allais le quitter, je lui tendis une pièce de monnaie. « J'aimerais mieux du whisky », me confia-t-il. Je n'en avais pas sur moi. — « Prenez toujours, vous en achèterez, mon brave », lui dis-je. Il secoua la tête. Les hôteliers ont la défense expresse de vendre des liqueurs aux soldats, et, comme il n'y a là aucune autre habitation, l'argent n'est qu'un rond de métal inutile et encombrant, un signe sans valeur, puisqu'il ne représente rien. Ce soldat me donnait, sans le savoir, une application pratique de la théorie des monnaies. Il fallut que j'allasse moi-même au bar acheter le flacon convoité. Mon ivrogne m'attendait dans l'ombre; je lui portai furtivement sa bouteille, et je gémis encore de ma faiblesse qui me fit encourager le vice d'un guerrier si sympathique à l'armée française, au mépris de la discipline des armées américaines.

J'étais de retour à l'hôtel à huit heures. Dans le hall régnait une agitation pareille à celle qui précède les départs. Les dames mettaient leurs waterproofs, et les gentlemen bouclaient leurs guêtres. Les guides attendaient, le bâton à la main. C'était le moment de partir pour aller voir

l'éruption d'un des plus beaux geysers, appelé la *Grande Fontaine*, porté sur l'affiche de l'hôtel pour huit heures et demie. Notre troupe se met en marche, sous la clarté des étoiles encore rares et blanches, dans les teintes d'acier du ciel. Nous traversons le marécage que forment au bas de la colline les débordements des sources; nous gravissons la pente. Sur le plateau dont le sol, fait de dépôts calcaires, semble une plaine couverte de neige, un groupe d'ombres noires et quelques lanternes nous indiquent l'orifice de la source, autour de laquelle plusieurs touristes nous ont devancés. Ce sont des rires, des plaisanteries, des quolibets. Le geyser est en retard. Il devrait partir, et la surface de l'eau n'est pas encore ridée par le moindre bouillonnement. Comme au théâtre quand le rideau ne se lève pas, on murmure, on proteste.

C'est un petit bassin qui n'a pas un mètre de large, un simple trou qu'entoure un bourrelet épais de rocailles siliceuses, où dort une eau calme, limpide, qui reflète les étoiles à une profondeur insondable. En plein jour, on dirait une citerne dont les parois irrégulières sont dentelées et dorées.

Autour des bords, on cause, on s'égaye, on salue la lune qui vient de se lever au-dessus des montagnes lointaines, argentant la plaine blanche et les jets de vapeurs. Des désertions se produisent déja ; des groupes rentrent à l'hôtel. Aux environs,

les autres geysers clapotent, détonent, jaillissent à leur heure; toutes les trente secondes, la Clepsydre lance des fusées d'eau en forme d'artichaut; ses sifflements, son souffle asthmatique, ses grondements de chaudière lui valent les honneurs de la situation; car c'est elle qui fait le plus de bruit. Les autres geysers fument, crachent, gloussent dans la mesure de leurs moyens. Les rangs des spectateurs s'éclaircissent ; il est neuf heures et demie. Il ne reste plus que quelques jeunes gens. On plaisante, on nargue le geyser sur son impolitesse. Un élégant touriste est monté sur le rebord rocailleux, d'où il regarde l'eau bleue et immobile à laquelle il adresse les admonestations les plus comiques. Tout à coup, au milieu de sa phrase, une sourde détonation l'interrompt; il n'a que le temps de se rejeter en arrière; en une seconde, on entend se rapprocher le bouillonnement qui sort des entrailles de la terre ; on en suit, pour ainsi dire, le trajet, par le son qui se rapproche à travers la cheminée qui plonge sous le sol ; en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, une gerbe énorme saute au-dessus du rebord à une hauteur de deux mètres : c'est le prélude.

J'ai assisté là à l'un des plus beaux spectacles. Dès que l'éruption atteignit sa plus grande hauteur, les touristes rentrèrent, fatigués par une journée de traite. Je leur en sus gré. Je restai seul dans ce désert, où la colline me masquait les

toits et les lumières de l'hôtel. Je perdis la notion du temps et des choses; j'étais pareil au sauvage égaré, tel qu'il pouvait venir s'asseoir au bord des sources chaudes avant même que Christophe Colomb eût apporté à ces régions la nouvelle qu'il existait ailleurs un ancien monde. Les montagnes boisées fermaient l'horizon; comme des flocons de ouate, les jets de vapeur des geysers s'échappaient de toutes parts des feuillages sombres, et s'illuminaient des rayons de la lune, comme les panaches de vapeur s'embrasent au reflet des feux d'une locomotive. L'air, d'une pureté étonnante, m'apportait les rayons des astres avec un éclat inconnu sous nos cieux, et la lune se détachait en avant du fond constellé, comme un disque d'argent devant un fond de velours. Autour de moi, le plateau était morne, crayeux, tout blanc, boursouflé par des cloques chaudes, craquelé; une centaine de geysers et de sources animaient seuls de leurs mugissements alternés le grand silence de cette nature désolée. Dès que la Grande Fontaine joua, toutes les autres sources furent éclipsées, et les plus bruyantes n'étaient plus que des vasques négligeables auprès d'elle.

Le petit bassin si calme et si limpide se prit tout à coup à bouillonner avec des bruits sourds, de plus en plus rapprochés. L'éruption commence par une gerbe, suivie d'une autre plus haute : chaque jet dépasse le précédent en hauteur, comme

si, en retombant, il piquait le suivant d'émulation. Les plus hauts atteignent vingt mètres. C'est un spectable inouï, inimaginable, incompréhensible, effrayant, d'assister à cette explosion tumultueuse. Cette flaque d'eau grande comme une nappe, devient tout d'un coup, brusquement, une masse dont les bonds furieux, désordonnés, font jaillir avec fracas l'eau bouillante, inondent les rocailles d'alentour, emplissent l'air d'une odeur de soufre et d'un épais nuage de vapeur. La colonne monte droite et vigoureuse, par saccades, pareille aux flammes intermittentes du lycopode, dans les incendies simulés sur les théâtres. Ce sont des bouffées, comme si l'on ouvrait de temps en temps une soupape. Chaque jet entraîne avec lui, comme une sorte d'étui, une large gaine de vapeur; elle s'élève aussitôt en un nuage compact beaucoup au-dessus de la coupole humide, qui retombe en gouttelettes. A cette heure, les cratères d'alentour font l'effet de fumerons. L'énorme masse de buée chaude monte droit, en sifflant avec force; puis, sous l'action d'une brise légère qui souffle là-haut, la colonne s'incline en s'élevant toujours dans la direction de la lune. On dirait quelque gigantesque holocauste offert à Diane, vers qui va la fumée.

Cependant, les gerbes énormes se succèdent, retombent sur elles-mêmes, inondent la pente du plateau, semblent se pousser et s'exciter l'une l'autre. Le flot qui rentre dans le gouffre quand

son élan est épuisé, ranime la fureur de cette gueule béante. C'est un vacarme assourdissant; on dirait que les masses liquides, à leur retour, rencontrent et combattent sous terre celles qui s'élancent, qui sont prêtes à faire à leur tour explosion, à jaillir, tantôt tout droit, tantôt en jets de côté, isolés, faussés par ricochet. Des nuages de buée entourent et cachent l'orifice, la colonne humide, les rigoles, les flaques. A présent, la moitié du ciel est voilée par la vapeur, la lune est masquée. Les gerbes s'entre-choquent, s'éclaboussent, font rage, dans un vacarme infernal, se brisent, empestent l'air d'odeurs sulfureuses. Je regarde ma montre; il y a une demi-heure que l'éruption a commencé. La force est la même. L'esprit demeure confondu. On ne comprend pas. Contre qui ou contre quoi cette fureur? Que se passe-t-il dans cette ouverture béante qui vomit sans relâche? Quels effroyables mystères se passent derrière ce col étroit que les roches emprisonnent conmme ferait un carcan? Que l'homme est misérable devant de pareils phénomènes!

Ce petit bassin, cette vasque limpide où, tout à l'heure, j'ai trempé ma main, le voici effrayant, inabordable, secoué par les plus horribles pulsations, lâchant des flots brûlants avec des cris stridents de chaudière, qui troublent les échos des cimes neigeuses à l'horizon. Que ferait ici l'homme avec toute son industrie? Quels poids, quelles chaî-

nes, quelles entraves, quelles digues imposerait-il au petit bassin d'eau bleue?

Mais déjà la vapeur est devenue fumée noirâtre, comme si, l'eau des cavernes s'épuisant, c'était maintenant la vase du fond que le géant rejette. Un coup sourd retentit sous le sol, comme si une roche détachée dans le tourbillon souterrain était venue frapper contre la croûte terrestre. Ce bruit venu de là-bas est effrayant comme un appel de l'autre monde. Le son éveille et entraîne l'imagination à travers cette bouche qui s'ouvre sur les profondeurs de la terre. Quelles merveilles ou quelles horreurs verrait-on si on s'y laissait tomber! Quel océan de vagues en ébullition frappant avec fureur les parois de la gigantesque bouilloire, dans un tourbillon frénétique qui roule les rocs et les arbres morts!

Depuis quarante-cinq minutes, la gueule crache et rugit. Soudain, comme si quelqu'un fermait une trappe, la dernière gerbe retombe, et rien ne sort plus. L'eau tumultueusement agitée redevient calme. Les vapeurs se dissipent, s'élèvent, s'éparpillent, se déchirent, flottent en flocons épars sous la voûte céleste; les astres apparaissent; la lune, dégagée, cerne d'un liseré lumineux ces nuées cotonneuses. Quelque temps encore des bruits sourds sont répercutés par l'orifice : on dirait les derniers grondements d'un monstre qui se soulève encore avant de mourir. Puis, brusquement, tout bruit

cesse. L'eau de la vasque a repris son inaltérable limpidité. Les alentours sont inondés d'eau chaude qui fume et se refroidit un peu plus loin, avant de s'égoutter dans le marécage qui baigne la colline. On n'entend plus alors que les clapots et les halètements des autres geysers, dont les voix avaient été couvertes par la grande clameur du géant.

Il est onze heures du soir. La nuit est claire, l'air a une limpidité merveilleuse. Il fait froid. Je grelotte sous ma couverture auprès de ces nappes d'eau bouillante. Une orfraie plane sur le bois de sapin, et, dans les courbes de son vol, s'aventure au dessus du plateau maudit qu'elle fuit aussitôt, avec un long cri lugubre. C'est un spectacle grandiose de désolation et de sauvagerie. Pas un insecte, pas une bête, pas une herbe n'interrompt la monotonie funèbre de cette énorme plaque blanche qui suinte et qui fume. Ce paysage est plus affreux, plus grandiose, plus saisissant que le désert lui-même. Les steppes de la Tunisie donnent l'impression d'un abandon qui n'est pas sans espoir. On les a jadis habitées; l'industrie humaine saura les rendre habitables. Ici, c'est le ravage, la dévastation sans recours, et à perte de vue.

Avant l'invasion des touristes, cette région n'a jamais eu d'habitants que les Indiens poursuivis ou perdus. Les tribus fuyaient ce sol damné, où l'haleine des geysers leur représentait le souffle

des Esprits mauvais. Une terreur superstitieuse et religieuse a toujours préservé ces parages de la profanation. A cette heure tardive, les feux sont éteints dans les baraquements de l'hôtel : bêtes et gens dorment; le pays a repris l'aspect et le silence qu'il gardait autrefois depuis la création du monde; et tout en errant sur ce terrain perfide, où seules se font entendre les bouches fumantes des cratères, il me semble que je vis en dehors des temps et des civilisations humaines comme une infime créature jetée là par le vent pour que la nature l'écrase de sa puissance, l'étonne par ses merveilles, la ravisse par ses terribles splendeurs.

Les geysers abondent tout le long de la Firehole. En quittant le Bassin Inférieur, il faut traverser des marais gluants et mous d'eau refroidie. Tout le pays fume, glousse, répand des exhalaisons chaudes de barège. Entre les deux grands groupes, on rencontre un pays extraordinaire, le Demi-Arpent d'enfer (*Hell's half Acre*). La rivière coule entre une colline boisée, pittoresque, et une plaine inondée par un grand lac d'eau bouillante. On y accède par un pont formé de deux gros bouleaux jetés l'un près de l'autre entre les berges. De l'autre côté, le sol est gluant, élastique, rouge : on y trace des lettres avec la canne. Le lac s'étend au loin, fumant et presque invisible sous les nuages de buée. Ses rives, faites par les « formations, » sont feuilletées, rongées, en encorbellement sur l'eau

chaude. Elles cèdent et s'inclinent quand on s'aventure trop près de leur bord. Devant soi, on a une immense plaine liquide et bouillante, dont on ne voit ni les autres bords ni la fin. On voudrait pouvoir s'aventurer dans une barque sur ce lac perfide. Son rivage est parsemé des cadavres de libellules et d'oiselets qui se sont aventurés au-dessus de la région sinistre et qui n'ont plus trouvé leur direction pour s'enfuir. L'eau a rejeté leurs corps bouillis. Ce geyser est formidable. Il a son trou d'échappement au milieu du lac, au fond du gigantesque entonnoir. Quand il s'élance, il déchire son tube d'échappement; il projette violemment des quartiers de roches arrachées; il semble que toute la région se soulève comme si les gerbes avaient l'épaisseur du lac entier. C'est un vacarme de tonnerre, d'eau projetée à une hauteur considérable et retombant en lourde flaque dans le lac ébranlé : la vapeur couvre tout le pays, monte jusqu'au ciel, on dirait qu'une énorme soupape vient de s'ouvrir sur un des soupiraux de l'enfer. Le sol est partout souple et dangereux. Quelquefois un coup de vent balaie la vapeur : on jouit alors d'un coup d'œil fantastique. On aperçoit dans toute sa largeur la nappe d'eau claire, si claire que la vue plonge jusqu'en des profondeurs effrayantes, comme si on les voyait à travers un cristal pur, teinté de bleu. Les berges sont des festons rosés et dorés que tapissent de fines con-

ferves; elles plongent en biais, comme les parois d'un entonnoir, jusqu'à un trou noir, lointain, qui semble s'ouvrir directement sur le centre de la terre. On cherche vainement une pierre pour l'y jeter et vérifier la profondeur. Les cailloux sont des débris du sol, une sorte de caoutchouc durci, léger et flottant. Du côté de la rivière, les rigoles de la berge serpentent entre les débris d'arbres morts sur le sol blanc, qu'elles rayent de lignes tortueuses et variées, bleues ou sanguinolentes, comme si l'enfer renvoyait, avec les dépôts ferrugineux, les ruisseaux de sang des damnés.

Toute cette région s'appelle le Bassin Moyen. Jusqu'au Supérieur, la ligne des geysers est à peu près ininterrompue. Toutes les forêts fument; des jets d'eau et de vapeur s'élancent par intervalles au-dessus de la cime des arbres. Toutes les clairières ont leur source, leur lac, leur cratère. Voici la Turquoise, une nappe d'eau bleue qui dort sur un lit de formations dorées, dont le reflet donne, au soleil, des teintes roses aux nuages de sa buée. Voici Artémis, un bassin aux eaux tièdes et irisées ; en voici un autre, dont l'eau pure prend, sur le fond coloré de son bassin, tous les tons d'une gelée de groseilles. La Gloire du Matin semble être vide, tant l'eau est pure, calme, transparente, offrant au regard tous les détails éclatants et chatoyants de son entonnoir féerique, que perce, tout au fond et très loin, un trou noir.

Tant de sources, tant de geysers, de cratères, de mares, de fumerolles, de solfatares, finissent par fatiguer. On se lasse des merveilles même.

L'excursion au Bassin Supérieur est la dernière journée de geysers : elle n'est pas la moins piquante. Par une sorte de coquetterie, la nature prend soin de varier ses effets pour soutenir l'intérêt et prévenir la satiété. Au lieu du pays plat d'où nous sortons, nous trouvons ici les geysers à bourrelets, à cheminées, à constructions; ils crèvent, çà et là, la croûte blanche des collines, les plis vallonnés de ce plateau accidenté. Celui-ci, c'est la grotte, un curieux roc tourmenté, percé de trous, de galeries, d'arcades, tout embrumé de vapeur, et dressant vers le ciel, comme un moignon menaçant, une basse colonne de pierre. Cet autre, qui a l'air d'un donjon défoncé et rasé par le milieu, c'est le Géant, dont les explosions terribles, tous les dix jours, font un tremblement de terre. Partout on rencontre des cuvettes percées au fond, pleines d'une eau dorée par les reflets des parois, et veloutée par les légers nuages de vapeur qui dansent à sa surface, comme au-dessus d'une bassine de distillateur. La Rivière aux Trous-à-Feu traverse tout cet enfer, insouciante et ignorante de tant de phénomènes, aussi froide et aussi calme que si elle coulait en pleine prairie. Parfois, sa berge est crevée par un jet d'eau chaude; elle le reçoit, fume quelque temps, le refroidit, et

poursuit son cours. Sur ses bords, les torrents bouillants font rage; il faut enjamber des rigoles de sang, des crevasses vides, au fond desquelles dorment des arbres morts, et d'où sort de la vapeur. De tous côtés, dans les bassins, les eaux sont atrocement tourmentées, se démènent, sautent, retombent, comme pour échapper à quelque ennemi invisible qui voudrait les enchaîner, qui les lâche, puis les attire de nouveau. On a peur des surprises; le sol sonne le creux; des écriteaux vous avertissent par places : *Danger!* On s'approche des bassins avec défiance, par la crainte d'un jet imprévu. Les accidents sont fréquents. Le gérant de l'hôtel, au moment où j'y passe, a glissé sur une planche jetée au-dessus d'un bassin clair, où ses Chinois lavent le linge des touristes; il a la moitié de la jambe bouillie et déchiquetée. Quelques jours avant, un cheval s'est enlisé dans un *mud caldron*, une chaudière de boue; il y a disparu, comme le juif polonais de Mathis dans le four à chaux.

L'hôtel est un petit chalet en lattes mal jointes, recouvertes de papier gris épinglé sur le bois pour séparer les chambres. Il est élevé au milieu des *hills* fumants. On prévoit qu'il sombrera un jour dans les sources chaudes, et alors on le rebâtira ailleurs, sans grands frais. De la terrasse, on les aperçoit presque toutes, le Château-Fort (Castle), la Théière (Tea Kettle), et surtout le roi du pla-

teau, le Vieux Fidèle (Old Faithfull), qui doit son nom à la régularité persistante de ses colères. Dans cette région, où il n'y a ni routes ni ponts, il est curieux de lire tant d'écriteaux et d'affiches. Les geysers sont étiquetés, flanqués d'un petit pieu qui porte leur nom, ou donnant des avis : *Dont drive in the formations*, ou *National Parks Rules and Regulations*. Le gravier est cassant, crie sous les pas. Les cratères ont toutes les formes : celui-ci, en pierres plates et ravinées, forme une fleur de toutes couleurs et s'appelle l'Anémone; voici la Ruine, grand trou fumant, sans eau, encombré de pierres où sautillent des grillons et où défilent des traînées de grosses fourmis rouges. Un roc strié, feuilleté, en forme de cône, supporte en haut de son dôme un bassin qui lance, tous les quatorze jours, des jets d'une formidable puissance : c'est la Géante. Voici plus bas un trou qui semble une large plaie, une ecchymose où se mêlent les tons blancs, bleus, jaunes, verts, avec des bourrelets circulaires, des suintements ferrugineux, des écailles noires, dans une odeur chaude de lessive. On entend des coups souterrains, des remous lointains, un vacarme d'eau courante et bouleversée. Cet autre *hill* a la forme d'une éponge percée de mille petites cavernes. Dans le sol, des fêlures molles et friables sont humides, chaudes, et font de petits gloussements. En vérité, c'est trop de geysers, et cette

abondance est bien américaine. Dans ce pays, ils ne font rien avec mesure.

Le Vieux Fidèle ouvre son cratère au sommet d'une colline de chaux, à côté d'une cheminée qui fume sans cesse, sans lancer jamais d'eau. Le cratère est peu large et vide. On entend l'eau gronder à une grande profondeur. Le trou lance des bouffées de vapeur. Soudain, le niveau de l'eau souterraine s'élève, emplit l'orifice, et déborde; aussitôt, une gerbe isolée s'élance à une grande hauteur et emplit l'air d'une colonne de buée épaisse. Les gerbes se succèdent alors, minces et hautes, entourées de nuages vaporeux; elles retombent d'un même côté; on peut approcher du bord pendant l'éruption; la force de propulsion est terrible; il semble à tout moment que l'orifice de roches va voler en éclats sous la formidable pression du jet qui s'échappe, avec un mugissement affreux, par cet étroit canal. L'éruption ne dure que cinq ou six minutes. Alors, les gerbes s'abaissent, l'eau rentre dans les dessous de la chaudière, le cratère se vide; on ne voit plus qu'une pluie de gouttelettes retombant en coupole que le soleil argente. C'est le sommet du geyser souterrain qui continue à jaillir dans la cheminée du cratère. Il diminue, s'enfonce, disparaît; des coups sourds apportent encore les dernières agitations de la masse bouillante; puis,

tout cesse; les flocons de vapeur remontent doucement, et le geyser se tait pour une heure.

On fait à cheval la tournée des environs, où l'on rencontre quelques surprises encore. On passe entre d'autres constructions bizarres, dont les geysers recouvrent eux-mêmes leur orifice, la Ruche, le Lion, les Cubes, le Turban, le Splendide, l'Oblong, le Spasmodique, l'Economique, qui ne perd pas une goutte de son eau et résorbe entièrement la colonne humide qu'il projette. Nous voici au Blake Sand Bassin, le bassin de Sable noir, profond entonnoir au fond duquel s'ouvre un gouffre plein d'eau. Les parois de la cuvette et le sol lui-même sont faits d'un gravier gris, pareil à des escarbilles écrasées. La profondeur de ce ravin est telle qu'on y descend, à cheval, par un sentier en lacet. On arrive, en bas, au bassin d'eau verte et dorée, sous laquelle on aperçoit les rocailles verdâtres et souples formées par les dépôts.

Au milieu d'une clairière fume le Bol de Punch. Les Américains ont ainsi mêlé les souvenirs de la vie matérielle à la poésie de la nature. Une margelle rocailleuse, haute de deux mètres, entoure et contient un splendide lac d'eau mordorée et fumante, dont les teintes expliquent l'analogie qu'on y a trouvée.

Mais les merveilles du coloris et de la poésie pittoresque nous attendent derrière un rideau de

verdure, dans un bosquet où la nature semble avoir voulu les soustraire à la profanation. C'est un petit bois que la rivière enserre et isole dans une boucle de son cours. On y entre sur trois bouleaux branlants, jetés entre les rives. Des bassins merveilleux égaient chaque clairière, loin des hommes et des regards. La nature s'est parée pour elle-même et pour les écureuils, les oiseaux blancs des arbres, les insectes de l'herbe. Approchez du Sunshine Lake (lac de la Clarté du Soleil). C'est un éblouissement. Les bords sont dorés en deux tons, en deux ors, l'un fauve et foncé, l'autre éclatant et clair. Les berges s'enfoncent sous l'eau, en formant des bandes circulaires de teintes fondues et indéfinissables, du blanc au bleu, du jaune au vermillon. Des coins de rocailles, par le caprice des tons, sont tricolores comme un lambeau de notre drapeau. Toutes les nuances de la palette s'étagent sur les flancs du bassin, que noie une eau couleur d'émeraude. C'est aussi le nom du lac voisin, l'Émeraude, d'une transparence verdâtre qui laisse apercevoir les pentes des formations, pareilles à de vastes floraisons aquatiques. De grosses bulles d'argent montent lentement du fond. J'y jette une pierre, — un débris calcaire, il n'y en a pas d'autres : elle tournoie, s'enfonce doucement, perd tout à coup sa couleur foncée, devient d'un blanc éblouissant qui tourne au vert pâle à mesure qu'elle s'éloigne ; bientôt, la

voilà toute verte, et l'on dirait une grosse émeraude qui tombe lentement dans le gouffre.

Les soirées sont belles sur ce plateau dévasté. Le soleil disparaît lentement derrière la cime des grands arbres. L'air est vif. Les touristes attardés entre les geysers semblent des ascensionnistes échelonnés sur un glacier éclatant de blancheur. Les cratères prennent l'aspect de grands édifices incendiés. Le ciel est rose, comme en Norvège. Le Château-Fort semble un gros castel en ruines, en proie à un incendie qui fumerait sans flammes. Chacun connaît, nomme, vante son geyser préféré. Le geyser, dans cette solitude, devient une personnalité autour de laquelle se concentre tout l'intérêt. Les guides content ses prouesses, ses infidélités, ses excentricités, ses ravages, ses habitudes.

A l'horizon, des cavaliers reviennent d'excursion, leurs ombres s'allongent et dansent sur la plaine de neige. Le soir tombe, le froid augmente. On rentre, on fait cercle autour du gros poêle rouge, dans l'unique pièce d'en bas, meublée par le comptoir du gérant, la table des cigares et celle du télégraphe. Puis, les rangs s'éclaircissent, les hôtes se lèvent; chacun prend, sur le comptoir, une des petites lampes à pétrole que le garçon vient d'allumer; on passe à la fontaine d'*ice water* pour boire une gorgée d'eau fraîche. Les derniers causeurs se quittent à leur

tour; les marches de bois blanc crient sous leurs pas; puis tout se tait, et l'on n'entend plus que des ronflements épars, à travers les cloisons de lattes doublées de papier gris.

III

Le lac Yellowstone. — *The sleeping Indian.* — Chez les ours. — *Tower Falls.* — La Montagne de soufre. — Le Grand Canion. — Paysages étincelants. — *Inspiration Point.* — *Mud river.*

A Thumb, à une demi-journée du Vieux-Fidèle, on découvre le lac Yellowstone, après une route accidentée qui longe la rivière Madison et sa belle cascade en plan incliné, *Kepler cascades*. Puis elle passe au-dessus d'un profond ravin ; le pont est un tablier posant sur deux colonnes de troncs entassés, qui s'appuient au fond de la crevasse. Au faîte de la chaîne, un petit lac, tout couvert de nénuphars, est à la limite de partage des eaux ; il s'épanche par ses deux pointes vers deux directions opposées et envoie ses eaux d'un côté vers l'Atlantique, de l'autre vers le Pacifique.

La baie de Thumb, sur le lac, est curieuse avec ses rives ravagées par les sources chaudes, les bassins de boue, les rigoles rouges, avec son sol de marbre laiteux qui rehausse le bleu du lac et l'azur du ciel pur, dans un paysage comparable à ceux de la Tunisie.

C'est ici que l'on dit adieu aux geysers, aux exutoires, aux ronflements rauques et caverneux

du sol; le plateau, moins considérable, est encore troué par les bouches fumantes, les bacs d'argile qu'une truelle invisible gâche depuis des siècles, les crevasses au fond desquelles gloussent des borborygmes et des clapots de flux chauds.

On embarque sur le lac à bord d'un petit vapeur, *Le Zillah*, un nom cher à ma famille. Le pilote est une jeune femme qui porte un lorgnon, et ce détail est fort américain. Nous sommes sur la terre de l'émancipation.

Sur l'eau calme du lac, le *Zillah* glisse sans bruit au milieu des nénuphars et des algues; au loin, des troupes de pélicans et d'aigles pêcheurs se laissent bercer par les larges ondulations. Sur la rive que nous venons de quitter, la tente du lunch est toute blanche sur le fond noir des sapins. Deux jeunes amazones viennent d'arriver d'un campement voisin pour assister au lâcher de l'amarre. L'une a attaché sa bête et s'est étendue sur le sol brûlant; l'autre, vêtue d'une robe verte, reste sur le *pier:* du large, on dirait une statue, et l'œil conserve longtemps cette vision, la silhouette du cheval immobile et de sa cavalière, nettement profilée sur la blancheur éblouissante de la grève ensoleillée.

Les caps, les falaises ardues, creusées comme un pont, défilent devant nous. Au large se dresse le gigantesque rocher de Stevenson, dont les pentes tombent à pic dans le lac. A une centaine de mè-

tres au-dessus de l'eau, on distingue sur le versant un trou noir qui est l'entrée d'une caverne. Elle servait encore, il y a quelques années, d'abri aux Indiens qui la gagnaient en barque et en s'accrochant aux aspérités du rocher, disputant leur asile aux aigles et aux vautours. Quels conciliabules de mort ont dû se tenir dans ce repaire inaccessible, où des prisonniers ont peut-être été retenus durant des années, avant de mourir et d'être lancés dans le lac, leur tombe béante. Les chefs jaunes au diadème de plumes rouges ont eu aussi leurs cachots et leur Bastille.

Ce lac est une immense mer intérieure, la plus élevée du monde, à 2,500 mètres. L'horizon borne la vue bien avant la rive opposée qu'on n'aperçoit nulle part. Sur la côte la plus voisine, les chaînes de montagnes s'étagent en plans superposés jusqu'à la haute cime du Grand Têton (4,160 mètres), que MM. Langford et Hayden gravirent pour la première fois, au prix des plus grands dangers, en 1872. Le soleil fait étinceler les masses énormes des glaciers. A travers une déchirure de la crête, on aperçoit l'*Indian sleeping*, l'Indien qui dort. Dans le jour qui décroît c'est une vision saisissante. Une longue chaîne qui tient un quart de l'horizon figure, avec un réalisme effrayant, le front, le nez, le menton, la poitrine d'un homme qui dormirait, la tête appuyée sur une haute montagne. Cette face énorme, distincte et exacte-

ment moulée, avec le profil tourné vers le ciel, ne contribue pas peu à répandre une vague impression de mélancolie sur ce paysage grandiose. L'œil reconstitue, par derrière la montagne qui le cache et coupe le buste, le corps gigantesque de cet homme de pierre, être fantastique et merveilleux qui a pris les glaciers comme coussins et les monts pour chevet. La tête est belle, énergique; les traits sont précisés par la distance, qui efface les rugosités, aplatit les rocailles et polit les anfractuosités. Le masque est celui de Napoléon I , front haut, nez arqué, mâchoire forte. Qu'on songe quelle épouvante a dû jeter, depuis l'existence de l'homme, ce caprice de la nature, cette colossale statue, parmi les tribus indiennes, déjà effrayées par les phénomènes, les rugissements, les splendeurs surhumaines de cette mystérieuse région!

La vaste nappe d'eau du lac, immense comme la mer, mais immobile comme une mer morte, sans flux ni vagues, est profondément triste dans son imposante beauté. Au loin, le grand cadavre de l'Indien de pierre dort dans un concert de teintes harmonieusement mêlées, où les nuances rosées, violettes, mauves et moirées des pentes neigeuses se fondent dans l'azur plus pâle du ciel, tandis que le soleil, à demi enfoncé derrière les dernières crêtes, disperse autour de lui l'auréole de ses rayons d'or.

Le relai est un coquet cottage construit sur la rive nord et caché dans la verdure. On y passe la nuit, et l'on repart au point du jour pour de nouveaux étonnements.

On commence à venir faire au Park des séjours, des saisons hygiéniques, pour y respirer l'air pur des monts, l'air chaud des sources et les émanations thermales des geysers. On croise de temps en temps des tapissières de malades qui n'entrent pas dans les hôtels; ils campent, font leur cuisine sur un feu de bois sec, et vagabondent lentement, pareils à des saltimbanques retirés. Les hommes sont vêtus en trappeurs de Fenimore Cooper; les femmes portent l'amazone et vont le plus souvent à cheval, coiffées d'un chapeau particulier qui fait songer à madame Récamier; c'est une sorte de cornette Directoire retombant en pèlerine sur les épaules et entourant le visage comme d'un auvent contre la bise, le soleil et la pluie. On retrouve sur leur passage des marmites crevées, des boîtes de conserves vides. Par une négligence coupable, malgré les pancartes accrochées aux arbres : *Extingued your fires*, ils n'éteignent pas toujours leurs feux et déterminent des incendies considérables. L'air du pays est très sec : il suffit de caresser la nuit une peau de bête pour qu'il s'en échappe des étincelles électriques. Les feux de camps sont la plaie de la région. Des prairies entières prennent feu et communiquent l'incendie

aux forêts qui se consument lentement, sans flammes, et toute protection est impossible. Il n'est pas rare de longer durant des kilomètres des versants désolés, où les troncs calcinés se dressent comme des pieux, rayant le terrain noir. Derrière le Mammouth, toute la montagne a brûlé de la sorte et présente aujourd'hui le plus navrant spectacle de désolation. On l'appelle le Mont Sépulcre; les noms sont quelquefois des horoscopes.

Du Lake Hôtel au Grand Cañon, la route traverse tantôt des forêts, tantôt des plaines jaunies, jusqu'à la vallée large et joyeuse de la Yellowstone river (rivière de la Pierre-Jaune). En chemin, il n'y a guère à noter que le Mud Geyser et le Sulphur Mountain.

Le Mud Geyser (geyser de boue), situé au bord de la rivière, est une profonde cuvette en cailloutis granulé, accolée au flanc de la montagne qui s'entr'ouvre sur elle par une entaille en forme de portail gothique à ogive; mais comme si la marée envahissante de la boue avait submergé les montants de l'arcade, les branches de l'ogive sont engagées, enfoncées sous terre, ne laissant plus au-dessus du niveau du sol qu'un soupirail bas et étroit. Le fond de la cuvette est de la boue séchée, qui a une couleur d'acier. Sous le portail fume et s'agite un flot de boue liquide qui se démène avec de furieux remous. L'agitation du

sous-sol se répercute à travers l'obscur corridor en détonations semblables à des coups de canon, comme si une armée de gnômes et de goules pétrissait sous terre le mortier d'une cathédrale, dont ils auraient achevé le portail du parvis.

On ne ramasse pas, on ne dérange pas les arbres morts dans ce pays où il faut pratiquer le culte de la sauvagerie. Les sapins, les chênes tombent de vétusté; leurs cadavres demeurent quelquefois inclinés sur les troncs voisins, puis ils glissent, roulent, et encombrent de leurs masses inextricables les pentes qui longent la route. De longues tiges de pins dénudés jonchent et quadrillent la terre comme si quelque géant eût abandonné là une partie de bâtonnets. Pourquoi se sont-ils arrêtés dans leur descente? *Chi lo sa?* Si une pierre se dérangeait, l'arbre continuerait à glisser et viendrait trouer la voiture au passage.

Vers midi, le cocher nous arrête devant un cône isolé que baigne une source brûlante; c'est une montagne de soufre toute étincelante au soleil de tons jaunes et roses. L'eau du bassin est portée à une température fort élevée, il est impossible d'y puiser. Le sol est de soufre, il est brûlant. Un petit solfatare fume dès qu'on dérange une motte avec une canne. Il faut détacher le soufre avec une pointe ferrée, faire rouler le fragment sur le sol et l'y laisser refroidir avant de pouvoir le saisir.

Une des misses de notre voiture fait observer qu'on ferait beaucoup d'allumettes avec ce seul cône, et cette remarque prouve que la jeunesse américaine est habituée « à considérer les choses dans le point de vue pratique », comme disait Gil Blas.

On arrive vers le soir à l'étape, à l'hôtel du Cañon.

Nous partons en nombre pour aller visiter le grand Cañon de la Yellowstone river.

Le mot cañon est un souvenir de la domination espagnole. Il signifie tube, vallée, ravin. Toutes les vallées de cette région portent ce nom, jusque dans le Colorado et le Kansas.

A cet endroit, la Yellowstone fait deux chutes successives : la seconde est particulièrement admirable, et ne le cède en rien à celle du Niagara Falls, sinon en ce qu'elle est moins connue. Le fleuve se précipite d'abord d'un bond vigoureux dans le vide. Sa masse, resserrée entre les roches basaltiques, s'élance de toute la vitesse acquise dans les rapides qui préludent au saut. Le fleuve entier demeure ainsi suspendu dans le vide, et par une courbe gracieuse, retombe de tout son poids dans le bassin inférieur, où il creuse la masse d'eau qu'il rencontre; c'est un conflit furieux entre la nappe qui tombe et le fleuve qui la reçoit; les vagues mugissent, bondissent comme pour

remonter au plateau supérieur, puis, après des tourbillons monstrueux, la masse liquide reprend sa course, attirée par les rapides que forme déjà l'appel de la cascade suivante. C'est dans cet état d'agitation et d'entraînement furieux qu'elle se présente à l'entrée d'un nouveau gouffre : elle s'y jette avec un élan que décuple encore l'étroitesse du chenal, enserré dans les roches. Le bond est formidable. Il a 121 mètres de hauteur, ce qui est beaucoup plus qu'à la chute du Niagara. Le pied de la cascade est perdu dans des nuages de poussière d'eau, d'embruns, de vagues qui rebondissent avec fracas; les gouttelettes remontent jusqu'à la moitié de la hauteur dont elles sont tombées; le soleil, en les éclairant, les traverse d'un arc-en-ciel qui les fait ressembler à une gigantesque jonglerie de gemmes et de pierres précieuses.

Activé par ce saut gigantesque, le torrent roule, se tord en flots d'écume et d'émeraudes au fond du ravin qui le presse et l'étreint entre ses roches trop rapprochées. Le sol sur lequel il emporte sa furie a une déclivité faite pour l'exaspérer encore. Dans les trente kilomètres qui suivent, jusqu'à la prochaine chute, la différence des niveaux de départ et d'arrivée est de cent mètres. C'est un bouillonnement terrible, un déchirement de l'eau contre les quartiers de roches dans un lit trop étroit; on dirait une grande cascade étirée et allongée.

C'est ce ravin qui porte le nom de Grand Canion. On ne saurait songer à y descendre. Ses berges évasées s'enfoncent dans le lit du torrent. Il faut le contempler du bord supérieur. C'est un des plus grandioses spectacles qui soient sur la surface du globe.

On s'aventure au bord du gouffre sur trois points, qui sont trois pointes avancées, d'où on embrasse tout le panorama sans que rien arrête la vue, ce sont : Point Lookout ou point d'observation, puis Inspiration Point, enfin Prospect Point (point de vue).

Les dames ont dû laisser la voiture à l'orée des bois qui bordent le faîte du ravin. Misses et cavaliers, nous laissons à nos chevaux la bride sur le cou.

Ces excellents poneys ou *cayuses* ont le pied sûr; ils passent dans des *trails* (sentiers) à peu près impraticables, ils grimpent les pentes les plus raides, et la selle mexicaine, à dossier et à pommeau élevés, rend alors les plus signalés services; car le cavalier est secoué comme le serait un marinier en barque par un gros temps; ils enjambent les arbres à terre, longent les précipices sans broncher, passent les ponts faits de trois troncs de bouleaux, sont nerveux, vifs, rapides en plaine et infatigables en montagne. A peine sentent-ils le cavalier en selle que, sans signal, ils donnent un vigoureux coup de rein : leur pre-

mier bond mesure deux mètres, et ils filent comme le vent.

Il faut se glisser entre les sapins pour atteindre le Point d'observation, sorte de promontoire qui fait saillie au-dessus de l'abîme. Celui-ci descend par une pente raide jusqu'au torrent profond, et se relève de l'autre côté en une muraille droite, abrupte, dont le faîte est à notre niveau. Le spectacle est saisissant, grandiose, écrasant, avec tous les caractères du sublime. Ce ne sont pas les roches brunes, les pentes boisées, les déclivités terreuses des autres pays. Toute cette vallée sauvage est dorée, rosée, teinte des plus chauds coloris : il faudrait étendre à ce pays le nom si poétique du Colorado. Les aquarelles, les peintures à l'huile, les photographies en couleur qui reproduisent ce long ravin ont l'air d'être invraisemblables, imaginaires et fantasques : elles copient une réalité dont on douterait si on ne l'avait sous les yeux. Les deux berges colossales atteignent une hauteur effrayante, nous dominons de trois cents mètres le lit du torrent : les sapins clairsemés qui poussent à mi-côte semblent des touffes d'herbes. A droite, à gauche, les deux versants sont irisés, dorés, avec des nappes blanches et roses, des arêtes brunies, des plaques bronzées, des taches d'ocre ; les rayons du soleil se jouent sur ces surfaces multicolores qu'elles font étinceler et qui offusquent la vue par leur éclat. A cette prodigieuse distance, le

Cañon pourrait être comparé à quelque grand papillon dont le corps serait la masse bleuâtre du torrent, et dont on verrait les deux ailes à demi-relevées, chatoyantes et diaprées comme deux lamelles d'or recouvertes des émaux les plus transparents, des nervures les plus ténues.

Par le *trail* obscur qui serpente au bord du ravin sous les arbres, on gagne l'*Inspiration Point*. C'est un nouveau promontoire, plus en vue encore que le précédent, une de ces flèches qui hérissent les parois du versant. En rampant et en s'accrochant aux aspérités,

Prensantemque uncis manibus capita aspera montis,

on parvient à se hisser jusqu'à l'extrémité la plus avancée, d'où l'on surplombe l'abîme. Par un caprice de la nature, cette cime est taillée en forme de fauteuil de pierre, où l'on s'asseoit les jambes pendant dans le vide. Le touriste voit, sous ses pieds, tournoyer les aigles. C'est comme un trône de granit préparé dans le plus sublime décor pour faire honneur au roi de la création qui, de là, domine les créatures. Il n'a, au-dessus de lui, que le ciel et les nuages qui passent. Devant lui, les pentes colorées semblent des nappes de floraisons étincelantes. Les deux berges sont loin de se ressembler, et leur variété est un grand charme. Celle que nous foulons est, dans son ensemble,

unie, avec des plis amples, des promontoires qui appuient leur base dans le lit du torrent, et qui sont comme d'imposantes tribunes préparées dans ce cirque largement ouvert. Le sol est formé par de longues traînées de sables de toutes nuances qui s'allongent sur la pente, en fondant leurs teintes. On dirait que le vent a fait couler ces nappes de fin gravier, a allongé, aplati, aminci, affalé leurs bandes roses, blanches, dorées, dont les teintes semblent être lavées à grande eau pour préparer les fonds d'une gigantesque aquarelle. Chaque touriste emporte, en souvenir du Cañon, une sorte de fiole pyramidale, préparée par les soins de l'hôtelier, et dans laquelle sont habilement disposés, en bandes parallèles, des échantillons de tous les sables ramassés dans le ravin. Toutes les teintes y sont, nuancées, dégradées; une ligne claire côtoie une bande noire; on y voit tous les tons du rose clair au vermillon, du bleu topaze au vert émeraude, du rouge chaudron au rouge lie de vin, du blanc de neige au bleu d'acier. La côte du Cañon offre une débauche de couleurs, une orgie de tons éclatants ; le sol paraît recouvert de longues jonchées de roses, de topazes, de toutes les merveilles de la joaillerie, qui auraient roulé pêle-mêle sur un ample tapis de velours safran, brodé d'or et de perles fines. Çà et là des pointes rocheuses trouent cette nappe splendide et ressemblent à des clochetons, à des donjons, à des tou-

relles qui parsèmeraient, comme des emblèmes, les plis immenses de ce manteau royal. Au sommet de ces aiguilles de pierre, les aigles ont construit leurs nids. Il y en a un sous nos pieds, posé comme un berceau entre les deux dents d'une pointe inaccessible de toutes parts, suspendu dans le vide au bord du torrent. Il est à une grande distance au-dessous de nous, on aperçoit vaguement la mère qui veille au bord de la grande corbeille, et les petits blottis dans les broussailles qui en tapissent le fond. Il a été signalé il y a vingt ans; depuis, il n'a cessé d'être habité. C'est un patrimoine de famille, un nid patriarcal.

A l'autre bord du ravin, le tableau n'est plus le même. Il n'est pas moins coloré, mais les tons sont plus sévères, moins gracieux, moins caressants, plus chauds. Ce sont des rocs tourmentés dont les arêtes et les anfractuosités déterminent des jeux de lumière et d'ombre foncée. C'est une muraille hérissée, escarpée, boisée par places, crevée de fissures, d'évents qui jettent de la vapeur. C'est comme un éboulement tumultueux qui se serait arrêté dans le vide. Sur cette surface ravinée, crevassée, rugueuse, les plus belles teintes s'étalent encore, dont tous les tons chatoyants et plus vibrants font reluire au soleil toute la gamme des ors fauves et rouges, du bleu de saphir à la pâleur de la mauve. On dirait quelque grande étoffe aux reflets multiples et au tissu souple qui aurait été

froissée, bouillonnée, chiffonnée sur les rugosités saillantes de la paroi. La rocaille est, par ci par là, crevée par des fissures noires plongeant dans des cavernes, repaires des vautours; ailleurs, elle est déchiquetée, écornée, hérissée en pointes dorées dont les arêtes brunies luisent au soleil comme les angles patinés d'un groupe de bronze.

Sous nos pieds, la profondeur est effrayante. Nous sommes tout au faîte de la chaîne, au-dessus du niveau de la Yellowstone avant sa chute. Le plan incliné qui nous sépare du torrent est doux à l'œil, comme un lit moelleux et capitonné, attirant comme le plus lisse des abîmes. Il semble que ce serait une jouissance de s'y laisser glisser pour plonger, à trois cents mètres plus bas, dans les rapides et les tourbillons écumeux. De l'étroite terrasse que nous occupons, nous lançons des pierres : nous les perdons de vue au milieu de leur trajet, avant qu'elles aient touché terre.

Du pays des geysers on emporte l'impression d'un pays friable, pourri, croulant, fondant au milieu des flux d'eau chaude; au lac Yellowstone, c'est le splendide paysage d'une nature calme et reposante, où, sur les flots, à perte de vue, la lune irise et argente sa longue traînée de lumière entrevue à travers les stries ombreuses des grands pins. Ici, c'est un sentiment écrasant devant cet immense panorama, où la nature a mis les teintes de l'arc-en-ciel sur la colossale architecture

de ses ravins, où elle a répandu toutes les séductions de l'art le plus gracieux sur les constructions cyclopéennes qui sont comme le majestueux témoignage de sa force.

En continuant sous bois de longer le bord, on rencontre une troisième plate-forme avancée, sorte de mirador ou de pinacle, qui sort de la forêt pour denteler la lisière : c'est un promontoire de quelques pieds de large. Le long de la côte, au-dessous des aigles qui planent, de larges blocs se sont détachés, émiettés, pulvérisés, laissant une crevasse derrière eux et formant un peu plus bas des mamelons roses de sable fin. Vers l'est, les splendeurs du Cañon se déroulent en capricieux circuits ; les premières arêtes nous masquent les développements lointains de cette vallée béante ; à l'extrémité opposée, la vue est arrêtée par l'effrayante muraille bombée et liquide que fait la grande cascade de la Yellowstone. La poussière d'eau remonte dans un nimbe d'arc-en-ciel, et l'écho des rochers solitaires répercute cette grande voix du fleuve. On le voit, au-dessus de sa chute, arriver des derniers plans de l'horizon où il semble un lacet d'argent tordu parmi les roches noires et les sapinières. Quel cadre imposant et grandiose, pour ce bond gigantesque entre les parois dorées de l'abîme! A la distance où nous sommes, le bruit est bien affaibli. La cascade est inaccessible, et les chiffres qu'on a sont des me-

sures trigonométriques. Longtemps la chute a mugi dans le désert, ignorée du reste de la terre, aperçue seulement des oiseaux de proie et des Indiens en fuite. Elle sera de plus en plus fréquentée, de plus en plus visitée. A Niagara, on est stupéfait par l'énorme masse d'eau qui tombe, par le développement en largeur de cette double muraille qui enserre, entre ses deux hautes parois liquides, le tourbillon écumant et laiteux des rapides violemment secoués à sa base. La cascade s'espace, s'étale dans un pays d'aspect plat et morne, où l'on a dû dessiner des jardins, pour procurer quelque agrément aux visiteurs. L'attrait est celui de la quantité d'eau versée ; c'est une question de mètres cubes. A la Yellowstone, si la largeur est rétrécie, la profondeur est plus grande, et combien imposant est le tableau ! Aucun site d'Europe, ni dans les Pyrénées, ni dans les Alpes, n'approche de cette horrible et saisissante sauvagerie, où le sol déchiré, froissé, emprunte ses tons à l'or du soleil, à l'azur du ciel, aux pétales des roses, au sang des antilopes éventrées par les jaguars ou les oiseaux de proie. Cette large ouverture ne forme pas brèche, ce n'est pas une entaille laissée sous le coup d'épée de quelque géant de l'air : c'est un évasement de gracieuse forme, d'un coloris invraisemblable, d'une hauteur effrayante, le long duquel aucun pied humain ne s'est aventuré, *nullius ante trita solo.*

Notre jeune Américaine émet un projet qui sent bien son terroir : ce serait de construire un *elevated*, sorte d'ascenseur oblique qui plongerait vers le pied de la cascade et pénétrerait dans ces basses régions inexplorées. N'en doutez pas : avant une dizaine d'années il sera fait, sur le modèle de celui qui descend le long de la berge du Niagara.

IV

Yan cee's Camp. — Un aubergiste romanesque. — La Forêt Pétrifiée.
Administration et organisation du Parc. — La Faune. — Population patriarcale. — Ne *truquez* pas la nature! — Ciel et Enfer.

Notre guide au Cañon nous raconte des merveilles. « Vous voyez cette chaîne de montagnes, le pic Dunraven, le mont Washburn; de l'autre côté, plus loin, on voit des choses fantastiques, toute une forêt pétrifiée; tout a été subitement solidifié: des oiseaux de pierre perchent sur les branches de pierre; un Indien qui tirait à l'arc a été saisi, immobilisé dans cette position qu'il garde éternellement, et tout le pays est ainsi ». Même en faisant la part de l'imagination populaire, il doit y avoir là un phénomène assez étrange, et l'excursion est aussitôt décidée.

Je pars avec un ami et Jackson, notre courrier. « Cocher, pouvez-vous nous conduire? » Il nous répond que c'est impossible. Aucune route n'est frayée; le pays est fort peu connu, fort peu exploré; il n'y a qu'un homme qui sache le chemin, c'est Jim, le trappeur. S'il est dans la contrée, nous pourrons le demander. Nous faisons chercher Jim : il est introuvable. Nous l'attendons

comme un Messie, personne ne voulant se hasarder sans lui. Enfin, il reparaît. Il avait perdu ses chevaux dans la montagne, et il était parti à leur recherche. C'est un jeune cowboy à l'air déterminé, aux traits anguleux, avec une petite moustache blonde tombante, vêtu de cuir, et mordant de temps en temps dans une tablette de tabac au réglisse que tous les *drivers* ont en poche. Nous quittons le reste de la troupe qui rentre directement à l'hôtel du Mammouth. Notre départ fait quelque peu sensation; nos récents compagnons nous entourent comme si nous allions combattre les Sioux, les Pieds Noirs et les serpents à sonnettes, dont la montagne fourmille, dit-on. Jim va devant. Mon ami et moi, nous suivons. Jackson ferme le cortège, balayant le sol de ses pieds, sur sa bête trop basse pour sa haute stature; il est chargé de nos couvertures, des provisions; ses poches sont gonflées par les gourdes de wisky sur le sort desquelles il nous rassure, au cas où elles se briseraient: il s'est fait faire des poches *water-proof*, imperméables!

L'hôtel n'est déjà plus qu'une cabane au loin; nous répondons aux signaux que nous font encore les mouchoirs sympathiques de nos amis et amies, et nous disparaissons au galop de nos excellents petits chevaux derrière les roches boisées du premier défilé.

Il faut grimper à 3,200 mètres pour franchir le

mont Washburn, et c'est une promenade charmante. D'abord, ce sont des prairies où l'herbe, rarement foulée, prend une épaisseur inconnue et forme le plus moelleux tapis. Il faut fouiller profondément avec la main pour rencontrer le sol. Bêtes et gens nous faisons halte, les uns pour pâturer, les autres pour nous étendre au soleil. Puis les arbres sont plus pressés et moins rares ; nous y heurtons en passant nos énormes étriers de bois qui sont de véritables boîtes, et nos gros éperons, semblables à ceux que devait porter Godefroy de Bouillon. Le soleil d'août est au milieu de sa course, mais à la hauteur où nous sommes, l'air est piquant et vif ; sous les taillis, la neige de l'hiver n'a pas encore fondu. Nous nous arrêtons pour luncher dans un coin pittoresque qui eût inspiré le pinceau du Lorrain. Un petit torrent roule les pierres avec bruit dans sa pente rapide ; au-dessus, la montagne se dresse, abrupte, jusqu'au prochain plateau qui échancre le versant. De gros arbres tordus et serrés font une demi-obscurité dans ce paysage où courent les écureuils effarés, où sifflent dans les branches des oiseaux de tous plumages et de toutes couleurs. En selle ! la route est longue, et nous sommes tenus d'arriver avant la nuit pour ne pas coucher à la belle étoile. Il faut longer les cours d'eau pour découvrir les gués, car il n'y a pas un pont dans toute la région. L'eau monte jusqu'au dossier de nos selles. A l'autre bord, la berge est

presque à pic, rocailleuse, impraticable. Nos petits chevaux s'y engagent vaillamment, s'y cramponnent de leurs pieds nerveux plus sûrement que nous ne ferions nous-mêmes. C'est plaisir de les voir monter les pentes, galoper dans les cailloutis, sauter les arbres morts.

Nous approchons du faîte. Peu à peu, les pics des alentours qui nous dominaient semblent descendre à notre niveau ; nous n'avons plus au-dessus de nos têtes que le ciel. Le sol est aride, caillouteux, jonché des débris d'énormes blocs arrondis comme s'ils eussent été roulés longtemps par des mers. Des plaques de neige ferment les creux. Comme si les minéraux voulaient suppléer à la végétation absente, les pierres sont d'une belle couleur verte et donnent de loin l'impression d'une prairie feinte et peinte. Devant nous s'étend le plateau qui écrase le dos de la montagne. A nos pieds, la pente s'enfonce comme par des bonds prodigieux jusqu'à une ample vallée que recouvrent de grandes forêts de sapins : à cette distance, dans la confusion et le rappetissement des arbres, elle offre l'aspect d'une immense pelouse toute unie. A l'autre bord, la montagne se relève, pour redescendre plus bas, derrière la crête ; des plans successifs de chaînes s'étagent, s'allongent jusqu'aux cîmes lointaines qui semblent des masses impalpables et violettes, fondues dans l'air brumeux de l'horizon.

A présent nous redescendons le versant et déjà la ligne des bois se rapproche. Après un temps de galop, Jackson s'aperçoit que son revolver a sauté hors de sa fonte. Jim en éprouve une profonde douleur, à laquelle il semble qu'il ne puisse résister, car il nous prie de l'attendre dans la prairie touffue, tandis qu'il retourne sur ses pas pour retrouver l'objet perdu. A cette hauteur, l'air est délicieusement pur ; l'herbe est épaisse et douce comme les lichens de la mer ; les libellules, les grosses sauterelles, les insectes et les oiseaux s'ébattent et chantent, enivrés de soleil. Au bout d'un assez long moment, Jim revient au galop de sa bête, l'air désappointé. Il n'a rien trouvé, mais Jackson, qui est un philosophe, a son idée ; il nous explique que le dévouement de Jim est intéressé : il est allé chercher le revolver non pour le rapporter, mais pour le mettre dans un tronc d'arbre et le retrouver à son retour dans sa cachette. Cet homme sait les mobiles des actions humaines, comme Tacite l'ancien.

Au moment de remonter en selle, nous sommes très étonnés d'apercevoir à une assez grande distance un point qui bouge et qui ressemble vaguement à un cavalier. Notre étonnement redouble lorsque nous reconnaissons bientôt dans le point mouvant, un de nos compagnons de route, un reporter de New-York en quête de clichés photographiques pour son journal, un gros et brave garçon

à la moustache blonde, au teint fleuri, son appareil à « instantanés » en bandoulière. Nous l'avions surnommé M. Kodak. Dans ce désert et à cette altitude, la rencontre gagna en effusion tout ce qu'elle apportait d'imprévu. Il semblait que nous eussions perdu et retrouvé un cousin. Kodak se joint à notre troupe, et nous arrivons ainsi sur les bords de la Yellowstone. On retrouve, au bas de l'autre versant du Wahsburn, la rivière de la Pierre Jaune dont le cañon a contourné le massif des montagnes. Après l'avoir longée quelques temps, nous arrivons aux Tower Falls.

Les Chutes de la Tour offrent un spectacle sauvage. D'épaisses broussailles encombrent les approches. Nous laissons nos chevaux au piquet et nous pénétrons dans le fourré. Il y faut briser les branches, grimper aux arbres, ramper sous les hautes racines, se frayer comme on peut un chemin dans la forêt vierge. Le mugissement de la cascade semble prendre plus de sonorité dans la demi-obscurité de ces voûtes, où le lit du fleuve ménage seul une éclaircie vers le ciel. Les bords sont escarpés, peu sûrs, avec des entablements en ressaut, des corniches avancées qui ont sous elles le vide. Les troncs des arbres, qui ont poussé de biais pour apercevoir un coin de ciel, sont le terrain le plus solide, et il faut s'y allonger en embrassant les branches. De cet observatoire aérien le coup d'œil est splendide. La Yellowstone arrive en une

nappe unie à l'entrée d'un col rocheux qu'elle franchit d'un bond pour retrouver le sol à soixante mètres plus bas. La chute est belle, régulièrement bombée comme une masse de cristal, s'évasant en éventail de l'échappée étroite jusqu'à sa base, et rayée d'un arc-en-ciel. Elle est flanquée de hautes roches aux formes fantastiques. Ce sont deux tourelles crénelées qui gardent à droite et à gauche le défilé humide, accrochées solidement aux flancs de la montagne.

Plus haut, des flèches, des ogives, des campaniles dressent leur pointe et détachent leur façade grise de vieux portail sur le fond des sapins pressés, sombres comme l'intérieur d'une cathédrale.

Il nous faut gagner un gué, assez loin, en amont de la cascade pour traverser la rivière agitée par les rapides qui sont le prélude de sa chute. Nos chevaux gravissent, avec une agilité qui tient du phénomène, un raidillon caillouteux dont le sol friable s'émiette et s'éboule sous les sabots, et nous entrons alors dans un pays moins tourmenté, dont l'aspect féerique est une jouissance et un repos pour la vue. Il rappelle ces décors frais et pomponnés où dansent les ballerines habillées de tulle dans les ballets de nos féeries. Nous longeons une petite rivière qui coule au bord d'un coteau émaillé de fleurs. A notre gauche s'étend toute une forêt gracieuse de petits arbres odorants dont les feuilles ont la verdeur un peu pâle et indécise

des pousses au printemps, et dont les fleurs roses semblent des festons de pampres et d'églantines accrochés aux branches pour une fête rustique. Il est cinq heures du soir, le soleil qui s'incline vers la montagne n'a plus la force des rayons de midi et contribue à nous faire oublier que nous sommes en plein été; la fraîcheur du soir, la tiédeur du ciel, la grâce de ce décor si coquettement paré, toute cette nature attifée nous donne en plein mois d'août l'illusion du printemps et de l'avril.

— Eh bien! Jackson?

— Oh! je suis bien fatigué, monsieur Kodak.

Voilà onze heures que nous sommes en selle. Il est temps d'arriver. Encore un *hill* à franchir, et nous découvrirons la terre promise. A mesure que nous remontons, le pays redevient sauvage. Au sortir de l'Eldorado, nous rentrons dans la terre désolée; les pierres précieuses jonchent le sol sans l'orner : agates, sardoines, malachites, améthystes, toutes sales sous leur gangue de boue sèche. Il y a quinze ans, sans plus, les Nez Percés attaquèrent ici même Weikert et Mac Cartney. Des crânes de chevaux achèvent de s'émietter entre les cailloux. De temps en temps, le sabot de nos bêtes butte contre de superbes ramures d'elques et d'élans, qui sont tombées à la mue. Quelques-unes ont un développement de deux mètres.

Enfin, nous gravissons la dernière crête, d'où nous devrons voir l'hôtel ou *loghouse*. Une belle plaine s'étend à nos pieds jusqu'à la chaîne lointaine des Baronettes; il n'y a pas apparence d'habitation, c'est toujours le même désert, et pas un être n'apparaît. Il est six heures du soir.

— Mais, Jim, il n'y a point d'hôtel!

— Si, si, là-bas, voyez.

Du doigt, il nous fait apercevoir entre les arbres, au bord d'un ruisseau, adossée à la colline, une petite cabane peinte en rouge. Nous la distinguons mieux en approchant. Vers sept heures, notre escadron fait son entrée dans la cour de Yancee's Camp.

Yancee's Camp n'a rien d'un camp. Il faudrait traduire ce mot par la Logette du père Yancee. Dans ce pays perdu, où l'on ne rencontre âme qui vive à plusieurs lieues à la ronde, le père Yancee a construit une cahute où s'arrêtent les mineurs, entre Bozeman et Clarks Fork. C'est un solide vieillard, dont les cheveux blancs retombent sur les épaules; la figure est allongée par la barbiche; les pommettes saillantes et les yeux vifs dénotent un énergique pionnier. Deux gros molosses l'accompagnent partout. Il porte un grand feutre à larges bords, une casaque de cuir et des bottes éperonnées. Il était autrefois mineur; un coup de grisou lui a défoncé le crâne; mais il n'y paraît plus. Il tient dans sa cabane de bois un petit com-

merce à l'usage des rares ouvriers qui passent, et cet « hôtel » ressemble plutôt à une épicerie. Dans l'unique pièce du bas, il y a un comptoir, des boîtes de conserves, de la mercerie, des caisses de tabac, des pipes, des manches de fouet. Depuis ces dernières années, les touristes commencent à venir, et il a élevé une seconde cahute où sont les chambres à coucher. Si les planches des cloisons joignaient un peu, si on n'y apercevait pas de son lit les étoiles du ciel à travers les poutres des plafonds, s'il y avait moins de moustiques, de rats et d'araignées, si on ajoutait par ci par là un escabeau pour meubler les pièces, cette auberge serait très confortable. Le régime en est fort sain, semblable à celui des anachorètes, car on n'y vit guère que d'œufs et de lait. Ainsi que disait Dumas père en décrivant les hôtelleries espagnoles, le Yancee's Camp est comme l'amour, on n'y trouve que ce qu'on y apporte.

Le père Yancee est, d'ailleurs, un fort aimable homme. Il a chez lui, en même temps que nous, deux ouvriers et un soldat; ils ont l'air d'être plus maîtres de la maison que lui-même. Les touristes, nos devanciers, ont gardé de lui le meilleur souvenir, car il nous montre les lettres qu'il en a reçues, les photographies prises dans les environs, qu'ils ont développées à leur retour et qu'ils lui ont expédiées. Le père Yancee avec ses chiens est ainsi photographié à plusieurs exemplaires et

sous toutes les faces : il a son album, comme une actrice.

Un de ses visiteurs, ému de sa bonté et des merveilles de la nature en ce pays sauvage, a voulu qu'il pût sanctifier le dimanche et prier le créateur de tant de belles merveilles. Il lui a envoyé un harmonium et un tabouret de piano : ces meubles sont d'un faste oriental en cette cabane, où les trappeurs ronflent dans les hamacs au-dessus de leurs chiens fourbus.

La forêt pétrifiée est à plusieurs milles de *log-house*. Il faut longer un lac, des marais peu rassurants où grouillent les serpents, gravir la côte au-dessus d'un ravin au fond duquel un torrent gronde entre les rocs pointus. Au bout d'une plaine où quelques rares broussailles vivent comme elles peuvent entre les cailloux recéleurs de longs lézards, une pente douce monte vers le faîte éloigné de la chaîne, où se dressent, à l'horizon, le pic des Bisons, le mont Améthyste et le mont Longfellow. Nous sommes en plein désert. A mi-côte, la pente est éventrée par un bassin de rocailles rouges, d'où s'échappe une source pure. Autour, sur le sol humide, on voit des pas de bêtes qui se croisent en tous sens et affectent toutes les formes, sabots, griffes, pattes : c'est l'abreuvoir de la faune locale. Elques, antilopes, écureuils, fouines, hyènes, buffles, bisons, panthères, ours, loups, renards, reptiles peuplent toute cette région mal

explorée, qu'enferment les deux bras de la Yellowstone. Quand on butte du pied sur une pierre, on entend le sifflement effaré et le bruissement léger d'une bête en fuite. Nous approchons de la cime, et cependant il n'y a dans les environs aucune apparence de forêt, d'Indiens immobiles comme des statues, bandant l'arc de pierre avec la flèche d'agate. Le spectacle est moins fantastique : il n'en est pas moins surprenant. Comme nous demandions à Jim où était la forêt, il nous montra du doigt le sol : sans nous en douter, nous marchions dessus.

C'est un des plus prodigieux phénomènes. On connaît les sources pétrifiantes : il suffit d'avoir été à la Bourboule et à Clermont-Ferrand pour savoir que les objets plongés dans certaines sources ne tardent pas à se recouvrir d'un granit très fin et très dur. Il leur donne l'apparence empâtée de ces pétrifications devenues banales. Si on casse cette couche, on retrouve l'objet primitif, le support, le substrat de ce dépôt.

Tout autre a été l'action des eaux de la forêt américaine. Le premier étonnement est que des sources aient jailli à cette hauteur : elles ont complètement disparu. Il n'y a pas de sources pétrifiantes dans le pays. Leur action s'est exercée à une époque reculée, que seule la géologie préhistorique pourrait déterminer. Elle montrerait sans doute alors des forêts vigoureuses plan-

tées sur un terrain fertile, soudain envahi par une inondation souterraine d'eaux calcaires et chargées, qui baignèrent les racines. Celles-ci continuèrent à puiser dans ce courant leur aliment, qui était devenu de la pierre liquéfiée. L'eau perfide grimpe avec la sève, pénètre dans les tiges, dans les moindres brindilles, dans les pores et les vaisseaux du bois; l'agate fine et dure se substitue lentement et complètement aux fibrilles ligneuses; l'arbre admire son nouveau branchage, *miratur novas frondes*, et il faudrait les vers d'Ovide pour nous conter les péripéties de cette métamorphose qui, d'un arbre vivant, fit un arbre de pierre. Fantastique miracle, qui donne la réalité aux imaginations les plus dévergondées de la mythologie antique.

Mais la forêt ne put rester debout. Les brindilles cassèrent; les arbres oscillèrent sous le poids colossal de leur masse de granit; le règne minéral prenait une éclatante revanche de son éternelle infériorité par cet enlacement, cet envahissement, cette pénétration intime du végétal qu'il brisa, qu'il émietta sous l'inéluctable loi de la pesanteur. Aujourd'hui les débris de la forêt d'agate jonchent les pentes de la montagne. Seuls, les troncs ont résisté; ils dépassent la terre d'environ un mètre et plongent encore leurs racines de pierre dans ce sol nourricier qui est devenu le sol meurtrier. Ces blocs s'alignent tristement en longues et basses colon-

nades, comme les vestiges d'un temple antique dont les fûts de colonne seraient encore debout. Il semble qu'ils aient autrefois soutenu les piliers innombrables de quelque nef féerique, où les galeries immenses et compliquées se croisaient, s'enchevêtraient dans un labyrinthe savant, au-devant de quelque terrible sanctuaire. A distance, ils paraissent être des troncs d'arbre, ils en ont l'aspect, l'écorce, les fibres, les cercles ligneux, les cassures en échardes, les nodosités et les rides rugueuses. Touchez-les : ils sont froids comme le marbre, et quand on les frappe du bâton ferré, ils résonnent comme des piédestaux d'albâtre.

Représentez-vous cette scène lointaine et effrayante, la ruine de cette forêt minérale, le fracas des branches, des troncs s'inclinant l'un contre l'autre et se brisant l'un l'autre dans leur choc, les étincelles jaillissant de cet orage de pierres, le fracas de ces chutes, le roulement, prolongé par l'écho, de ces blocs tombant et s'entrechoquant dans le vide sur toute la ligne de la montagne, comme si la colère divine ébranlait, secouait, disloquait les superbes monuments et les splendeurs de marbre de quelque colossale cité. Quels éclairs durent illuminer la vallée au frottement de ces masses de silex, dans le tonnerre de leur rencontre; et si derrière les forêts voisines quelque être humain existait déjà, quelle frayeur, quelle anxiété il dut éprouver, et

qu'aurait-il pensé, sinon qu'un coin du soleil venait de cogner et d'émietter la terre?

Quel jeu effrayant de la nature, et quelle bizarre illusion pour nos sens! Rien ne pousse plus sur ce sol desséché : des branches, des débris d'arbre, ont inondé le terrain. Ramassez-les : c'est bien du bois, de l'écorce, des tissus fibreux, des souches poudreuses, minées et pourries, perforées par les petites galeries régulières et parallèles des vers rongeurs; mais ce bois est lourd comme du marbre, il rebondit et se casse en tombant, il résiste à l'ongle qui l'égratigne; la matière dément l'apparence, et la nature semble vouloir railler l'impuissance trompeuse de nos organes.

Comme une momie étroitement enlacée dans ses bandelettes, l'âme des dryades est étouffée sous la pierre du tombeau qui l'enserre et l'écrase pour perpétuer jusqu'à la fin des siècles le souvenir d'une des plus rares merveilles. Figée dans l'éternelle immobilité, dans l'embaumement le plus rigide et le plus résistant, la forêt demeure dans ses ruines inutiles. La hache des bucherons de Gastyne travaillait pour le bien des humains; ici, la nature a été l'aveugle destructrice qui a voulu étonner la faiblesse des mortels.

Le sort des arbres est autrement misérable ici que dans nos futaies, d'où ils sortent pour soutenir nos maisons, nos vaisseaux, notre industrie!

Le sol de la Yellowstone nourrit ses forêts pour le pire destin, pour dériver vers elles des sources chaudes où des squelettes d'arbres plongent leurs racines bouillies, ou des sources minérales qui les changent en rochers.

Nous avons fait nos adieux à M. Yancee et nous sommes rentrés au Mammouth, où nous retrouvons nos compagnons. Après un jour de repos, nous partons à notre tour pour Cinnabar par les *concord coachs* qui viennent d'amener la fournée du jour. Une pluie diluvienne inonde le départ. A présent, tous les voyageurs de notre groupe se connaissent; l'embarquement est gai et bruyant. Les capuchons, les *waterproof overcoats* circulent, s'agitent autour des valises en tas et devant les voitures. Les tuiles rouges du campement prennent, sous la pluie, des tons chauds qui rayent la ligne foncée des sapins. On part. L'orage dessine de grandes stries serrées et parallèles au faîte de la muraille rocheuse qui surplombe la route. Le tonnerre est répercuté sans fin dans les creux de la montagne, et l'écho redit encore la dernière détonation quand le coup suivant éclate. Les éclairs illuminent les replis et les angles ombreux de la chaîne. C'est un déluge abondant, une inondation qui bat avec force les rochers. Le ciel crève et se rue sur le sol avec une violence inouïe. En un

instant, la route n'est plus que bouillie et marais. Le torrent voisin s'enfle, gronde, baigne les roues de la voiture. Sur la pente de la montagne, les rocs se descellent sous la terre qui fond, et nous roulons à la fois sous une pluie d'eau et sous une pluie de pierres. Les chevaux, qui sont frappés par ces projectiles, s'effraient et se cabrent.

L'instant est critique. A droite, la haute paroi monte jusqu'à huit cents mètres au-dessus de nos têtes. A gauche, les flots grossis de la Yellowstone grondent et s'enflent. La route est défoncée, fondue. Soudain, nous stoppons, et le même cri part de toutes les bouches : « Mud river! » Il n'y a plus de route. L'eau et la boue, confondues, viennent battre le pied de la montagne, qui plonge directement dans le torrent. Le chemin est devenu un gué de fange molle. Les chevaux y plongent jusqu'au poitrail. Après qu'ils furent sortis de ce pas difficile, ils avaient l'air d'avoir été costumés jusqu'à mi-corps. La Yellowstone entrait, cette fois, dans la carriole. Sur la recommandation du cocher, nous nous étions tous portés du côté de la montagne, laissant vides les places du côté du torrent, afin de faire contre-poids et de ne pas rouler dans l'eau au premier cahot. Nous étions accrochés en grappes tout au bord du véhicule, sur le marchepied, violemment secoués par les soubresauts, trempés par une pluie aux larges nappes, et courant cent fois le risque d'être écra-

tés entre la voiture elle-même et la paroi de la montagne à la moindre bascule. Le bruit d'un plongeon clapotant nous fait retourner : c'est un des nôtres qui vient d'être jeté sur la route, c'est-à-dire dans le lac de boue. La voiture a penché d'une inclinaison telle qu'il a cru venue la culbute finale, et, pour ne pas être enseveli sous les décombres, il a sauté à bas. Il eût mieux fait d'avoir plus de confiance dans l'expérience du driver et dans la Providence. A présent, il nous force de nous arrêter pour le repêcher. Pareil au chasseur qui marche, enfoncé jusqu'à la ceinture, dans les marais aux bécassines, notre infortuné compagnon ne montre plus au-dessus du sol que son buste, sa tête et ses bras, qui battent l'air, au milieu des éclats de rire des dames et des siens, car il a bon caractère. Il s'assit tristement sur le coffre, à l'arrière du véhicule, attendant un peu de soleil pour sécher son étui de boue et l'arrivée à la gare pour se changer.

Nous étions à Cinnabar à quatre heures. Le ciel était nettoyé et resplendissait d'un bleu pur. Le soleil avait séché le sol, l'orage était oublié. En Amérique, tout va très vite, même la succession des phénomènes de la nature. Il semblait que le parc ne voulût pas nous laisser partir sous la fâcheuse impression de la pluie, et qu'après nous avoir offert le splendide spectacle d'un orage dans la montagne, il attendît l'heure du train pour re-

devenir radieux et nous laisser, au départ, le souvenir de son dernier sourire.

Entre tant de merveilles, la contrée de la Yellowstone offre le paysage le plus pittoresque et le plus varié, qui serait à lui seul d'un grand attrait. Vallons, ravins, torrents, riches prairies, pics dénudés, glaciers, forêts vierges, landes pierreuses, il semble que la nature ait voulu réunir là comme les spécimens de tous ses charmes. L'Etat ne pouvait mieux choisir l'emplacement de son parc. Les plus belles fleurs émaillent le sol, l'herbe, les lacs, les arbustes. Des légions d'oiseaux bleus et blancs égaient et animent les bois, où les écureuils gambadent avec les chipmunks; des troupes de gibier traversent les futaies, où les ramures des elques, des wapitis, des mousses, dépassent les hautes branches des buissons. Les lacs sont peuplés de truites succulentes, dont on fait encore des pêches miraculeuses. Quant au gibier, il a été décimé. Trappeurs et chasseurs ont exterminé, pour vendre leurs peaux, les ours, les couguars, les élans, les antilopes, les bisons, les martres, les zibelines, les loutres, les castors, les rats musqués. Ils tuaient un cerf, le laissaient sur l'herbe, après avoir empoisonné ses entrailles : deux jours après, ils ramassaient, autour du cadavre, des douzaines de loups, de renards, d'hyènes intoxiqués. A Livingstone, dans les Indian stores, on vend encore les restes de ces riches chasses aux

10

fourrures, des serpents, des mouflons et des ours *grizzly* empaillés. Ce furent des hécatombes; pendant une quinzaine d'années, les hôtes de ces bois, qui connaissaient à peine les flèches en obsidienne des Indiens, apprirent le son des carabines Winchester, à balles de dynamite. Cette extermination a vite dépeuplé les halliers. Les Américains ne font rien à demi. Autrefois, les troupeaux de buffles arrêtaient les trains lancés à toute vapeur. Aujourd'hui, on les compte, on sait le chiffre des survivants, et on les protège. Un cowboy a été condamné à trois ans de prison pour en avoir tué un.

Entouré d'une ceinture de hautes montagnes, le Parc National est un parc naturel pour les bêtes, qui ne peuvent émigrer ni s'échapper. Aujourd'hui, elles filent en paix des jours heureux : la chasse est rigoureusement interdite. On pose les scellés sur les boîtes à fusil et à cartouches qu'apportent les touristes leurrés d'un fol espoir. Des détachements de la troupe campent à travers le pays pour faire respecter les ordonnances, autant que pour prévenir les embuscades des derniers Pieds-Noirs.

Toute la région est inhabitée. Elle n'a jamais eu d'indigènes, les Indiens s'étant toujours tenus à l'écart de ce pays, et parce que sa ceinture de montagnes n'est pas fort praticable, et parce que les phénomènes qui s'y produisent les remplis-

saient de terreur superstitieuse. Aujourd'hui, on n'y rencontre, à de longs intervalles, que quelques soldats, quelques touristes qui campent, et le personnel des sept hôtels ou tentes qui marquent les étapes de la tournée, gérants, caissiers, cuisiniers, femmes de chambre, rouliers, guides. Ce sont tous des fonctionnaires. Ils relèvent du département de l'intérieur. Leurs places sont aussi sollicitées dans les sphères parlementaires que nos bureaux de tabac ou nos postes de garçons de bureau. Elles sont presque aussi mal distribuées. Le service de ces auberges est pitoyable. Une des moindres facéties de ces hôteliers consiste à accepter des câblegrammes pour l'Europe, à encaisser le montant et à ne rien expédier.

Ces agents de l'Etat sont généralement presque aussi étrangers au pays que nous; ils nous fournissent peu d'observations sur le caractère autochtone. Cependant les cochers et les guides sont fils du sol. On le devinerait à leurs façons d'être. Ils ont une très grande fierté et beaucoup de sans-gêne. Ils pratiquent la doctrine de l'égalité. Ils savent que le cocher n'est pas un être inférieur à son client. Aux relais, le roulier s'attable avec son touriste. Si on lui donne l'ordre d'atteler, il répond, en se balançant sur le rock chair, qu'il n'a pas tout à fait terminé sa pipe. A la terrasse de l'auberge, il s'étend sur les meilleurs fauteuils avec ses amis, et il se moque, en riant clair, des

fortes dames qui sont les hôtesses du *loghouse*. Il ne met à sa grossièreté aucune malice : il est le fils mal dégrossi de la nature ; il est plus près que nous de nos origines et de Jean-Jacques Rousseau.

Quant aux Indiens, ils se font rares. Ils sont tout à fait matés et dispersés. Ils rôdent, en grands costumes rouges à plumes, la carabine sur le pommeau de la selle, aux environs des gares, sur la ligne du Northern Pacific Railroad. Ils ont renoncé à leurs desseins hostiles. Ils vendent des perles enfilées en arabesques sur des étoffes de couleur. Avec leur grand manteau jaune, leurs diadèmes multicolores et leurs offres de service, ils font plutôt songer à Mangin qu'au chef Chaudière-Noire.

Ce pays féerique peut se passer d'habitants; ils le gêneraient, le gâteraient. Le silence et la solitude lui vont mieux. L'envahissement des hôtels et des touristes est un mal nécessaire qu'il faut supporter : c'est le signe que la région a ses visiteurs, et c'est la première condition pour qu'elle en ait. Certes, l'impression dut être plus saisissante chez les premiers trappeurs qui franchirent l'enceinte terrible, et se trouvèrent dans un isolement émouvant, face à face avec ces effrayantes fantasmagories de la nature. Mais ce privilège et cette distinction coûtèrent cher à la plupart d'entre eux, que les Nez-Percés et les jaguars dépe-

cèrent. La tournée, telle qu'on la peut faire aujourd'hui, gagne en sécurité ce qu'elle a perdu en aventures pittoresques. Au demeurant, les étapes sont assez distantes entre elles pour qu'on foule toujours une piste déserte.

En vérité, quelle étonnante conception! quel pays et quelle race! A l'instar de nos civilisations d'Europe, les Etats-Unis ont ouvert et entretiennent un parc pour leurs promeneurs, et ce jardin, se conformant à l'esthétique grossissante des peuples américains, a la dimension de plusieurs départements réunis. Ajoutez bout à bout le bois de Boulogne et le bois de la Cambre, Las Delicias, Unter den Linden et le Prado : vous pourrez couvrir de leur superficie un petit coin de ce square yankee dont les rocailles ont douze mille pieds et dont les barrières ont quatre cents kilomètres de tour!

Le gouvernement américain a trouvé dans l'exploitation de cette région fabuleuse le moyen d'enrichir le Trésor et de charmer les peuples. Les merveilles de la nature font les affaires des finances humaines. Ici, la même piste guide la course à l'Idéal et la chasse aux Dollars. Mais il faut admirer l'ingéniosité, la nouveauté des procédés dans cette importante spéculation. Nous avons en Europe des pays qui font argent de leurs sites pittoresques, et qui font promener par les villes des affiches illustrées figurant les glaciers de la

10.

Suisse ou les fjords de Hammerfest. L'idéal des entrepreneurs est alors de faciliter le voyage, de capitonner les hôtels, de mettre des coussins sous les pieds des voyageuses, de poser des rampes protectrices au bord des précipices : on vend des flacons de vin de Champagne à la pointe du Cap Nord ! Les Américains ont compris qu'ils ne plairaient pas à l'esprit aventureux de leur race par tant de raffinements, et ils ont inauguré un système opposé. Ils ont renoncé à l'ancienne mode du vieux continent, qui est, comme on dit, de « truquer » la Nature : ils l'ont livrée à elle-même ; ils ont écarté la main de l'homme ; ils ont conçu et exécuté le projet de réserver sur leur territoire un carré de terrain, le plus pittoresque, qui reproduirait et perpétuerait l'aspect d'un pays sauvage, inculte, primitif, où la seule nature apparaît sans voiles et sans artifices. Traverser le Park National, c'est voyager à la fois à travers l'espace et à travers le temps ; c'est reculer aux âges les plus lointains, c'est retourner à la barbarie primitive à laquelle la civilisation vient ajouter le juste tempérament qui la rend supportable et amusante. Le charme est puissant, irrésistible. Les registres de l'hôtel sont couverts de regrets du départ et de formules exaltées, par lesquelles les touristes des cinq parties du monde ont exprimé leur admiration et leur émotion dans toutes les langues de la terre, excepté en français. A ceux de nos

compatriotes qui traversent l'Océan, c'est un utile conseil à donner que celui d'aller contresigner le registre du Mammouth.

D'autres vont maintenant passer où nous passâmes.

Ils retrouveront là-bas le souvenir comme le sujet de nos enthousiasmes : heureux et privilégiés ceux qui partent pour le beau pays, le Wonderland, où la grâce côtoie l'horrible, où le réel est pétri d'invraisemblance, où la Nature déconcerte l'homme ; région satanique et surnaturelle que chanteront les poètes ; tout ensemble terre d'élection et de malédiction, où l'Enfer touche au Ciel.

IV

MOON'S GIRL

IV

MOON'S GIRL

A Livingstone. — Un Yankee du Tennessee. — Chez l'empailleur. — La jolie fille de la lune. — La poésie de Phœbé. — La Parisienne au ciel.

Nous sortîmes de l'hôtel, M. Hurt et moi, pour prendre l'air après dîner et flâner devant les trois magasins de la ville de Livingstone, au fond du Montana, au pied des Montagnes Rocheuses, et dans le *far west* des États-Unis.

Une douce brise de septembre rafraîchissait la soirée après une journée torride. Nous avions quitté le matin le Yellowstone National Park, où notre connaissance s'était faite. M. Hurt nous fut un agéable compagnon de voyage, très Yankee, très homme du monde, très serviable. Il occupe, je crois, ce que nous appellerions une direction dans un ministère de la province du Tennessee. Petit, alerte, souriant, avec la figure rasée comme celle d'un comédien, les cheveux ras, le cou enroulé dans un foulard blanc à cause d'un furoncle per-

sistant, le plastron de chemise orné de volumineux boutons en diamant, il me représenta toute une race. Je le trouvai toujours d'humeur égale, attentif à tout m'expliquer, à tout me montrer, à me faire très complètement les honneurs de son pays, à me conter des histoires avec une volubilité de paroles dont nos Marseillais eux-mêmes ne donnent pas l'idée; il s'était vraiment attaché à nous, avec la familiarité facile de nos Provençaux: à l'hôtel, il retenait les meilleures chambres, en indigène qui pilote ses étrangers; il nous soulignait sur les menus les plats les plus fins, nous indiquait les meilleurs cigares, sortait de sa poche le canif, le crayon, le block-notes dont on pouvait avoir besoin, faisant l'office de nécessaire ambulant, de guide affable et amusant, d'indicateur précieux, de nomenclateur bien informé : un cousin ne met pas tant d'empressement pour montrer Paris à des parents de province.

En revanche, il usait de nous comme de lui-même, tenait en grande estime nos cigares, nos vins; il m'emprunta si souvent ma pipe, que je préférai la lui laisser en souvenir. Il nous portait, au bout de trois jours, une affection à toute épeuve; la séparation fut pénible, plus qu'il ne saurait dire. Nous nous quittâmes à Butte City, le pays des mines d'or. Les adieux étaient faits depuis le matin et nous pensions qu'il roulait déjà dans le train vers Ogden. L'après-midi, nous

avions pris un cab pour nous faire conduire à une importante mine d'argent que nous devions visiter : et qui trouvons-nous à mi-route? Vous devinez que c'est M. Hurt, le cou toujours enroulé du foulard blanc. Il n'avait pu se résigner à partir. En nous voyant, il leva les bras, arrêta le cocher, s'installa près de nous sans s'excuser, avec la joie expansive d'un frère qui retrouve sa famille. Il visita avec nous, grâce à nos autorisations, les mines où il n'eût pu entrer, et ne nous quitta plus jusqu'au soir; il ne repartit que le lendemain.

Voilà bien ce qu'on peut appeler un compagnon liant, dont le dévouement obstiné ne fut d'ailleurs pas toujours un mauvais calcul. Les Yankees sont gens très intelligents.

Je flânais donc avec M. Hurt devant les rares devantures de Livingstone, petite ville qui date au plus de six ans, qui est déjà éclairée à la lumière électrique, qui a des usines, des rues sans pavage, et dont toutes les habitations sont des cabanes en troncs d'arbres, sauf l'hôtel, qui affecte plutôt l'apparence d'une gare en planches, avec un large vestibule où les Américains boivent le wisky, avec les pieds plus haut que la tête, renversés dans le *rocking chair*, servis par des nègres habillés de coutil blanc, et par d'accortes soubrettes en bonnet rose, pareilles à des ouvreuses de théâtre. Le principal ornement de ce vestibule

est le bar, où le wisky coule à flots ; il est surmonté d'une pendule de verre noir et doré, dont le mouvement d'horlogerie actionne un rouleau couvert de réclames.

Le principal magasin est l'*Indian Store* qui s'ouvre à droite de l'hôtel, le long de l'unique trottoir en planches. On y voit de fort curieux spécimens du pays, de belles fourrures d'ours grizzly, de panthères, de renards bleus, de buffles, des ramures énormes d'elques et d'antilopes, des corbeilles pleines de pierres précieuses et brutes, des *rifles*, des accessoires de pêche et de chasse, des objets de l'art local, statuettes d'Indiens en terre recouverte d'étoffes, fauteuils en cornes de buffles assemblées, pièces de cuir chargées de perles, collections d'insectes étranges.

Nous allions aussi, un peu plus loin, faire visite à un empailleur qui possède des types étonnants de la faune locale, d'énormes têtes de buffles, des trophées de cornes dont il couvre une moitié avec de la dorure, pour l'effet esthétique. Il a même, dans son étable, un mouflon vivant, qu'il a capturé et qu'il tient à la longe, comme un simple mouton, malgré ses cornes aiguës, larges et recourbées comme deux énormes oursins.

Tandis que nous achevions un cigare en flânant au milieu des cowboys vêtus de cuir et largement coiffés de feutre, sur l'unique trottoir en planches qui est le centre de la circulation, nous nous lais-

sions entraîner par la conversation tout le long de la voie du chemin de fer, qui passe, sans barrières, dans la grande rue. Nous fûmes bientôt en rase campagne; le paysage était merveilleux, avec les sombres taches que faisaient au loin les chaînes rocheuses sous le ciel étoilé; tout près de nous, les phares électriques de la bourgade et de la gare embrasaient un coin de la plaine d'une vague lueur violette, pareille à l'aube, et l'on eût dit, derrière les massifs des arbres, qu'une petite fissure de la terre, à cet endroit, laisse filtrer un peu de l'aurore des antipodes.

La lune éclairait, de son disque plein et doré, la plaine assoupie, et nous goûtions délicieusement le charme reposant de cette belle soirée du Far West.

Tout à coup, comme lorsqu'une idée ou un souvenir lui revenait à l'esprit, M. Hurt me prit par le bras et me demanda en s'arrêtant :

— Avez-vous déjà vu la tête de femme qui est dans la lune?

Je crus qu'il me parlait des taches de la lune, dont les montagnes — si ce sont elles — marquent vaguement deux yeux, un nez et une bouche, au point qu'on y peut voir, si l'on veut, une bonne figure grasse et réjouie, qui rit bêtement. Mais il ne s'agissait pas de ce masque stupide. M. Hurt voyait, très clairement, dans la lune le profil d'une jolie fille, *a nice girl*, avec l'attache

du cou, les frisons de la nuque, la chevelure abondante, le nez provoquant, le menton aventureux, la gorge esquissée. Ce fut une soirée laborieuse.

Les cowboys et les Indiens attardés qui passèrent près de nous au galop de leurs chevaux pour regagner leur hutte, virent dans la plaine deux hommes attentifs, armés de crayons et de carnets, qui levaient la tête, puis faisaient des dessins, comme s'ils eussent eu l'intention de lever le plan de la lune.

C'était M. Hurt qui multiplait les croquis, afin de me marquer la place où il voyait la Vierge de la Lune, Moon's Girl !

Eh bien ! je l'ai vue, je la revois quand je veux, et quand il fait clair de lune : elle y est bien. C'est une découverte d'Amérique que je vous rapporte.

On dirait un camée serti dans le coin d'une grosse médaille d'or. Le profil est mutin, le nez en retroussis, avec l'air gracieux et séduisant d'une petite femme de Grévin, les cheveux ébouriffés « à la chien » sur le front, la nuque d'une admirable pureté de ligne, le menton à fossette : on dirait un petit démon de Parisienne rieuse, alerte et pimpante, et l'on devine, à travers le ciel, sous le disque qui forme une auréole à cette peu sainte personne, le galbe provoquant et sinueux de son corps, emprisonné dans quelque étoffe rayée et tapageuse.

C'est fini, la Diane austère et courroucée telle

que la peignit Lefèvre, et qui fit déchirer Actéon parce qu'il voulait rire; et c'est une folle aberration des anciens de nous avoir transmis la légende d'une déesse aux principes rigides, aux airs de quakeresse, ennemie de l'amour et du plaisir. Pour Dieu! si l'on peut dire! Mais ils n'avaient donc jamais vu la lune? Comment! ce petit minois chiffonné qu'elle nous montre serait la figure d'une divinité qui inspira à Hippolyte l'horreur des femmes et le goût exclusif de la chasse! Ils n'avaient aucune idée de ce que peut être une Parisienne.

J'avoue que dans les plaines séchées de Livingstone j'ai éprouvé une grosse joie. J'en voulais à la lune, et beaucoup, et pour de nombreuses causes. Je lui gardais rigueur de n'être plus même la Diane antique, c'est-à-dire une personne respectable, agréable et auguste; je la tenais, dans nos temps modernes, pour un objet purement ridicule. Car, notez-le, le ridicule de la lune est moderne. Il n'est pas d'exemple que les anciens aient remarqué la ressemblance de la pleine lune avec un visage ou son envers. Ils n'y font point la moindre allusion, et entourent d'un pieux respect la sœur de Phœbus que nos poètes ont continué de chanter comme par routine et par la force acquise :

Phœbé, sœur d'Apollo,
Phœbé qui, la nuit close,

Aux lèvres d'un berger
Se pose,
Comme un oiseau léger.

Les légendes les plus gracieuses d'Endymion, de Sélénê et du mont Latmus, — toute la poésie des paysages nocturnes éclairés par les fauves rayons de la blonde Phœbé, — le clair de lune miroitant en longue traînée et en un tremblotant sillage sur l'immensité des mers, tandis que le disque d'or se balance dans la nue, — toutes ces gracieuses visions m'étaient odieusement gâtées par les irrévérencieuses analogies dont la malice moderne a bafoué l'astre d'or; et j'avais des fureurs, au milieu des plus beaux sites alpestres où les flèches de Diane scintillaient dans l'éther bleu et poudroyant, contre ce masque inepte dont nos indécentes imaginations nous ont montré tout, sauf de poétiques images : face inintelligente et bête où s'écrase, entre deux gros yeux, un nez épaté et que fend d'une oreille à l'autre un large rire de clown en goguette ou de pierrot enfariné.

Tous les artistes souffraient de cette profanation, qu'ils essayaient de pallier par des inventions et des allégories ingénieuses; tel le Pierrot de Willette, sa mandoline en sautoir, salue au fond des bois sombres la femme idéalement belle dont la lune encadre et embrase la chevelure dorée.

Oui, c'est bien fini, le ridicule qui éclaboussait

Phœbé et la couvrait d'un mascaron grotesque de Lune-qui-rit :

> Et, se rejoignant presque à son gros nez camus,
> Moustaches et sourcils d'une énorme envergure
> Lui dessinaient un X à travers la figure.

Donc, à présent, quand vous regarderez la lune, vous ne manquerez pas d'y apercevoir et d'y saluer par un sourire la jolie fille dont le relief se détache sur le fond d'or.

Vous vous rappelez la « question du chat », qui amusa la population parisienne il y a plusieurs années. Il fallait découvrir un chat dans les interstices en blanc laissés par les branches du feuillage. C'était une version nouvelle et rajeunie des estampes du siècle dernier, où les vides laissés entre un tombeau et deux cyprès figuraient le profil de Louis XVI et de Marie-Antoinette. On peut assimiler à ces exercices celui qui consiste à trouver la Vierge de la Lune.

Considérez cet astre divin comme représentant une figure épanouie, et portez plus spécialement votre attention sur la joue gauche, c'est-à-dire celle qui est à votre droite. Si vous observez attentivement la disposition des taches lunaires, le massif qui figure l'œil vous apparaîtra comme dessinant à merveille une opulente chevelure bouclée, ébouriffée, retombant en légers frisons sur le front et sur le nez dont vous reconnaîtrez la pointe ef-

frontément retroussée dans l'ombre que porte la grosse narine gauche de la vieille lune à large visage. La commissure gauche des épaisses lippes creuse adorablement les lèvres à fossettes de notre jolie fille, dont le menton se dégage gracieusement au-dessus du cou élancé, joliment grêle, ombré par la tache qui estompe le bas du disque. Un autre massif, à l'extrême droite de la circonférence, achève le modelé de la nuque, où semblent voltiger les mèches follettes de la séduisante chevelure. Regardez bien, et dites si le crayon de Grévin ou de Mars a jamais croqué une plus ravissante silhouette de Parisienne effrontée et rieuse.

Quel symbole profond dans ce profil de gentille boulevardière qui, chaque nuit, vient regarder et dominer l'espace, depuis la création du monde! La Parisienne règne sur l'univers bien plus qu'on ne l'a jamais dit ni cru, et d'un règne presque éternel, puisque nous n'en connaissons pss les origines et que nous n'en prévoyons pas la fin. Elle était déjà là-haut, à la fenêtre dorée du ciel, quand l'homme n'avait pas encore apparu sur la terre : elle souriait déjà, l'immortelle ensorceleuse, aux ornithorinques et aux mégathériums. Elle souriait aussi, plus tard, aux pâtres de la Chaldée, qui s'appuyaient sur leur long bâton au milieu du troupeau endormi sous la voûte constellée qui domine les hauts plateaux de

l'Asie; elle a souri aux patriarches à la longue barbe blanche et au cœur toujours jeune; aux sauvages, qui furent nos ancêtres, et qui aimèrent sous les chênes épais des Gaules, comme aux Peaux-Rouges qu'épouvanta, au milieu des solitudes de la prairie, l'invasion des hordes européennes.

Paris est né. La petite femme de là-haut a reconnu son empire et a éclairé de ses plus beaux feux ses sœurs ou ses filles sous les allées ombreuses du bois de Boulogne.

Paris mourra; le voyageur foulera et retournera de son bâton les pierres moussues qui furent le Panthéon ou l'Arc de Triomphe; les ruines elles-mêmes périront et les siècles futurs ne garderont qu'un vague souvenir, le nom de ce qui fut la première ville du globe : mais, dans l'espace azuré des belles nuits, les amoureux d'alors regarderont encore les cieux, et ils y reconnaîtront l'immortelle image, le camée impérissable que le créateur a voulu ciseler au coin de la grande médaille d'or, le délicieux profil de celle qui aura ainsi dominé, du premier jour à la fin, les destinées du monde, — cachet indestructible scellé par la nature sur l'enveloppe éthérée de l'univers, et qui a pour blason le minois chiffonné de la Parisienne.

V

UN VILLAGE CHINOIS

DANS LES MONTAGNES ROCHEUSES

V

UN VILLAGE CHINOIS DANS LES MONTAGNES ROCHEUSES

Butte-City. — Mines d'argent. — Chinoiseries américaines. — Au cercle. — Jack. — Au village des Célestes. — Les huttes. — Concert chinois. — Au Temple. — Fumerie d'opium. — On soupe. — Cierges et filles. — Le salaire de Jack.

Butte-City est une importante bourgade du Montana, au centre des Montagnes Rocheuses, dans un riche bassin de mines d'or, d'argent et de cuivre. Le pays est pittoresque, escarpé, boisé; les cowboys organisent non loin de là, du côté de Bozeman et de Helena, des chasses épiques pendant lesquelles on campe durant douze et quinze nuits à la belle étoile, en pleins monts.

Les rues sont sales, boueuses; aucun pavage n'y vient atténuer la nature primitive du sol. Elles sont sillonnées par les rainures du tramway funiculaire dont le câble gronde jour et nuit sous le sol, et par les rails des tramways électriques, qui

font feu, le soir, de leurs cinq roues. Les maisons sont des châlets à balcon, isolés les uns des autres, jetés pêle-mêle sur le sable comme des villas de bains de mer. Au bord de chaque terrasse règne une balustrade, devant la rangée des *rocking chairs,* pour que le Yankee puisse, tout en fumant sa pipe, y appuyer ses pieds à la hauteur de sa tête.

Vu des cimes voisines, le pays semble voilé d'une gaze, tant les couleurs y sont indécises, pâlies par la teinte blanche et crayeuse des terrains, par les nuages de buée que font les usines, par la poussière des cavaliers. Sauf dans la Main street, très animée, très achalandée, égayée par de riches étalages, la ville a un aspect morne et à demi désert. Une moitié de la population est toujours sous terre, dans les mines de Lexington, d'Anaconda ou du Perroquet, — tandis que l'autre moitié est remontée pour se reposer.

J'ai visité ces mines d'argent, entre autres la mine Rueger. J'avais lié connaissance, dans le Wyoming, avec la famille du directeur. A notre arrivée à Butte, mistress Rueger me pria aimablement, en français, de me laisser présenter à son mari. Ces colons ont l'hospitalité cordiale et franche. Si je me rappelle cette visite, c'est que j'y notai un trait de mœurs et de caractère qui me surprit fort. Le fils Rueger arrivait de voyage avec nous; il était absent de chez lui depuis un

mois. Le train stoppa à Butte dans l'après-midi. Une heure après son retour, ce jeune homme que son père emploie dans son administration, était devant sa table de travail, et reprenait le cours des affaires comme s'il eût été là depuis le matin. Chez nous, il eût pris au moins la soirée, et peut-être trois jours pour se remettre ! Ils sont ainsi faits dans ce pays actif et dévorant; ils se reprocheraient comme une maladresse le moindre temps perdu. Un jeune docteur de New-York s'amusait beaucoup devant moi de nos hommes d'affaires en France, qui déjeunent de onze à deux heures : chez eux, le plus riche banquier lunche en quinze minutes sur le coin de son bureau.

Sir Rueger me fit visiter sa mine. Nous avions revêtu le costume des chercheur d'or : larges bottes et grand feutre. La cage nous descendit dans les galeries humides et boueuses, où des détonations de dynamite éclataient au loin comme une canonade. On se heurte dans les coins à des boîtes jetées négligemment à terre, d'où s'échappent des coulées de cartouches explosives. L'Amérique ignore jusqu'au mot de précaution.

Nous nous hissions dans des veines creusées comme d'étroites cheminées, pour voir de près manœuvrer la perforatrice à air comprimé, qui a la forme et qui fait le bruit d'un canon Hotchkiss, et nous sortions de là tout fangeux et maculés comme des pionniers.

Le soir, nous étions reçus au Cercle, dans les confortables salons où les blonds yankees fument de gros cigares au fond de grands fauteuils, silencieux et rêveurs; et dans ce milieu spécial, où l'on cause en se balançant les pieds en l'air sur sa chaise à bascule, où les fils électriques sillonnent le *room* comme dans un *exchange office*, où circulent des valets nègres, et où l'on crache sur les tapis, je me faisais l'effet, dans mon veston de voyage, de jouer le personnage de Philéas Fogg.

L'unique hôtel de la ville, le Mac Dermott, est bien supérieur à nos humbles hôtels de province; il est vaste, confortable avec son grand hall où l'on peut jouer une partie de billard, faire cirer ses chaussures par le nègre de service, s'approvisionner de journaux, de brochures, de photographies, de cigares, se désaltérer au bar, et contempler dans les vitrines les curiosités pendues à la muraille, des armes anciennes, une collection curieuse de vieux timbres et de dollars en papier, un pistolet qui a servi dans la guerre franco-prussienne en 1870, des minéraux rares, et quelques onces d'opium dans une fine soucoupe de Chine.

Car il y a la Chine, ici.

Quand on parcourt les rues de Butte, le soir, entre les magasins illuminés et les concerts où des femmes tziganes, en vestons rouges, jouent du trombone, on plonge dans des sous-sols où des Chi-

nois lavent et polissent le linge. C'est leur profession et comme leur monopole en Amérique : ils sont les blanchisseurs du Nouveau Monde, et ils apportent à leur métier toute la patience et toute la malpropreté de leur pays. Ils ont une façon spéciale d'amidonner le linge. Au moment de le repasser, tandis qu'ils promènent le fer chaud sur la pièce à polir, ils ont rempli leur bouche d'eau claire, et, comme on ferait d'un siphon, ils envoient de leurs lèvres lippues des jets intermittents de liquide pour favoriser l'empesage. Le fer chaud purifie tout ; les faux-cols qu'on m'a rendus blanchis étaient bien luisants et l'on n'eût jamais dit qu'un Chinois avait craché dessus.

C'est bien l'une des plus curieuses soirées que j'ai passées, celle où j'ai visité chez eux les Chinois de Butte.

Nous étions entre jeunes gens au Cercle. Il y avait là un ingénieur parisien, qui porte un nom connu et qui est établi depuis quelques années dans les mines du pays; la connaissance avait été vite faite.

— Menez-moi donc voir vos Chinois, lui demandais-je.

— C'est un bien sale quartier, et je vous avourai que je n'y vais jamais. Mais si cela vous intéresse, nous allons prendre un détective et y aller.

Il était onze heures du soir, et la nuit était étin-

celante d'étoiles dans l'air tiède. La grande rue était encore fort animée. Les villes d'Amérique ne connaissent pas le repos et le silence des nuits; les tramways marchent jusqu'à l'aube, et même quand les magasins sont fermés, les vitrines sont illuminées; ils se défendent des voleurs, non par des volets, mais par la lumière.

Nous traversons des faubourgs plus obscurs, au bout desquels s'allonge une rue bordée de maisonnettes uniformes, peintes en vert, sans étage, n'ayant qu'une porte et une fenêtre, de plain-pied sur la rue. Chaque fenêtre est vivement éclairée, grande ouverte : l'intérieur est garni d'étoffes voyantes, de glaces, d'un divan rouge, de fleurs, et la déesse du logis, penchée sur l'appui, en peignoir éclatant ou en corsage très voyant, sourit aux passants derrière ses rideaux de tulle. Comme nous reconnaissions quel genre de population ce devait être, l'une des accoudées nous entendit et nous dit en bon français :

— Oui, mon ami, et il y en a encore plus loin!

Quelle odyssée étrange ou sinistre doit être celle de cette Française échouée par je ne sais quelle suite de circonstances ou de crimes dans cette petite et malsaine hutte des Montagnes Rocheuses!

Nous approchons du faubourg. Nous demandons à un policeman :

— Voulez-vous nous guider chez les Chinois?

— Je ne peux pas, je suis de service.

— Nous voulons voir une fumerie d'opium.

— C'est défendu par la police de fumer l'opium. Mais j'ai un ami qui connaît les coins et qui vous guidera.

Ce probe fonctionnaire donne alors à notre ingénieur un nom et une adresse. Nous suivons un dédale de rues noires et nous arrivons dans une cahute en bois, un bar des plus populaires, où nos chapeaux mous prennent une allure effrontément aristocratique. Les clients sont massés autour de la table de jeu et ne font pas attention à nous. Ce sont de robustes ouvriers ou des vagabonds qui ont un air crânement romantique avec leur feutre Buffalo, leurs bottes évasées et leur revolver passé dans leur ceinture rouge.

— Jack est là ?

— Il vient de monter se coucher. Qu'est-ce que vous lui voulez ?

Nous expliquons l'affaire au patron de la case.

— Je vais le chercher, fait-il.

Nous l'attendons dans ce curieux intérieur où pend une grosse lampe de pétrole et où éclate la voix du *cashier* qui dirige la partie de jeu, — un jeu de hasard, rapide et simple. Les cents et les dollars roulent sur le tapis devant ces hommes du peuple en bourgeron et en veste de velours, qui risquent sans doute leur pitance du lendemain.

— Jack descend tout de suite, nous dit le patron, un vilain vieux à figure glabre.

Nous voyons aussitôt arriver un homme rond et joufflu, au teint huileux, au regard faux, à la moustache en croc, souriant et servilement affable, vêtu d'un veston noir. C'est le gros Jack. Il se met à notre disposition.

— Allons par ici, nous dit-il d'un ton câlin.

Le village chinois est dans le bas de la ville. J'ai ressenti là une des plus saisissantes impressions, plus forte, plus savoureuse qu'à San-Francisco, la grande ville, ou à New-York, qui a ses quartiers chinois aussi.

Ici, c'est la Chine intime et pauvre dans sa pureté primitive, que n'ont pas gâtée le voisinage d'une forte cité, l'imitation d'une civilisation fastueuse, les constructions modernes, les habitudes et la fréquentation des citadins; c'est la campagne chinoise, le village, le bouge qu'abritent de misérables planches et qu'éclairent des cierges pieux. Pour un instant, l'Amérique sembla avoir disparu de mes yeux, il n'y avait plus autour de moi ni mines argentifères, ni Rocky-Mountains, ni Yankees, ni Etats-Unis; j'avais la sensation vive et lucide d'avoir franchi l'Océan Pacifique.

La route est large, irrégulière, bossuée par les ornières et les trous du sol battu, bordée par de basses maisonnettes en planches noircies dont quelques-unes ont un trottoir en bois et un esca-

lier extérieur. Les volets sont mal clos et laissent voir les Chinois vêtus de la longue robe brune à ramages, hommes et femmes mêlés, sans qu'on puisse aisément les discerner. Comme des voleurs qui méditent un mauvais coup, nous nous glissons sans bruit le long des façades et des escaliers pour observer ces types chez eux par les fentes des planches. Les uns dorment sur les nattes, d'autres rangent les ustensiles du ménage, celui-ci coud sa sandale en fredonnant; cet autre lit une petite brochure; dans la case à côté, les voisins se sont réunis et font vacarme; ils jouent et chantent à grand bruit; une feuille de chiffres est posée au milieu de la table, chacun est armé d'un pinceau qu'il trempe dans un pot de rouge, et il touche un nombre au hasard, les yeux fermés. Les pièces de monnaie chinoise, forées au centre d'un trou carré, font un bruit de cuivre dans le hourvari de ces joueurs bruyants qui échangent de temps en temps des horions d'amitié ou des injures.

Derrière la campagne où la route se perd, la lune éclaire une montagne en crête qui se profile nettement : elle fait la ligne de partage des eaux entre les deux Océans, et elle semble être là pour nous marquer que nous sommes, au milieu de ces Chinois, sur l'autre versant du monde.

Dans une des cabanes il y a concert; des cris rauques s'échappent par la fenêtre et réjouissent six ou sept Chinois qui se dandinent de joie dans

la rue, n'ayant pu entrer. Jack nous fait faire place et pousse le loquet de la porte; tous les visages jaunes se tournent vers nous, avec plus d'étonnement que d'inquiétude; Jack les rassure d'un mot, et ils continuent comme si nous n'étions pas là.

C'est une soirée d'artistes, où chacun se prodigue dans la mesure de ses moyens. Au centre, un chanteur maigre et luisant, vêtu d'une blouse de lustrine noire, coiffé d'un chapeau de paille, braille à se disloquer le col, d'une voix de tête aigüe qui semble distendre, à les rompre, ses cordes vocales usées. Il ne discontinue pas, et il poursuit sa mélopée obstinée, sans refrains ni arrêts, la bouche largement ouverte, la tête penchée, les nerfs du cou tendus comme des cordes, avec un air malheureux qui semble être une coquetterie.

Trois musiciens l'accompagnent avec un gong et deux guitares, dont l'une a le corps très petit et le manche très long comme une cuiller à potage; l'autre a un manche très court et une large caisse trapue, qui la fait ressembler à une sole. Le gong est une coupole de bronze renversée sur trois piquets en faisceau qui la soutiennent.

Ils font à eux tous un concert assourdissant au milieu duquel nos oreilles européennes ne dévoilent ni mélodie, ni mesure, ni cadence; il ne semble pas que la musique des instruments soit accommodée aux airs du chanteur, et celui-ci res-

semble à un homme qui improviserait d'inspiration quelque histoire naïve de géant ou de rat mort.

Devant les portes de ces masures, les habitants piquent en terre de petites tiges de bois teint en rouge et enduit de résine odorante, qu'ils enflamment. Cette illumination à ras du sol donne le plus charmant aspect à la route ; ce sont des groupes de points lumineux qui scintillent au pied des murailles comme des poignées d'étoiles qui seraient tombées dans les coins. Ils entourent ces faisceaux de minces brandons avec des bouchons de paille enfoncés en terre, par une imprudence pieuse, comme pour défier le danger et affirmer leur aveugle confiance dans la protection souveraine du ciel, qui ne les fera pas rôtir. Cette folie est un curieux hommage à la divinité, dont le temple est là tout près.

Un escalier de bois vermoulu donne directement sur la rue. Nous grimpons à cette échelle et nous poussons la porte sur laquelle sont collées des prières imprimées en noir sur fond rouge. Nous voici dans une chambre toute tendue d'étoffes chatoyantes, meublée de sièges en palissandre incrustés de nacre, éclairée par ces lanternes qu'on voit ici dans les magasins d'objets orientaux, à baguettes noires, à vitraux de papier, à glands de soie.

La pièce est vide. Jack disparaît par une étroite porte et ramène le bonze tout endormi. Cependant nos inventorions ce curieux sanctuaire, dont la

richesse contraste avec les misérables masures adjacentes. Des divinités dorées trônent sur des autels amplement drapés en tissus lamés et brodés, entre des vases pansus en porcelaine de Chine, où s'épanouissent de larges floraisons en papier doré. Des faisceaux de petites tiges résineuses se consument dans des brûle-parfums de bronze ciselé ; de larges bannières couleur d'azur et de saphir pendent du sommier ; des prières et des vœux sont épinglés sur les riches tentures des parois. On ressent une impression de recueillement, d'adoration un peu enfantine, qui se traduit par des symboles naïfs et reluisants.

Et je me rappelais un autre temple semblable que je vis à New-York.

New-York aussi, — combien peu le savent ! — a son quartier chinois. C'est bien loin du centre, derrière des faubourgs populeux qui sont le White Chapel du Nouveau Monde, non loin d'un théâtre de banlieue qui s'appelle Thalia, et où l'on joue des drames en hébreu, comme si la Palestine et la Chine s'étaient donné rendez-vous sur les bords de l'Hudson pour voisiner.

Le soir où je passai par là, j'eus occasion d'admirer le flegme du Yankee. On réparait la voie du tramway qui était encombrée de planches et de poutres, et l'on y travaillait de nuit, avec des fanaux. Un ouvrier, en remplissant sa lanterne, fit choir la mèche sur le tonneau de pétrole. Celui-

ci communiqua aussitôt l'incendie aux bois des travaux, menaçant les légères constructions qui bordent la rue. Loin de s'effrayer, les riverains se mirent aux fenêtres ou sur le pas des portes pour jouir en paix d'un spectacle qui leur a peut-être coûté cher : ce n'est que plus tard sans doute qu'il fut question d'appeler les *firemen* contre ce *firework* improvisé, quand il devint méchant.

Au bout de rues tortes et repliées en dédales, les détectives à qui le commissaire de police avait confié nos existences nous indiquèrent des maisons hautes, sortes de cités grouillantes ; chaque étage porte extérieurement une lanterne qui est le cierge propitiatoire devant l'habitation, — un cierge au gaz. — Ces lumières font sur les façades des rayures brillantes qui montent jusqu'aux lucarnes des toits.

Ce n'est pas à New-York qu'il faut chercher l'impression d'une colonie fidèle à sa mère patrie. Malgré leur impénétrabilité, les Chinois des grandes villes comme San-Francisco et New-York subissent, quoi qu'ils en aient, les nécessités du progrès ou d'une assimilation partielle. La compagnie qui les embauche les case dans de vastes immeubles qui rappellent mieux les bâtisses de La Villette que les toits à cornes et à clochettes des bords du Yang tse Kiang. Ils habitent des logements d'ouvriers conçus sur le type moderne, et ils ont des globes à fleurs sur des commodes en acajou, comme si

le fleuve Bleu avait traversé le faubourg Saint-Antoine.

On ne retrouve la pure couleur locale qu'au temple : encore faut-il, pour y arriver, escalader un escalier banal dans une maison de rapport dont les autres étages sont des logements. Le temple est au second; le premier est occupé par un restaurant de nuit, où les Chinois en goguette viennent faire la fête sous les pieds de leur idole qui habite au-dessus. Ces jaunâtres personnages, comme nous aurons encore plus loin l'occasion d'en faire la remarque, semblent associer leurs dieux à leurs débauches, — pareils aux Grecs qui prêtaient à Jupiter et à Mars toutes les roueries et toute l'impudeur d'un don Juan ou d'un Lovelace.

Quand je montai au temple chinois de New-York, il me fallut traverser la guinguette, où des filles vêtues à la parisienne, en chapeaux à plumes et en mantelets de velours, fumaient des cigarettes en chantant autre chose que des prières sur les genoux de leurs magots de Chine.

Vingt marches au-dessus, le souvenir de ces promiscuités s'efface, et l'on respire l'air de Shangaï ou de Tchang-Tcha. On se trouve dans la pagode la plus pittoresque, la plus richement ornée. Les murailles sont tendues d'étoffes lamées d'argent; plusieurs autels y sont adossés, dans un fouillis luxueux de bronzes, de fleurs, de tissus fins, avec des rétables ciselés et dorés qui sont des

merveilles de délicatesse et de patience; des bouquets en papier de soie diversement teintée s'épanouissent dans d'admirables potiches en cloisonné ou en truité; des étendards, des armes, de lourdes épées, des lances se dressent en moisson de fer autour du maître-autel; une grosse hallebarde est celle du héros qu'on adore en ces lieux. A des potences de bronze finement travaillé pendent des clochettes artistement ciselées; un gong ajouré tient par une chaînette d'or à son chevalet de palissandre incrusté de nacre. Dans un angle, autour d'un autel qui semble un guignol richement drapé, sont disposés les accessoires qui servent pour les enterrements, dais rouges à bandes d'or, tambours de soie brodée portés sur des hampes à clous de cuivre, et surgissant entre les lanternes du plafond, — délicates cages de bambous tendues en papier de riz enluminé, dont les veilleuses alanguies se reflètent doucement dans les hautes glaces des panneaux pailletés d'acier, et nous éclairent tandis que nous achetons au bonze les livres de prières qu'il nous offre, avec la biographie du héros Atchin-dzang-bo.

— A présent, Jack, il faut nous mener à la fumerie d'opium.

— Oh! certainement.

Il se faisait tard. Notre caravane était réduite à trois explorateurs. Jack nous arrête devant une

porte basse vitrée qu'il ouvre. Une bouffée d'air âcre et chaud nous saisit à la gorge. Nous nous trouvons dans une sorte d'épicerie exiguë, — le type de tous les magasins chinois, riches ou minables, à San-Francisco comme à New-York.

Derrière le comptoir sourit niaisement un gros être pansu comme une potiche, vêtu d'un veston de toile bleue à manches en pagodes, une calotte noire sur la tête, et dont il est bien impossible de reconnaître s'il est homme ou femme. Après le premier étonnement passé, il nous sourit, il salue, il se dandine en riant, il se prête à toutes nos curiosités, il déballe de ses armoires des tissus, des tasses minuscules, des souliers à pointe relevée, à semelle de feutre, des paquets de thé et de tabac ; il nous montre ses pinceaux à écrire, ses baguettes à manger, ses factures qui portent son nom en caractères de son pays. Il m'en donne une avec mon nom écrit, ou plutôt peint en chinois : il m'offre même le pinceau qui lui a servi. Il est d'une affabilité gênante ; il semble qu'il se dépouillerait pour nous. Au fond, il y a la terreur d'une race sous le coup de la menace perpétuelle ; les gracieusetés de ces Chinois sont des manifestations propitiatoires. Comme ils ne savent pas qui nous sommes, ils nous croient peut être influents sur leur sort misérable, et il y a, dans leur amabilité, l'appréhension d'être réexpédiés vers leur pays, qui regorge de monde, où

les compatriotes meurent tassés et écrasés, faute de place.

L'épicier — quel autre nom donner à ce mandarin de comptoir ? — nous offre tout ce qu'il peut nous donner sans nuire à sa fortune, une tasse de thé, un paquet de tiges résineuses pareilles à celles qui brûlent devant sa porte, une poignée d'allumettes de son pays, des tubes de carton faits en papier de maïs.

Cependant, je regarde curieusement ses bibelots, le boulier qui est sur le comptoir pour faire les additions, l'étui à théière, les étoffes chamarrées, les amulettes d'ivoire, les corbeilles de nèfles de Chine, la pipe à réservoir avec son tube d'argent, ses petits plumeaux et ses glands de soie.

J'ai un ami, délicat poète, que ses fonctions retiennent dans une ville de province. Il a en telle haine son séjour, qu'il s'est juré de ne point favoriser le commerce local de sa résidence, et jusqu'à ses boîtes d'allumettes il fait tout venir de Paris.

Il doit être un peu Chinois. Les Célestes s'isolent au milieu du pays auquel ils sont venus demander de quoi vivre. Ils n'en estiment et n'en recherchent que les dollars ; ils en ignorent et en méprisent le reste. Il n'y a pas le plus petit semblant d'assimilation. On dirait une goutte d'huile dans un verre d'eau. La civilisation américaine glisse sans l'entamer sur leur épiderme luisant.

Aussi à New-York, au quartier chinois, je m'assis dans une épicerie de ce genre, plus vaste, mieux garnie, d'un exotisme bien original : de la table à thé, on entendait les cris de la salle de jeu voisine, où les parieurs piquaient avec des baguettes dans les trous carrés de leurs sous chinois, sur la natte jaune.

Dans la rue flânaient, comme de longues ombres, des filles en camisole, « filles à Chinois », au teint mat et aux traits minés de fatigue.

Comme nous restions à passer en revue les trésors du boutiquer de Butte :

— Voulez-vous acheter de l'opium? nous demande Jack. Si vous n'en faites rien, vous me le donnerez. Je le fumerai à votre santé.

De l'opium!... Quelles visions poétiques ce mot évoque! les rêves dorés qu'encadrent de petits nuages follets, où dansent des bayadères aux écharpes de soie, où les arbres ont des branches d'émeraude, et où des yeux pleins de désirs illuminent de suaves et souriantes figures! Ce sont les séduisantes rêveries d'un fumeur d'opium, les extravagances lyriques de Théophile Gautier et de Baudelaire, — un coin de l'au-delà qui se déchire et qui laisse entrevoir le majestueux spectacle du maître du monde, trônant au milieu des légions séraphiques, entre les imposants pilastres de son palais d'azur et d'or!

Ce soir-là, il fallut en rabattre. L'épicier tira

de dessous son comptoir un pot de grès, où une palette de bois plongeait dans une sorte de mélasse noire. Il en prit un peu au bout de la spatule, comme un droguiste qui sert de la pommade; il l'étala sur une vieille carte à jouer graisseuse; il la pesa au balancier, et nous la tendit contre cinquante *cents*.

— Où fume-t-on? demandai-je.

L'épais enfant du Céleste-Empire souleva au fond de la boutique une portière en étoffe rouge graisseuse, donnant sur un étroit couloir en plein air, d'où nous vîmes le ciel étoilé. A droite et au fond s'ouvrent deux chambrettes basses, sales, où les poutres font saillie. D'un côté s'étend, comme le lit de misère dans les postes de police, une large planche inclinée, recouverte d'une natte usée : c'est la couche commune des fumeurs. On y peut tenir quatre ou cinq en s'allongeant. Dans les fumeries de Pékin, il y a vingt et trente places, et les divans sont plus nombreux; mais on fait ce que l'on peut.

Chaque dormeur a droit à un petit banc pour appuyer sa tête.

Au chevet est la table avec ses accessoires, la pipe qui semble une grosse flûte surmontée d'une toupie faisant office de fourneau, entièrement fermée, avec un seul trou d'épingle au centre. Sur un plateau, une petite mèche brûle au-dessus d'une lampe de verre; on l'éteint en la recou-

vrant toute d'une cloche de faïence. Elle contient une huile spéciale, fort pure, qu'il ne faut pas laisser évaporer. A côté sont les tiges d'acier, pinces, ciseaux, qui servent à déboucher, à gratter, à entretenir la pipe, à cuire la boulette.

Couché sur le côté, la tête sur le petit banc, les yeux vagues et sans expression, le corps replié, lentement et avec onction, le fumeur jaune, vêtu de toile bleue, manie de ses doigts fins et agiles l'aiguille au bout de laquelle il a pris sur la soucoupe une once de la pâte d'opium, — la valeur d'un petit pois. Il présente l'aiguille à la flamme, et d'une seule main il la fait tourner rapidement; de temps en temps, il la porte sur le plateau uni que forme le haut du fourneau de pipe, et là, il roule, pétrit, aplatit, arrondit à la pointe de la tige la petite boule noire. Quand il la juge à point, il l'enfonce avec l'aiguille dans le trou imperceptible qui s'ouvre, au centre, sur le faîte bombé et poli du fourneau; il l'approche de la flamme, il aspire : la pâte noirâtre fait une flambée : et c'est tout, la pipée est finie, il faut en refaire une autre, pétrir une nouvelle boule, bourrer une nouvelle pipe. Une séance de fumeur comporte de quinze à vingt opérations successives. Quelle patience dolente et endormie! tant de travail pour si peu de chose! Voilà des gens pour qui le temps n'a pas de valeur.

Avec répugnance, j'ai accepté une pipe toute

préparée, et j'ai fait flamber le divin opium en aspirant, après je ne sais qui, dans le tuyau banal. En renouvelant l'expérience, je suis assuré que j'eusse eu plus de nausées que de rêves paradisiaques : il me semblait que je fumais des raclures de bois brûlé.

Par une baie percée à hauteur d'appui, l'œil plonge dans une case malpropre, fétide, humide, obscure ; la mèche de la lampe à pétrole qui pend du sommier a été baissée ; on a laissé là les fumeurs qui se sont endormis, et qui ne peuvent rentrer chez eux. Dans la pénombre, j'en aperçois un, le plus proche, abattu sur la natte, comme assommé, le corps flasque, les membres ballants, les yeux retournés et blancs, la lèvre pendante, dans l'abandon de l'épuisement, donnant une pénible impression qui fait songer à la barque des énervés de Jumièges ou aux dalles de la Morgue.

Nous sortons.

Dans la rangée noire des masures, des fenêtres éclairées nous attirent.

— C'est le restaurant, fait Jack.

Nous consultons nos montres. Il est une heure du matin, — l'heure où l'on soupe sur les boulevards de Paris.

— Allons souper !

Pourquoi, à cette heure tardive, le restaurant de Butte n'est-il pas encore fermé ? pourquoi les

marmites n'ont-elles pas encore cessé de bouillir sur les fourneaux de terre cuite? qu'attend-on? où sont les viveurs chinois qui vont venir faire la fête? En Occident, à pareille heure de la nuit, les tables d'hôte des auberges de village sont désertes, et la salle est fermée. Ici, le village chinois retentit encore des cris et des hurlements des joueurs, ou des mélopées traînantes des solitaires. La nuit est avancée, et il semble que dans ces huttes nul ne songe à se coucher, comme si ces gens vivaient d'une existence nocturne. Des raies de lumière filtrent à travers les ais des volets, et les petits cierges continuent à consteller les bords de la route.

Le restaurant se compose d'une salle communiquant au fond avec la cuisine, et, par un escalier raide, avec la salle du premier étage : celle où l'on nous sert à souper. L'établissement est vide, éclairé par la lampe à pétrole de la suspension. Des prières, des souhaits de bienvenue sont collés sur les murs, en affiches rouges, couleur de joie et de bonheur.

Nous pénétrons dans la cuisine, — infâme réduit où le chef, avec sa robe crasseuse, son crâne poli comme une boule d'ivoire d'où pendrait une corde, sa figure jaune, plissée, ravagée, fissurée comme une pastèque racornie, semble quelque horrible Canidie remuant des entrailles d'enfants dans l'infernale marmite. Quels étonnants

ragoûts se confectionnent dans ces chaudrons! Dans un angle, un four en maçonnerie sert à cuire le pain : car ils font leur pain eux-mêmes, selon le rite et les us de leur pays, ne voulant avoir rien de commun avec leur résidence d'adoption. Ils sont séparatistes au dernier point; ils se replient sur eux-mêmes, s'enferment dans leurs traditions, se mettent en boule pour repousser l'intrusion du modernisme, transportent avec eux partout leurs grandes murailles, et font encore aujourd'hui le pain comme ils le faisaient au temps de Jean de Vert.

Quel étrange aspect présente cette inquiétante officine empuantie, avec son gros mortier de grès blanc, où plonge le pilon pour écraser les herbes et le hachis; la table est chargée de vases remplis d'étonnantes choses qui baignent dans l'huile, auprès d'un baquet plein d'épais vermicelle. Le chef est occupé à préparer notre menu : de ses doigts luisants, il plonge tour à tour dans chacun de ces gras récipients et en retire une pincée de matières filantes qu'il jette dans notre marmite.

Des poutres du plafond enfumé pendent en grappes des échalottes, des balais, des pots à anse, des bananes, des courges, des pinces de bois, des louches en érable, des bottes d'herbes ténues.

Précédés du patron de la case qui nous fait les honneurs, nous grimpons à la salle du premier; elle est vide. Au milieu est une très haute table

ronde, qui semble une table à manger debout. Nous nous juchons sur de hauts tabourets ; nous ressemblons à une famille de Thomas Diafoirus.

Le service est promptement fait : une tasse de thé, une soucoupe chargée de viandes, un bol en porcelaine de Chine où baignent dans le bouillon des légumes, des herbes, des paquets de vermicelle inextricable et de riz coagulé, deux bâtons noirs pour y puiser et une spatule de faïence décorée pour boire le liquide, voilà tout ce qu'on nous apporte. C'est un repas complet, mais entassé, brouillé, mêlé à l'avance : c'est une synthèse de souper. Nous n'en fîmes pas une bien longue analyse.

Je regardais avec intérêt les oiselets et les fleurettes de ma cuiller vide ; je ne pus résister à l'envie de la mettre dans ma poche, et je l'achetai séance tenante avec les deux bâtonnets de palissandre, — découvrant peut-être ainsi à ces honnêtes et célestes colons une manie funeste de quelques occidentaux qui emportent les couverts.

Dehors, le ciel était clair et les étoiles brillaient d'un éclat pur. Les portes se fermaient, les lumières s'éteignaient derrière les volets ; des silhouettes de Chinois attardés glissaient sans bruit le long des bicoques, éventant de leur robe les faisceaux de petits cierges qui brûlaient toujours. Nous étions au bout des rangées de cabanes, et la

campagne s'étendait au-delà, jusqu'aux grandes cheminées des mines d'Anaconda, d'où jaillissait une pluie d'étincelles.

Un pâté de huttes noirâtres semblait accolé au village comme une verrue à une mauvaise figure. Des lumières y brillaient encore dans le morne silence.

— Allons là, dit Jack, ce sont les *chinese girls.*

Il y en a une quinzaine. Chacune a sa cabane, d'où elle guette les passants par sa fenêtre basse. Dans la chambre unique, comme dans un bouge, le sol est la terre battue; les murs sont nus, un rideau sale masque une paillasse. Dans l'angle du fond, c'est l'autel de Bouddah. Le dieu en bois doré est posé sur un piédestal, qu'entourent des vases garnis de fleurs en papier colorié; des poignées de petits cierges brûlent dans des tubes, entre de grandes images très enluminées, collées à la muraille. L'autel ne manque dans aucune de ces huttes, et c'est un trait bien particulier de ces mœurs, qui allient avec candeur la dévotion à la débauche. Le culte du Dieu d'en haut semble sanctifier le culte de l'amour terrestre; la prostituée abrite son trafic à l'ombre de l'idole et compte sa monnaie à la lueur des cierges saints; le vice et la foi font bon ménage; le lupanar se fait temple, l'odeur des orgies se mêle au parfum de l'encens, les jurons sont des prières, les soupirs sont des adora-

tions, et le dieu aux paupières bienveillantes préside aux ébats de ses fils sous la lueur des flambeaux que son divin esprit entretient.

Oh! les curieuses et répugnantes petites créatures, que ces Chinoises lilliputiennes aux pieds semblables à des moignons, à la peau cuivrée, à la taille exiguë : elles n'ont d'intéressant que leur minois doucement étonné, pensif, recueilli, sans insolence ni grossièreté. Les traits sont fondus encore, comme ceux d'une enfant dont la figure n'aurait pas son apparence définitive, et ne serait pas « faite », pour employer le mot qui sert. Le regard est bon, résigné, obéissant, et l'on oublie à les voir l'endroit où elles sont. Ces visages ont une expression si ingénue, si naïvement surprise, si éloignée du mal, qu'on ne peut les croire responsables, et qu'elles évoquent avec une fidélité surprenante l'image de Greuze, la *Cruche cassée.*

Ces physionomies poupines contrastent avec le corps complètement développé et formé, mais comme en miniature. Les proportions y sont; malheureusement ce sont des naines, des raccourcies, des diminutifs de la nature, des poupées jaunâtres aux gestes arrondis.

Il était deux heures du matin comme nous rentrions en ville. Tout était clos, sauf les maisons de jeux, qui s'ouvrent de toute la largeur de leur devanture sur la rue, et sont violemment éclairées

par des globes électriques. Des groupes de parieurs étaient massés auprès des tables; de temps en temps l'un deux se détache pour aller boire un verre de wisky au comptoir du bar, et pour piquer gratuitement, avec la fourchette banale, une pomme de terre ou une tranche de jambon sur les assiettes de la table du *free lunch*.

Avant de nous séparer de Jack, nous parlions de régler son compte.

— Non, messieurs, dit-il, je n'accepte rien. En vérité, je suis trop honoré d'avoir pu vous guider.

Nous nous regardions, étonnés par ce superbe désintéressement du noble cavalier. Il poursuivit :

— Permettez-moi seulement de jouer pour vous l'enjeu que vous voudrez. Si je gagne, nous partagerons le bénéfice.

J'avais envie de protester :

— Non, certes, loyal Yankee, je ne partagerai pas le bénéfice avec vous, et votre belle conduite mérite que vous le conserviez tout entier.

Je me ravisai, et lui donnai sans réflexion son pourboire, en le laissant libre d'en disposer à son gré.

Il nous avait quittés depuis une minute à peine pour se précipiter vers les tables des parieurs, que nous l'entendîmes nous héler à l'autre bout du trottoir. Il arriva tout essoufflé.

— Messieurs, je viens de perdre du premier coup votre mise, et je n'ai plus un *cent*. Si c'était

un effet de votre bonté de me donner encore de quoi jouer, je vous en aurais grande obligation.

Il fallut redorer son escarcelle sans que nous fussions autrement persuadés ou qu'il eût joué ou qu'il eût perdu. Nous le suppliâmes en tous cas de ne plus chercher à nous rejoindre, et de bien vouloir garder tous les bénéfices éventuels pour lui : c'était pour nous le plus fructueux des sacrifices.

VI

LE BŒUF DE SARGENT

VI

LE BŒUF DE SARGENT

Incendie d'un hangar à neiges. — En panne dans les Montagnes du Colorado. — La mort du bœuf. — Croquis à la sanguine. — La gorge de Marshall Pass. — Un lever de soleil. — La forêt embrasée. — Les méandres du *railroad*.

De Sargent à Mears Junction, au milieu du Colorado, l'express met, en temps ordinaire, deux heures pour franchir la montée de Marshall Pass.

Quand je passai par là, ce n'est pas deux, mais douze heures qu'il nous fallut pour faire ce court trajet.

J'avais quitté la veille au soir le Grand Désert américain et le lac Salé, où foisonnent et bâtissent les gais Mormons, autour du tombeau de leur père, Brigham Young.

Nous étions peu nombreux dans le train, composé d'un simple *parlor* (salon de conversation) et d'un wagon ordinaire à peu près vide. Les *sleeping cars*, les *dinning cars* s'attellent en route,

derrière le train, aux heures qu'il faut, et on les décroche dès qu'ils ne servent plus, pour alléger la marche.

Il y avait vingt-quatre heures que nous roulions dans les confortables véhicules du *Denver and Rio Grande Rail Road.* J'avais lié connaissance avec une charmante et gaie smala qui rentrait à Denver après avoir été camper en plein air durant un mois au *Yellowstone National Park*, ce qui devient là bas une mode hygiénique, comme chez nous d'aller aux eaux.

La journée s'était passée fort joyeusement, et le temps ne nous avait pas paru long dans notre roulotte à vapeur d'où, assis sur les marchepieds des passerelles, nous voyions se dérouler les splendeurs de ce pays doré et colorié qui n'a pas usurpé son poétique nom de *Colorado.*

Nous causions du Park National ; les *misses* nous tiraient l'horoscope avec les cartes, nous dessinions et devisions gentement. Nous avions traversé vers quatre heures de l'après midi les étonnantes et imposantes murailles du Cañon de Gunnison et aussi les premiers abris à neiges.

Vers cinq heures, le train stoppe devant une petite baraque rouge flanquée d'une guérite pour le télégraphe : c'est la station de Sargent.

Habitués par l'expérience aux arrêts fréquents et prolongés, nous n'étions même pas descendus de wagon. Une des *misses* s'était penchée à la por-

tière et nous avait dit de sa voix rieuse : « C'est Sargent ! » Cette indication nous avait suffi, le pays morne et désert ne nous paraissant pas valoir un déplacement. Il allait nous faire payer cher ce dédain. Les choses aussi se vengent.

Il nous sembla que l'arrêt était bien long. Un de nos compagnons, noir comme un Mexicain, se lève en déclarant : « Ah ! mais il faut voir ! » Nous le suivons.

Le train était arrêté dans un décor grandiose, au fond d'une immense vallée dont les montagnes lointaines faisaient des barrières violettes, qui semblaient soutenir la coupole du ciel. Il n'y avait rien autour de nous que cinq ou six masures grossièrement façonnées avec des troncs de bouleaux, et cimentées d'argile séchée au soleil. Dans la cabane qui sert de gare, la femme du chef de poste tient auberge pour les chauffeurs, dont c'est ici le relai. Un hangar voisin leur sert de dortoir. Un ruisseau coule un peu plus loin, puis la montagne recommence à élever ses longues pentes boisées et rocheuses jusqu'aux brumes confuses de l'horizon.

De l'autre côté de la voie, s'alignent cinq maisonnettes dont deux sont inhabitées et inoccupées. Les autres sont un bar, un *saloon* (cabaret) et une épicerie, où les denrées les plus hétéroclites se heurtent sur le comptoir : un jambon entamé pose sur la boîte de papier à lettres. Ces cabanes,

— comme toutes celles de la région, — ont un aspect particulier; elles sont basses, régulières comme ces maisonnettes qu'on fait dessiner aux enfants; la façade est au pignon, que surmonte, à titre d'ornement, un rectangle en planches, à cheval sur l'angle du toit, pareil à un panneau qui attendrait une enseigne.

Un trottoir de poutres règne le long des cinq masures, pour faciliter les relations. Au delà, on enfonce dans le sable, comme à Trouville.

Cependant le train est toujours à l'arrêt, avec ses deux épais et longs wagons au dos recourbé à l'avant et à l'arrière, qui semblent une grosse carapace, sous laquelle dormirait un monstre, une tarasque puissamment musclée.

La plateforme de la locomotive est vide. Mécanicien, chauffeur, chef de train, causent au milieu de la voie en fumant des cigarettes.

— Eh bien ! on ne part plus ?

— Non, la voie est en feu. Il y a l'incendie dans le prochain abri à neiges, à douze kilomètres d'ici, à Marshall Pass.

— On ne peut pas passer à toute vapeur ?

— Vous me faites rire. D'abord les wagons prendraient feu, et puis vous ne songez pas que toutes les traverses de bois qui soutiennent les rails, et qui sont à découvert, sont à présent en cendres; les rails ont roulé, il n'y a plus de voie.

— Mais alors, nous en avons pour six mois ?

— Pas tout à fait. Nous avons télégraphié à Gunnison. On va envoyer une équipe d'ouvriers pour éteindre le feu et reposer les traverses. Ce sera réparé pour demain dans la matinée.

Il était cinq heures du soir. Personne d'entre nous n'avait de raison particulière pour être pressé de partir. L'aventure nous amusait. Nous devions alors former un groupe pittoresque. Les dix voyageurs du convoi étaient philosophiquement assis à terre, sur le rebord du trottoir en bois qui longe les masures, c'est-à-dire à l'endroit le plus animé du pays, au centre des affaires. Autour de nous s'étendait jusqu'à l'horizon la prairie illuminée et desséchée par le soleil de septembre, rayée au loin par la double réglure de la voie silencieuse et déserte.

Rien n'est poétique et étrangement captivant comme ces deux rails qui sillonnent la solitude ; ils sont comme l'unique trait d'union qui nous relie au reste des hommes ; l'œil suit la ligne effilée et ténue qui va se perdre tout là-bas, à droite et à gauche, vers les nations les plus lointaines, New-York et l'Europe, Portland, San-Francisco et l'Asie : unique et mince ruban qui nous rattache, comme une ceinture, au monde entier.

Notre locomotive continue à souffler, à haleter, à cracher de la fumée et des escarbilles, ce qui est sa façon de piaffer, à l'avant des grosses voitures, dont l'ensemble est plus considérable que les ca-

hutes du village tout entier. J'offre un cigare de consolation à un de mes nouveaux amis.

Il me répond :

— Merci, j'en ai.

Je le sais bien, parbleu! qu'il en a. Ces Yankees ne comprennent rien à l'amabilité et à la gracieuseté. Ils sont pratiques et c'est tout.

Le sujet de la conversation est naturellement le hangar à neiges, cause de notre infortune. On rencontre les premiers spécimens de ces abris dès Bonita et Crookton, où la voie commence à grimper le long des dernières cimes qui émergent des cañons du Colorado. Les rails longent et contournent les flancs de la montagne sur une échancrure qui l'entame.

Dans la saison où j'y passe, tout verdit et poudroie au soleil. Mais en hiver, les hauteurs sont couvertes de neiges; il en dévale de fortes avalanches qui rendraient, en une nuit, le chemin impraticable et invisible. Aussi la voie est-elle, sur de longs parcours, recouverte d'un hangar en bois qui pose sa base sur le versant du mont au pied du remblai, tandis que la toiture s'appuie au versant supérieur. Les planches, mal jointes, sont noircies par les ouragans et la fumée des machines; d'énormes madriers les soutiennent; de temps en temps, une trappe s'ouvre dans la paroi, du côté opposé à l'avalanche, et laisse pénétrer un jour douteux sous ce tunnel fragile qui a tou-

jours plus d'un kilomètre de longueur. Dans les parties du trajet qui sont plus escarpées et plus exposées, ces voûtes se suivent de très près, ou plutôt, c'est pendant longtemps la même voûte avec quelques interstices de plein air, quelques vides où la neige n'a pas assez de place pour s'accumuler au point de résister aux puissants et formidables engins chasse-neige qui précèdent alors les trains.

Le passage sous ces constructions se fait dans un vacarme assourdissant, et dans des nuages compacts de fumée ; la locomotive rugit et grésille comme ferait un brasier sous un couvercle. Il n'est pas surprenant que les étincelles pleuvent sur ces parois de planches désséchées et tordues par des semaines de soleil ardent. L'étonnant est que ces hangars ne prennent pas feu plus souvent.

Celui de Marshall-Pass voulut sans doute rester dans l'ordre, puisqu'il s'était mis à flamber tandis que nous errions mélancoliques sur le gravier de Sargent.

L'horloge de la petite station marque six heures. Chacun commence à songer au dîner. Nous devions arriver à sept heures à Salida où un *dinning-car* tout prêt et tout servi nous attendait pour être accroché au train.

Hélas ! la table demeura ce soir sans convives, et les convives sans table. La femme du poste de Sargent qui n'a jamais de sa vie traité des « pas-

sengers », n'a rien chez elle. A l'épicerie, il y a quelques savons, des pelotes de ficelle et des cornets de poivre. Nous délibérons si nous n'allons pas nous répandre par les solitudes pour tuer quelque gibier à coups de revolver, ce qui est une chasse très hasardeuse, comme chacun sait. Nous nous faisons l'effet de héros de Fenimore Cooper, et il nous prend des envies de nous saluer à la mode pawnie.

— Bonjour, Oiseau-Blanc.

— Salut à toi, grand chef Chaudière-Noire !

Enfin, nous apprenons que l'épicier possède quatre ou cinq bœufs qui lui permettent de joindre à ses occupations le métier de boucher. Mais il ne tue qu'à de longs intervalles. Un bœuf dure longtemps, et l'on n'en mange pas tous les jours. Pourtant si on veut lui payer sa bête, il en tuera un pour notre dîner, comme on casse un œuf quelques minutes avant de faire l'omelette. Nous tombons d'accord : mais nous cherchons vainement des yeux le troupeau, dans la grande plaine solitaire.

— Le cowboy va rentrer à la tombée du jour, nous informe le patron, un petit vieillard sec et nerveux, botté, avec une barbiche grise et un large feutre sur sa chevelure tombante.

Il faut se résigner. Nous errons à travers les rails, les ronces, les herbes hautes. Aucun train ne passera avant cinq heures du matin : on n'en

voit qu'un par jour. De gros chiens, hargneux d'abord, et qui montraient les crocs devant les masures, nous prennent déjà pour des habitants ou des habitués, et nous convient à des jeux violents par manière de passe-temps.

A quelque distance de là, je foule un carré de terrain noirci, calciné, dans un amas de poutres réduites en fusain, de verres fondus, de vaisselle craquelée. Le poêle, renversé, a conservé ses formes; un bidon de fer blanc est crevé; des choses informes font un amalgame étrange, un mélange méconnaissable pétri et brassé dans la fournaise. La plus proche masure est toute noire de suie. La maisonnette tout entière a disparu dans un incendie que pas un seau d'eau n'a gêné. Quand le feu prend, il faut se lever, partir et le laisser faire. Ces gens sont très résignés et n'essayent pas même la résistance ou les secours. L'incendie est pour eux l'une de ces mille petites traverses sans importance qui contrarient l'existence.

Comme je contemplais ces ruines en évoquant la scène du sinistre, du désarroi, du brasier que durent regarder longtemps, dans leur impuissance, les six ou sept habitants du village, — soudain, quelque chose me saute à la jambe. Je me retourne et je décroche de mon pantalon un joli petit chat noir qui dormait dans les cendres, et que j'avais réveillé. Pourquoi était-il là? Avait-il choisi ces ruines comme un abri chaud et doux à son égoïste

béatitude? Je voulus plutôt croire qu'il était le chat de la maison, fidèle à son foyer; je me plus à m'imaginer qu'il gardait encore les ruines comme il avait gardé la chambre, et que son agression était une noble tentative pour la défense du sol natal, après comme avant le malheur.

La physionomie muette des bêtes a ceci de louable, qu'on peut leur prêter tous les beaux sentiments, — ceux-là même qu'on se plaint de ne pas assez souvent rencontrer chez les êtres humains.

Au fond de la clairière, à l'orée des bois, est un enclos fermé d'une forte palissade. Dans un coin, une sorte d'échafaud grossier supporte une large roue et un treuil d'où pend un câble comme au-dessus des citernes : c'est le parc aux bœufs. Tout autour, traînent à terre des ossements blanchis et des peaux racornies dans un tourbillon de grosses mouches.

Sur ces entrefaites, le cowboy averti est redescendu de la montagne avec cinq ou six bêtes, et l'égorgeur va nous fournir à dîner. C'est le petit vieillard de tout à l'heure; il a l'air sinistre d'un tortionnaire avec ses yeux caves, ses pommettes luisantes, sa chemise sale; il a un fusil en bandoulière et un poignard à la main, — tout un arsenal pour tuer un bœuf! On croirait qu'il part pour une chasse au tigre.

La tuerie d'un bœuf par un cowboy était, pour l'heure présente, le plus attrayant spectacle qui

s'offrît à notre désœuvrement; vous eussiez vu tous les passagers du train suivre à travers la steppe le boucher : on eût dit un cortège funèbre escortant le bourreau; il ne nous manquait que des *carochas* sur la tête et des *in pace* sur le dos.

L'égorgeur poussa les cinq ou six bêtes dans l'enclos dont il ferma la barrière, et ayant fait son choix, il mit en joue et fit feu. Les bœufs connaissaient cette funèbre cérémonie : on les fait entrer plusieurs à la fois parce qu'un seul se refuserait à quitter les autres; les animaux ont la solidarité entêtée de la routine; les bœufs aussi ont l'un pour l'autre la fidélité moutonnière. Dès qu'ils virent le fusil, ils se mirent à courir en tous sens, à se réfugier dans l'un des angles : plus d'une fois sans doute ils avaient ainsi accompagné la victime, et nul ne pouvait savoir de qui maintenant ce ne serait pas encore le tour. Cet enclos sanglant prenait de vagues et horribles apparences de Conciergerie, où les condamnés n'ont de doute que sur l'ordre dans lequel ils seront tués.

Au coup de feu, tandis que les autres bêtes effrayées et habituées se massent dans le coin, un beau bœuf, marqué de roux, comme ceux de Paul Dupont, demeure immobile, hébété et un filet de sang coule de son épaule. Il ne bougeait pas, il restait debout, la tête inquiète, comme se demandant ce qu'on lui voulait, ce qu'il avait fait, pour quelle faute inconsciente on le frappait. Le

taureau, du moins, par sa fureur et ses résistances, excuse presque l'attaque à cause du danger. L'agression d'un pauvre bœuf, inoffensif et résigné, est lâche et révoltante.

Ayant tiré le premier coup de fusil, l'Indien s'approcha de sa victime doucement, sournoisement, allongea le bras armé du poignard, et le sang jaillit d'une large entaille qui fendit le cou. La lame est trop courte et ne pénètre pas jusqu'aux artères vitales. Le bœuf ne tombe pas. L'Indien s'est vite éloigné, peureux des cornes; il vise une fois encore, le coup part, une autre balle se loge dans le cou. Le bœuf, toujours immobile et comme stoïquement résigné, regarde de ses gros yeux étonnés ces hommes qui le martyrisent; il pousse un long soupir, de ses naseaux ensanglantés : et l'on dirait la douce et triste protestation d'un être innocent qui souffre injustement. Il regarde l'égorgeur, il nous regarde nous tous, silencieux et presque émus le long de la barrière; les femmes se sont retirées au premier coup de feu. Cette boucherie nous écœure. Il est trop tard pour reculer, et puisqu'on ne peut plus sauver cette bête mutilée, nous voulons qu'elle meure vite et que ce dépeçage vivant prenne fin. Nous injurions cet homme qui, à son tour, ne comprend pas nos colères. La compassion universelle n'est pas un sentiment de sauvage : peut-être même est-il, comme beaucoup d'autres qui sem-

blent profondément ancrés en nous, une acquisition artificielle des âmes policées.

Sur nos objurgations, l'Indien s'approche encore une fois de la bête qui est restée seule, immobile, toujours debout au milieu du parc. Les autres ne bougent plus, peureuses, dans un coin. Une flaque de sang baigne les sabots de la victime. Le poignard plonge dans la gorge béante; la secousse pousse la grosse masse, qui fait quelque pas chancelants; le pauvre animal bave l'écume et le sang avec des gloussements et des borborygmes affreux; il tournoie, perd l'équilibre et tombe, plein de vie encore.

Les bœufs, ses camarades, le regardent à terre, s'approchent en fixant sur lui leurs gros yeux, comme des amis autour du corps d'un des leurs et qui demanderaient : « Qu'avez-vous donc? que vous a-t-on fait? souffrez-vous beaucoup? « L'un d'eux flaire une des plaies, et lèche doucement le sang, comme dans une caresse compatissante. Ils beuglent, ils tournent autour du moribond, l'air effaré et effrayé : les bêtes sentent la mort venir et planer. Le pauvre martyr vit toujours, il regarde ses camarades d'un œil si bon, si doux, qu'il y a dans son expression comme un muet remerciement. Son regard se dirige aussi vers la prairie voisine, où il venait paître chaque jour, vers la montagne, là-bas, où il suivait le troupeau, guidé par le cowboy au son des grelots de son

cheval. Et il ne peut toujours pas mourir. La vie a quelquefois des insistances barbares. L'Indien revient : encore un coup de couteau ! La bête fait un soubresaut, comme pour fuir, et retombe. Le sang coule plus abondant, et fait une flaque. L'œil n'est pas encore éteint ni voilé, mais toujours vif, doux, étonné. Ce bœuf ne sait pas, ne comprend pas ce que lui veut l'homme, et il y a tant de douceur triste dans sa résignation, qu'il semble qu'il cherche par quelle docilité, par quelle complaisance il pourra désarmer le bras qui ne cesse de le frapper.

Ses compagnons l'entourent, effrayés et tremblants, et nous regardons tous avec émotion ce spectacle, en soi banal et ridicule, d'un bœuf qu'on assomme ! Par pur respect humain, j'affecte d'assister en dilettante à ce meurtre, qui se commet, plus proprement sans doute, des milliers de fois par jour dans les abattoirs du monde entier : mais j'ai le cœur serré, et je n'oserais pas dire à mes amis que ces bœufs venant, parmi les beuglements, flairer et lécher le mourant, m'ont fait penser aux vocératrices de Corse chantant la ballata autour du mort.

Comme les yeux du pauvre animal commençaient à se brouiller et à nager dans le vague, le cowboy rassembla les autres bœufs, ouvrit la barrière et les lâcha. Ils partirent tous au galop, soucieux de leur sécurité, oublieux de leur ami

qu'ils laissaient baignant dans son sang, redevenus aussitôt, devant la porte ouverte vers la liberté, aussi égoïstes que les hommes.

Le blessé les regardait partir avec l'effarement trouble de la peur. Il ne se rendait pas compte pourquoi il restait là, tout seul, tandis que d'habitude il suivait, lui aussi, les moindres évolutions du troupeau. Il souffrait autant de son habitude contrariée que de ses blessures. Il rassemble ses forces, et dans une contraction suprême, il se met debout, les quatre jambes écartées, comme des étais mal assurés. Il veut faire un pas, sortir de cet enclos, aller retrouver les autres; mais, au premier mouvement, son regard se voile, son corps est pris d'un tremblement, il retombe en gémissant; la respiration est rapide, haletante, bruyante. Cette agonie interminable est pénible.

— Mais, achevez-le donc!

L'Indien plonge encore deux fois son couteau dans cette gorge béante d'où son avant-bras sort tout rouge. Le poignard trop court n'arrive pas jusqu'à quelque organe vital.

J'ai vu la *spada* s'enfoncer entre les cornes du taureau, à la *plaza* de Madrid, à celle de Séville; j'ai vu tuer les bœufs à l'abattoir de La Villette, j'ai vu égorger les cochons aux Union Stock Yards de Chicago et, sur la place publique des petits villages de France, des veaux assommés par le marteau brutal d'un forgeron, mais je n'ai jamais

eu l'impression de dégoût et de révolte que me firent l'Indien du Colorado et la lente agonie de cet éternel blessé. Un des nôtres se décida à suppléer cette brute, et, s'approchant du bœuf, lui tira une balle de révolver dans l'oreille. On vit une secousse contracter les muscles ; la mort était enfin venue. L'égorgeur attacha à la patte du bœuf le câble du cabestan; il le pendit au treuil pour le dépecer.

La cuisinière du poste attendait ses morceaux. Ici je me devrais à moi-même d'inventer un pieux mensonge, et de terminer mon récit par la formule tout indiquée : quand on servit le filet à table, personne n'y toucha. Hélas! je mentirais, et je ne veux pas avoir cette dissimulation. Pauvres êtres que nous sommes! nous mangeâmes le filet de très grand appétit. Hobbes a raison : les hommes sont bien méchants!

Pendant que nous étions à table, la locomotive de Gunnison arrivait, remorquant un fourgon plein de traverses de madriers et de solives ; une forte équipe d'ouvriers les accompagnait; ils étaient comme accrochés à tous les angles du wagon, aux pointes des poutres, aux marchepieds, aux tuyaux de la locomotive. Ils s'arrêtèrent une minute à Sargent pour avoir des détails, puis au coup de cloche du chauffeur ils regrimpèrent ; l'on eût dit une nuée de grandes mouches bleues grouillant autour d'une grosse bête noire. Ils repar-

tirent à toute vapeur, accompagnés de nos « hurrah! », et l'on eût pu prendre cette scène pour quelque modeste inauguration de chemin de fer, dans un district désert.

Neuf heures. Le repas est fini, les lumières s'éteignent, la soirée est fraîche. Il faut allumer les poêles du wagon qui sera notre dortoir. La locomotive continue à souffler et à fumer derrière son fanal, qui brille comme un phare. Notre piteuse caravane erre le long des rails et dans les prairies des alentours, où de lointains cigares piquent de petits points rouges et brillants dans la nuit.

Vers onze heures, le froid est vif; la campagne est déserte; il fait noir dans le wagon où les lampes ont été voilées; chacun s'est étendu où et comme il a pu, sur les coussins, à terre. Le calorifère ronfle; ce plaisant dortoir a l'air d'un poste au pays des fourrures.

Enroulé dans un plaid, je me promène aux alentours de cet étrange bivouac dans la solitude claire et étoilée; les monts font une sombre barrière à l'horizon; le disque blanc de l'excentrique luit comme une rondelle d'argent sur le gravier noir de la voie; derrière le télégraphe, le petit ruisseau continue son murmure, et l'on n'entend pas un bruit, sinon de temps en temps le vol tumultueux d'une orfraie, ou l'aboiement d'un chien derrière les masures.

Vers minuit je rentre au *parlor*, j'enjambe des dormeurs, et je m'assoupis à mon tour.

J'étais plongé dans un profond sommeil quand un bruit strident et déchirant nous réveilla en sursaut. Nous sautons à bas des marchepieds : c'était le sifflet de la locomotive qui revenait de l'incendie pour nous annoncer que si la réparation était loin d'être achevée, du moins les rails étaient en place ; un train pouvait se hasarder. Les Américains sont des impatients, ils n'attendent jamais que rien soit fini.

Il faisait encore nuit noire, il était trois heures du matin. La locomotive de secours, après un court arrêt pour nous prévenir, repartit vers Gunninson pour chercher un renfort d'hommes et de matériaux. Quelques voyageurs mal éveillés entouraient le tender où notre mécanicien prenait les dernières pelletées de charbon ; la cloche sonne, chacun grimpe, comme c'est l'habitude, sur les marchepieds et y demeure tandis que notre maison roulante s'éloigne enfin de la petite station de Sargent. Celle-ci a déjà disparu dans la nuit, au fond de la vallée ténébreuse ; et j'emporte l'inoubliable souvenir de ce stage pittoresque parmi ces trois ou quatre cowboys, ces doux sauvages qui vivent loin de tout, au pied des bois épais, au sein de la silencieuse et inoffensive nature.

Au bout d'une demi-heure, nous entrons sous un hangar à neige ; il précède celui qui a brûlé.

Sur les voies de garage se sont rangées les deux locomotives de secours qui sont accourues de Salida. Notre train stoppe sous le tunnel, je ne sais sous quel fallacieux prétexte, mais j'imagine par le caprice de ces trois équiques de chauffeurs qui, en se croisant, veulent causer et échanger les nouvelles. C'était un tableau bien curieux, ce groupe formé d'un train et de trois locomotives haletant côte à côte, dans le décor sombre et fumeux de l'abri; par la baie prochaine s'infiltrait un jour douteux, dont la traînée semblait une gaze violette ; les gros fanaux luisaient à l'avant des machines, sous lesquelles il tombait des gerbes d'étincelles ; des ouvriers circulaient, portant de grosses torches dont les flammes vacillantes faisaient danser les ombres et les choses, en plaquant des marbrures rouges aux angles des solives noires et des ferrures du train ; et les passagers, circulant dans cette pénombre en bizarres costumes du matin, semblaient les élus fantastiques de quelque infernal concile.

Le train se met en marche flanqué des deux locomotives de secours qui rentrent avec nous à Salida; l'une ouvre la marche et l'autre nous suit.

La rampe monte, les forêts de sapins couvrent les flancs des montagnes dont les pentes s'enchevêtrent en plans superposés. C'est l'heure douteuse où il n'est déjà plus nuit sans qu'il fasse encore jour. Les objets apparaissent en grisaille,

fondus et décolorés dans la lumière indécise de la nuit qui se teinte. Nous filons par dessus les ravins, le long des versants abrupts et tourmentés.

Tout à coup, au détour d'une muraille de granit, nous avons un spectacle fantastique. Une vallée profonde et boisée est cerclée par un cirque de hautes montagnes le long desquelles nous courons. Tout près de nous, un coteau flambe et grésille : c'est l'abri à neige dont l'incendie a causé notre retard.

Il ne reste plus rien de l'énorme toiture, et toute la voie est à ciel ouvert. Du flanc de la montagne sortent des madriers calcinés. Tout le paysage, sur une vaste étendue, est incandescent, couvert de poutres qui se consument, de débris en feu; les arbres des environs se sont allumés et achèvent de brûler, quelques-uns flambent encore au-dessus de nous, comme des signaux qui avertiraient des peuplades sur les monts lointains par delà l'horizon. Le sol est jonché d'épaves, de solives, de traverses qui finissent leur combustion sans flammes, avec une teinte ignée d'un rouge vif, tremblotant à la brise du matin; on dirait une pluie de rubis qui scintilleraient. La voie seule est dégagée, éteinte, noire, avec ses madriers neufs qui soutiennent tant bien que mal les rails. Ils ont été posés hâtivement, et sans l'allure emportée du train il serait peut-être imprudent de se risquer sur cette voie improvisée. Une équipe d'ou-

vriers travaille encore. Ils dérangent et chassent au fond du ravin les bois qui brûlent; ils sapent les arbres qui flambent, sans autre avantage, à ce qu'il me semble, sinon de faire rouler dans la forêt voisine des brandons qui peu à peu l'allument. A distance, le spectacle est féerique, et l'on dirait une fantasmagorie ménagée à notre réveil. C'est comme un champ incliné que couvriraient des ruines rouges et lumineuses; les torches des ouvriers ajoutent au pittoresque de cette scène grandiose, où l'on voit des ombres circuler dans l'embrasement de la montagne. Elle brûle dans presque dans toute sa hauteur; le feu gagne les troncs, les dessèche, les allume soudain et ils continuent de brûler sans flammes, avec une belle couleur rouge sang. Les ruines du hangar ont été dispersées par la pioche des terrassiers dès que le foyer est devenu abordable : le coteau est jonché de cendres, de braises ignées qui clignotent et brillent sur un long parcours. De loin, on dirait que la montagne s'est parée à mi-hauteur de quelque immense rosace de feu, dont les rayons épars gagnent en tous sens le faîte et le fond du ravin. C'est ici, mieux encore qu'au Yellowstone Park, le Demi-Arpent d'Enfer, *Hell's Half Acre*. Comme sur les débris d'un camp incendié, il flotte de petits flocons de fumée blanche au-dessus des madriers noircis. Le feu a fait toute entière son œuvre. On n'avait à lui opposer ni l'eau ni les secours

ordinaires : il a splendidement et complètement brûlé la montagne, qui porte à présent comme une tunique brochée de pierres précieuses aux mille reflets.

Le train a traversé à toute vapeur cette zone torride ; il a foncé sur l'incendie et l'a traversé comme eût fait une énorme salamandre. Son passage tumultueux a soulevé des nuées d'étincelles que nous chassons du pied à bas des passerelles. Il s'éloigne, et avant de tourner le prochain massif, nous regardons longtemps encore cet étonnant spectacle de la montagne embrasée, pareille au vitrage de quelque gigantesque serre qu'illumineraient les feux rouges du soleil couchant.

Les ravins défilent sous nos pieds; le train continue sa marche rapide le long du versant auquel il semble accroché entre le faîte et l'abîme. La nuit devient grise, transparente, laiteuse : c'est l'approche de l'aube. Un liseré lumineux annonce le soleil. Le train court à l'intérieur d'un formidable ravin que ferme une haute chaîne circulaire, derrière laquelle on soupçonne qu'il fait jour du côté de l'orient. Les étoiles et la lune ont pâli ; le ciel noir prend des teintes dégradées de plus en plus tendres, jusqu'au bleu pâle qui se fond bientôt dans les nappes rosées de l'aurore. Dans le ravin, il fait encore une nuit profonde. La crête rocheuse fait l'office d'un paravent, derrière lequel on devine que le soleil resplendit.

Par une échancrure du roc, on aperçoit, tout au fond de l'horizon, un lac situé en arrière de la barrière des montagnes. Tandis que derrière notre muraille, nous sommes encore en pleines ténèbres, ce lac lointain est déjà tout embrasé de la lumière du matin et luit comme une nappe d'or.

De minute en minute le ciel s'éclaire, la clarté gagne; la crête des monts de l'ouest se découpe à présent avec une netteté capricieuse. Sur le fond merveilleux dont l'aurore tend l'horizon, et grâce à la disposition des monts, nous avons ce spectacle étrange qu'il nous est donné de voir les rayons solaires du fond de la nuit, comme si nos regards traversaient la terre.

A présent, l'aube a fait place à l'embrasement du ciel, sans que du milieu de notre ravin nous soyons encore sortis de l'ombre. Les rayons du soleil s'étalent par dessus la crête en une gerbe éblouissante, qui semble le haut de quelque gigantesque auréole; le ciel baigne dans une poussière d'or ténue, vibrante, éclatante; c'est une illumination splendide dont nous ne voyons que le reflet qui passe par dessus nos têtes, sans disperser la grande ombre que projette sur nous le formidable écran des Montagnes Rocheuses.

Cependant, à la longueur des rayons envahissants, on se doute que le soleil monte; il approche, il semble gravir l'autre versant, il atteint le faîte. Tout à coup, les échancrures et les brèches

des cimes s'embrasent, se découpent sur un fond incandescent; le foyer lumineux, le brasier du soleil est arrivé à la hauteur des crêtes, et la lumière se précipite à travers ces énormes dentelures, comme ferait un fleuve qui franchirait le haut d'un barrage. C'est une véritable inondation de clarté et de feu. Dans le demi-jour, le ravin était nettement visible, avec tous ses détails, les arbres, les rocs tourmentés, les troncs morts et couchés; à présent, plus rien n'apparaît dans cet envahissement de lumière aveuglante, poudroyante, éblouissante, et l'on a ce phénomène rare d'une clarté qui n'éclaire pas. Elle est trop soudaine, trop éblouissante, elle offusque les yeux mal préparés à cet embrasement brusque comme une flamme de magnésium; le ravin a disparu sous un océan de lumière, inondé de rayons, noyé sous l'avalanche étincelante des feux solaires, envahi par les flots d'éther chaud et vibrant.

Il fait grand jour. Le train serpente sur les flancs de la chaîne rocheuse, où les rails décrivent leurs méandres. Un lointain sifflet de locomotive nous arrive et nous alarme. C'est l'express de Denver qui vient contre nous; la voie est unique. En s'apercevant l'un et l'autre, les deux trains s'arrêtent soudain, comme médusés, et font le plus comique colloque avec leurs gros sifflets, — ces sifflements particuliers des machines américaines, à notes doubles, au cri strident et mouillé,

pareil au chant qui sortirait du gosier d'une énorme grenouille, si elle sifflait, le bec plein d'eau.

Le train de Denver oppose d'abord une obstination fâcheuse et semble manifester l'intention de nous passer quand même sur le corps. Mais il faut croire que notre mécanicien fut persuasif; il siffla si mélodieusement, il sonna la cloche avec une conviction telle que l'ennemi se décida à revenir à résipiscence, et à Salida, son point de départ. Il fit machine en arrière, et c'est ainsi que nous franchîmes le Marshall Pass, en un cortège imposant que composaient le train de Denver, la première machine de secours, notre train et, pour fermer la marche, la seconde machine de Salida. Les passagers du convoi ennemi durent être fort fâchés de rétrograder à reculons, et il m'étonna un peu que ces Yankees, au sang chaud, prissent si délibérément leur parti. Il eût été plus original à eux de poursuivre jusqu'en ses plus meurtrières extrémités le cours de leurs prétentions, et il eût bien appartenu à l'Amérique d'inaugurer ce jour-là ce duel d'un nouveau genre, — le duel au railway.

Cependant le Marshall Pass déroule ses merveilles dans un dédale de ravins et de chaînes rocheuses, tortueuses comme les dessins d'un labyrinthe. Le train longe les rampes, tourne les courbes, comme s'il voulait étreindre la montagne

dans un enlacement lent et constant. Ce sont des sinuosités, des retours, des inflexions de la voie qui semble un long lacet enroulé sur lui-même. On repasse cinq et six fois devant les mêmes points, mais à des hauteurs différentes; c'est une spirale au creux d'un entonnoir. Le long défilé que forment les deux trains et les deux locomotives isolées se déroule curieusement en hélice, et fait valoir le caprice de ces méandres. La machine d'avant file au-dessus de nos têtes à l'endroit où nous serons tout à l'heure; celle de l'arrière est encore au-dessous, là où nous étions. C'est la course à l'abîme, tantôt ascendante, tantôt plongeante. La locomotive de tête a déployé un petit fanion rouge qui marque les sinuosités; tantôt il disparaît derrière le roc qu'il contourne pour reparaître à cent mètres plus haut, suivi de son noir et bruyant cortège de machines et de wagons, dont les lourdes ferrailles résonnent dans ces brèches profondes au milieu des rugissements de la chaudière essoufflée. Les bois de sapins, les rocailles rougeâtres, les poteaux télégraphiques en croix, le sol humide, les fourrés verts, tout semble emporté autour de nous d'une allure vertigineuse. Nous touchons le pied de la forêt dont nous allons, dans un instant, dominer les cimes. C'est une ascension giratoire dont les volutes étreignent les flancs tourmentés des monts, dans leur prise de fer et d'acier. Le train se tord comme un long serpent

qui tournerait sans cesse autour d'une proie trop grosse, sans pouvoir l'embrasser pour l'étouffer.

A travers les couloirs profonds et sinueux qui creusent les contreforts de la Sierra Bianca et des monts Smuggler, on débouche sur la vaste vallée de l'Arkansas, que ferme au loin, en crêtes pittoresques et arrondies, le massif du Pikes Peak où sourdent les eaux minérales de Manitou.

Il était huit heures du matin quand le train stoppa en gare de Salida, dans cette ville industrielle et noire où l'on vit sous un faux ciel de fumée et de vapeur, comme à Mons ou à Charleroi. Notre retard avait jeté le désarroi dans le service, ordinairement fort gêné par l'absence de doubles voies. Des trains de toutes directions attendaient, et avaient jeté sur le quai des types de toutes les peuplades environnantes : Mormons, Sioux de la Nebraska et Mexicains d'Albuquerque. Après une heure d'arrêt, un convoi spécial et hors cadre emportait vers la jolie ville de Denver les retardataires du Marshall Pass, — les naufragés du *Northern Pacific*.

VII

BOXIANA

VII

BOXIANA

Denver. — *Excitement* de parieurs. — Le grand match de Corbett et de Sullivan pour le championnat de boxe du monde. — A l'*Olympic Club* de la Nouvelle-Orléans. — Un combat de géants. — L'escrime en wagon. — Vingt et une reprises mémorables. — *Nine*, *ten*, *out!* — Le nez d'un boxeur. — Au *Carn' Cross* de Philadelphie. — Minstrels. — La parodie de la boxe. — Le champion du monde. — A qui le gant?

J'étais à Denver, ravissante capitale du Colorado, au centre des Etats-Unis, — une ville coquette et curieuse, le type de ces jeunes cités américaines qui prennent en quelques années un développement colossal.

J'entends encore un commis de magasin qui m'expliquait la genèse de Denver. Ce garçon était un Français expatrié depuis trente ans. Il me reconnut à mon accent pour un compatriote, et comme je lui demandais une paire de gants, il me dit à brûle-pourpoint, avec cette grosse familiarité du Yankee :

— Oh! vous êtes Français? Moi aussi. Bonjour, mon cher ami, comment ça va?

Je serrai sa main loyale et il me combla de prévenances. Je le soupçonne même d'avoir, en l'honneur des circonstances, amplifié ma facture pour me faire mieux apprécier, apparemment, le prix des produits de son pays d'adoption.

Il me conta qu'il avait connu Denver à l'état de petite bourgade où les cowboys traînaient les bœufs sur l'herbe du chemin. Aujourd'hui, les rues ne sont pas, il est vrai, toutes pavées, mais il y a de larges et belles voies dans le centre, des avenues illuminées à l'électricité, sillonnées par des tramways électriques et funiculaires, bordées de luxueux magasins, de monuments aussi importants que le Palais-de-Justice de Bruxelles, et d'aussi mauvais goût, et l'hôtel où j'habitai à dix-sept étages, flanqué d'un théâtre d'opéra.

Les anciennes villas de plaisance se sont trouvées englobées avec leurs parcs dans les îlots de constructions neuves, et donnent un aspect particulier, riant et avenant, à cette jolie cité où la pierre bleue et la brique marient doucement leurs tons sur un fond de verdure.

Un soir, je flânais suivant mon habitude devant les splendides vitrines, et je sortais de visiter un musée de cire où sont exposées les statues à demi nues de deux illustres boxeurs, Sullivan, le géant de la boxe, et son rival Rivkain. Le grand

phare de cent mètres brillait comme une large étoile bleue au-dessus des toits, et reportait ma pensée vers la tour Eiffel; j'allais dans le murmure de la grande rue animée, où résonne nuit et jour sous le sol le câble du funiculaire, quand, à un carrefour, j'aperçois une façade illuminée portant les mots : *Exchange office;* une masse compacte de têtes en barrait l'approche avec un grand brouhaha.

— C'est la petite Bourse, pensai-je. Les coulissiers d'ici sont plus bruyants que les nôtres.

Je fus vite détrompé par l'état d'exaltation, de fièvre où je voyais de loin tous ces gens. Des hommes circulaient avec des carnets, et les autres vociféraient.

— Que je suis naïf, me dis-je à moi-même, de n'avoir pas deviné que c'est une réunion électorale qui prépare la lutte entre Cleveland et Harrisson, pour la présidence des Etats-Unis. Je reconnais maintenant les cris et les mœurs des électeurs.

J'approchai pour me mêler au meeting. Il était dix heures et quart. Tout à coup une tempête formidable de hurlements éclate dans les airs :

— Corbett ! Corbett ! Hurrah !

Je compris seulement. Tous ces gens étaient des parieurs. Ils attendaient le résultat téléphonique d'un match colossal de boxe, — la lutte pour le championnat du monde, entre l'invincible Sul-

livan et le Californien Corbett, qui se livrait ce soir-là, à huit heures, à quinze cents kilomètres de là, dans l'*Olympic Club* de la Nouvelle-Orléans.

C'était comme le duel de l'Est contre le *Far West*. Les parieurs heureux eurent une explosion de joie effrénée, sans mesure, tonitruante. Cette nuit-là, il fut impossible de dormir dans aucune rue de Denver; les journaux du lendemain matin nous apprirent que l'*excitement* fut pire encore dans les autres villes, de San-Francisco à New-York, de Minneapolis à Kansas-City. Il n'y a pas de Grand Prix de Paris qui donne l'idée d'une effervescence pareille, et les clameurs furent moindres chez nous à la nouvelle de Valmy.

Je quittai Denver pénétré de la grandeur du rôle que joue la boxe dans les destinées du peuple américain. Une quinzaine de jours plus tard, je n'y pensais plus, et j'écoutais dans un *rocking chair* une dame qui jouait du piano sous le hall en bois d'un hôtel du *National Park*, devant les terrasses argentées du Mammouth.

Un petit monsieur vint en souriant s'asseoir près de moi, et me dit dans mon idiome paternel :

— Pardon, monsieur, j'ai lu votre nom sur le livre de l'*office*, et j'ai reconnu un nom français. Moi aussi je suis Français, établi depuis quinze ans dans les produits chimiques en gros à la Nou-

velle-Orléans, et j'ai tant de plaisir à rencontrer un compatriote...

Il me tendit sa carte. Il s'appelait Auguste Lebrun. Nous fûmes tout de suite excellents amis. Nous causâmes des *Rocky Mountains*, du Montana ; il s'enquit du pays natal, sur les nouvelles duquel il me parut arriéré, car il attachait encore beaucoup d'importance au général Boulanger. Comme nous en venions à parler de la Nouvelle-Orléans, où il m'invitait à loger chez lui et où il me nommait beaucoup de colons français, Corbett me revint en mémoire.

— Vous venez de la Nouvelle ? Mais alors vous avez assisté au match Corbett-Sullivan ?

Il se recueillit pour me répondre avec solennité :

— Oui, mon cher ami.

Cette fois je tenais mon homme, et je ne le lâchai plus qu'il ne m'eut conté le gigantesque tournoi. Nous passâmes sur la terrasse, où il faisait un soleil éclatant qui éclairait le vaste panorama d'une vallée verdoyante, barrée au bout par des montagnes violettes. Nous nous installons dans nos hottes, nous faisons venir des *cocktails* et des cigares, et je l'écoutai.

— Oui, cher ami, après treize ans de succès ininterrompu, voilà le grand Sullivan détrôné, et cette défaite tient du miracle, car personne n'eût voulu y croire.

« C'était le lundi soir, 7 septembre. Vous dire qu'il y avait foule à l'*Olympic Club House* serait du puffisme. On payait des dix et des vingt dollars pour entrer. Il fallait traverser une véritable marée humaine, où les cris stridents des *bookmakers* mettaient une note aiguë sur le grand murmure de la masse. Vous ne connaissez pas notre *Olympic Club?* C'est un joli bâtiment, très coquet, avec une tourelle carrée à belvédère, des balcons découpés, une vérandah. Mais je vous arrête là aux bagatelles de la porte.

« Je parviens à fendre la presse; me voici dans l'arène, immense hangar où des poutres s'enchevêtrent sous le toit. De gros globes électriques pendent au bout de cordes grossières. Des planches étagées en amphithéâtre forment banquettes, et craquent sous le poids des grappes humaines. En bas, le centre est vide et laisse un espace réservé, c'est le champ clos. Il est séparé du public par un espace libre que ferme une barrière à claies. Une double corde, tendue sur des pieux, isole la lice. Des amis, des organisateurs, des commissaires, emplissent le couloir de ronde. Le directeur du combat a près de lui un gong, qu'il frappe pour marquer le début et la fin des reprises.

« Chaque adversaire a sa chaise dans son coin, gardée par deux appariteurs empressés à les servir. Le boxeur a quelques minutes de repos entre

chaque assaut. On le voit s'affaler sur sa chaise, la tête en arrière, les bras ballants, pour éviter toute fatigue et tout mouvement superflu. Les amis et entraîneurs s'empressent autour de lui; l'un l'évente avec un écran, l'autre lui tient le goulot d'une bouteille entre les lèvres pour qu'il puisse boire sans faire usage de ses mains; un autre l'essuie et l'éponge, armé d'un seau d'eau, comme un palefrenier.

« Vous n'imaginez pas, cher monsieur, ce qu'est la vie d'un professionnel boxeur. Tel qu'un jockey ou un pianiste, il consacre chaque jour plusieurs heures à son art; même quand il voyage, il ne perd point temps, et son wagon, qui lui appartient, est une salle d'armes garnie de masques, gants, haltères; le plancher est semé de sciure; au centre, pend du plafond une grosse boule faite de cordes tressées : c'est le mannequin ou le plastron. Le sujet passe des heures à cogner sur cette sphère inoffensive des coups de poing terribles, qui la font voltiger jusqu'au toit. C'est là qu'il s'entraîne, tout comme chez lui; il a l'hydrothérapie, la gymnastique, le salon de repos : j'ai visité le wagon de Sullivan, c'est un hammam roulant. Non seulement il s'exerce à donner des renfoncements, mais encore il s'accoutume à en recevoir, et il a un maître qui lui prodigue chaque jour des coups de poing sur la face pour l'endurcir par l'habitude. Ces gens acquièrent ainsi une résis-

tance d'épiderme dont peuvent vous donner déjà l'idée ces *minstrels*, qui, dans les cafés-concerts, reçoivent sans sourciller des paquets de claques sonores. »

Je l'interromps :

— Mais, pardon, qu'est-ce qui décide la victoire? Je ne pense pas que ce soit la mort d'un des deux champions ?

— Point. Les coups ne doivent porter que sur la face et sur l'estomac. Les reprises se succèdent jusqu'à ce que l'un des deux adversaires tombe à terre, évanoui, et demeure au moins dix secondes sans reprendre connaissance. Mais laissez-moi vous conter le combat de géants auquel j'ai assisté durant une heure. Il a fallu vingt et une reprises pour abattre le roi de la boxe.

« Les voici tous deux, — des hommes superbes, musclés, nus jusqu'à la ceinture, avec la physionomie décidée, le menton bestial, les biceps énormes, tels enfin qu'on peut se figurer les assommeurs des abattoirs ou les héros de l'*Iliade*.

« Le gong sonne. Le silence se fait aussitôt. Les adversaires sautent légèrement au centre de l'arène. Sullivan devient aussitôt l'agresseur. Corbett sautille en tournant autour de lui ; les poings s'allongent, mais les coups sont trop courts ou parés. Sullivan essaie de bloquer son rival contre la corde, mais celui-ci parvient à glisser et à s'es-

quiver. Le gong résonne, le premier assaut prend fin, et aucun coup n'a encore été reçu.

« A la seconde reprise, Sullivan prend encore l'offensive. Il lance un vigoureux coup de poing sur la tête de Jim Corbett, mais celui-ci l'esquive d'un bond. Les premiers horions sont échangés. Jim est frappé à l'épaule, et John Sullivan à l'estomac : quels coups, par Jonathan ! Il semble qu'une tour en serait ébranlée.

« Je ne vous détaillerai pas chaque reprise, bien que j'en aie noté toutes les péripéties sur mon calepin. Nous étions tous dans un état de surexcitation indicible, dont vous comprendrez la fièvre si vous faites réflexion qu'une défaite pour Sullivan nous semblait aussi impossible que le relèvement de la rente italienne. C'était, dans la salle, un remous, un vacarme dont une tempête donnerait seule l'idée.

« Les quatre premiers assauts nous donnèrent le spectacle d'un combat merveilleux entre champions de première force. Tantôt ils s'observaient, le corps penché, tantôt ils s'approchaient dans un corps à corps terrible, où les poings volaient comme des balles et retombaient, avec un bruit sourd, sur la face et la poitrine; à un coup que reçut Sullivan sur l'oreille, sa tête recula et tomba sur son épaule, comme une masse inerte. Le gong, en sonnant, les interrompait toujours au milieu de l'échange le plus nourri.

« C'est dans les quatre assauts suivants que la lutte se corsa. Les deux champions paraissaient pleins d'entrain. Sullivan s'avance en riant du dernier coup de poing qu'il a reçu sur la tête, tandis que Jim se lève de sa chaise en se grattant le nez d'un air plaisamment inquiet.

« Le combat s'échauffe. Sullivan lance, pour la première fois, ce vigoureux coup de poing droit qui assomma tant d'adversaires. Mais Corbett s'étant esquivé, il rencontre le vide et chancelle de la force qu'il a déployée. Peu après, il est frappé sur le nez, et le premier sang apparaît. La bataille devient furieuse. D'un coup qu'il reçoit sur la tête, Sullivan tombe sur la corde et ne se relève que pour en recevoir un second. Au signal du gong, les champions regagnent leur place; on éponge la figure de Sullivan.

« Dès la reprise suivante, on peut prévoir que John a rencontré son égal, sinon son maître.

« Les coups se succèdent sur sa face ensanglantée, sur sa poitrine meurtrie, sur sa mâchoire. A l'une des reprises, la violence du poing de Corbett le jette à terre. Au huitième assaut, il donne des signes de fatigue; au neuvième, il a la bouche et les yeux en sang. Le nom de Corbett traverse la foule comme une traînée de poudre, et les bookmakers diminuent leurs prétentions sur Sullivan. Le Californien, malgré les bons coups qu'il reçoit, paraît toujours alerte et gai. Au

dixième assaut, il administre à son rival une si magistrale volée qu'il est acclamé par un tonnerre de hurrahs. Sullivan est en sang et hors d'haleine; au douzième assaut, il semble qu'il ait peine à quitter sa chaise, et il est le dernier à répondre à l'appel. Quand le gong sonne la fin de la reprise, Corbett, qui vient de recevoir un coup de poing sur l'estomac, riposte par un coup sur la tête, et va s'asseoir en riant.

« Les assauts suivants sont des mêlées épiques : les coups de Corbett ont une telle violence que la tête de Sullivan cède et retombe, comme si elle allait se détacher du corps. Les siens sont vigoureux aussi, mais le Californien, agile comme un singe, les esquive presque tous d'un bond, en sautillant autour de son adversaire qui, entraîné par sa propre force, roule souvent à terre.

« Dès la seizième reprise, la scène devient sauvage : les coups pleuvent. Sullivan reçoit sur le front cinq meurtrissures consécutives. La foule est en délire; les actions de Sullivan se réduisent à rien sur le carnet des bookmakers. On crie : Assez! assez! Hurrah pour Corbett! Mais celui-ci veut une victoire complète et décisive, et la lutte continue.

« Cet incident a stimulé les deux ennemis; quand le gong sonne le dix-neuvième appel, tous deux se lèvent précipitamment et arrivent en même temps au milieu de l'arène. L'acharnement re-

double; le poing gauche de Sullivan est dans un perpétuel mouvement, comme une bielle de locomotive, tandis que son adversaire conserve toujours l'air jovial et dispos; il paraît énervé, las, et déjà battu.

« Nous approchons du dénouement. Deux reprises encore, et ce sera fait d'une gloire consacrée par tant d'années de victoires.

« Le gong les appelle pour la vingtième reprise. Sullivan semble abattu; son poing gauche ne peut plus se tendre; il lutte avec prudence. Sous ses plaies et ses meurtrissures, il a toujours le grand air résolu des anciens beaux jours. D'un coup de poing sur la mâchoire, Corbett l'envoie tomber sur la corde; il se relève et est à moitié assommé par une série de cinq horions; ses genoux plient et se dérobent; un nouveau coup sur le front le jette sur la corde; il se relève avec peine. Le gong, qui marque la fin de la reprise, sonne à temps pour le sauver.

« L'assaut suivant fut le vingt-unième et dernier. Corbett, rayonnant, s'élance le premier sur la piste, il sait à présent qu'il a le championnat dans son bonnet. Sullivan, au contraire, s'avance lentement avec l'air harassé et anxieux. Ils en viennent aux mains, ce ne fut pas long. Sullivan reçoit d'abord un coup formidable sur le nez; tandis qu'il essaye de riposter, Corbett l'atteint encore presque en même temps de ses deux poings et le

renverse sur la corde. Alors on vit un spectacle émouvant : le grand champion de toutes les Amériques était étendu aux pieds de son rival qui l'attendait les bras croisés. Chacun avait sa montre à la main : l'illustre Sullivan fit un effort pour se soulever et continuer à combattre ; mais ses forces le trahirent et il tomba évanoui sur le sol. A haute voix chacun comptait les fatales secondes : « Sept, huit, neuf, battu ! » Les dix secondes étaient écoulées, tout un glorieux passé s'écroulait. Tandis que les médecins, les amis et les appariteurs s'empressaient autour de Sullivan, l'arbitre Duffy fit faire silence et prononça l'imposante proclamation :

« — M. Jas. J. Corbett est proclamé champion du monde.

« Un tonnerre de cris, de bravos, de hourrah accueillit cette déclaration. Corbett, très entouré, serrait les nombreuses mains tendues vers lui. Cependant Sullivan, revenu à lui, s'était péniblement remis sur ses pieds. Il fit signe qu'il voulait parler, il s'avança vers Corbett, lui donna un shakehand et lui dit :

« — Je suis heureux que ce soit encore l'Amérique qui conserve, grâce à vous, le championnat du monde ; pour moi, je ne regrette qu'une chose, je suis descendu sur l'arène une fois de trop ».

« Alors il se retira pour aller faire panser sa figure boursouflée.

« Savez-vous ce que c'est qu'une face de boxeur pochée? Ce n'est pas beau. Le nez devient tuméfié, spongieux, sanguinolent, l'œil est bouffi, rouge, petit sous l'enflure des paupières où se marient tous les tons, depuis le jaune vert jusqu'au rouge violacé. Les alentours du point meurtri se soulèvent, se teignent de teintes plus pâles et concentriques, jusqu'à la rougeur enflammée qui cerne le tout. — Et tenez, vous voyez d'ici ces bubons cancéreux qui crèvent au faîte des sources ferrugineuses du *Mammoth-Spring* : voilà le nez de Sullivan au sixième assaut; quant à Corbett, il eut des bleus, des plaques rouges à peine; le sang ne coula pas, et il sortit de là les mains dans les poches de son veston.

« Ils sont tous flegmatiques dans cette famille. Pendant l'assaut, madame Corbett était à New-York, dans les bureaux du *World*, où elle attendait minute par minute les messages du téléphone. Et comme les nouvelles ne cessaient d'être bonnes à chaque reprise, la femme du vainqueur souriait gentiment en disant : « Quand je vous le disais! » Mais je crois bien qu'une épouse française eût attendu son mari à la sortie.

« Sur tout son parcours, les acclamations enthousiastes saluèrent le triomphateur inespéré, — le plus fort boxeur de la terre. »

— Comment est-il de sa personne?

« Corbett est un solide gaillard qui semble

avoir vingt-six ans ; la figure est énergique, régulière, sans barbe ni moustache, les cheveux se redressent en brosse, le nez est fortement arqué, arcbouté contre le tamponnement des poings; l'œil est franc, jeune, avec de gros sourcils; la mise est d'une élégance irréprochable : c'est un beau vainqueur ».

A ce moment le gong de l'hôtel sonnait, non pas pour marquer l'heure d'un assaut de boxe, mais pour annoncer le dîner.

Je passai quelques journées agréables avec le loquace chimiste de la Nouvelle-Orléans, et nous nous séparâmes en nous promettant de nous revoir.

Une quinzaine plus tard, j'étais à Philadelphie, où je retrouvai assez plaisamment Corbett et Sullivan.

J'étais venu passer la soirée au théâtre de Carn' cross, dans une rue où toutes les boutiques sont des magasins de pianos.

Le spectacle commence par les pantalonnades de quinze minstrels en habit, cravate blanche et pantalon blanc, en gants noirs comme leur figure. Ils sont assis en demi-cercle. Chacun dit sa chansonnette, prend part au dialogue, apporte sa repartie ou son bon mot. Il y en a un qui est borgne, et c'est horrible à voir, cet œil blanc unique qui bouge sur une face noire.

On n'aperçoit en entrant qu'une double rangée

d'yeux blancs et de lèvres trop rouges. Il y a, dans le nombre de ces masques, des ténors doués d'une belle voix, ils chantent de grands airs d'un sérieux qui contraste avec leur mise. Ils ont tous l'instinct musical. Ils exécutent des chœurs où la mélodie très pure se détache sur un fond de murmures doux et sourds comme des sons d'orgue en sourdine.

Ces nègres, ou simili-nègres, offrent un rare exemple de cabotins timides et humbles. Ils ont l'air malheureux et suppliant, et ils n'apportent pas à la scène les allures effrontées de tranche-montagnes qu'ont d'ordinaire les plus infimes ténors des plus modestes concerts.

Ils exécutent des tours. L'un d'eux est disloqué; il entre en courant, l'air affairé, comme s'il était poursuivi; il fait une cabriole, il se tord en tous sens comme une chiffe molle, et, après chaque exercice, il regarde, la main au-dessus des yeux, dans la coulisse, comme pour voir si on le poursuit toujours, s'il a le temps de faire une torsade de plus avec son pauvre corps; il se tortille et se torture comme par divertissement, comme pour jouer un bon tour à des surveillants imaginaires, comme un écolier qui fait un pied de nez derrière le dos de son maître. Bizarre attitude qui semble vouloir dissimuler sous une apparence frivole ce que les exercices présentent de douloureux. Et par un contraste déconcertant, l'orchestre joue cependant

une marche funèbre triste comme la misère et le métier de ce pauvre acrobate noir.

Quelques-uns sont coiffés plaisamment d'un chapeau canotier blanc, qui leur barre le front, comme si tout le haut de la tête avait été coupé; on ne voit que le reste de la figure qui semble béante par le haut, comme un pot à tabac en forme de moricaud qui aurait perdu son couvercle.

Les jeux de physionomie de l'artiste nègre sont nuls. On ne voit remuer que les yeux blancs et les lèvres rouges, comme sur une grosse tête de poisson.

Ils échangent leurs historiettes et leurs balivernes. Il y en a d'amusantes. L'un demande à l'autre :

— Comment ferez-vous pour aller de New-York à San-Francisco en douze heures?

— Je ne sais pas; je mets toujours huit journées pour y aller.

— Eh bien, moi, je monte en ballon, je m'arrête dans les airs, et, comme la terre tourne en vingt-quatre heures, San-Francisco passe devant moi; alors je descends.

Descendons-y de même, puisque nous voici dans la ville natale de Corbett, à qui nous revenons, et à qui l'on y préparait pendant ce temps les plus chaudes ovations.

Au Carn'cross de Philadelphie, on lui rendait

aussi hommage ce soir-là sous forme d'une parodie : le match de Corbett et de Sullivan.

Corbett était plaisamment figuré par un sauvage californien, noir de teint, vêtu de plumes, gambadant comme un cabri, jurant, tempêtant. Il entre dans l'arène, donne un coup de poing dans la boule de corde qui pend au mur et dont je vous ai parlé plus haut; la boule s'élève à une hauteur inouïe, disparaît dans les combles et ne revient plus. Alors l'âpre fils de la nature donne des coups de poing et des coups de tête dans les murs, dans les colonnes, pour s'exercer.

Pendant ce temps arrive Sullivan, vieux et cassé, un parapluie sous le bras. Il aperçoit Corbett qui gambade et il se met à trembler de tous ses membres. Alors, pour se donner du courage, il conte ses exploits.

— Je n'ai pas peur; j'ai donné la semaine dernière un coup de poing à quelqu'un, et toute sa famille en est morte.

Au signal ils s'avancent, n'osent s'approcher, et, comme les hésitations se prolongent, les voilà qui tombent de fatigue et de sommeil; ils allongent mollement et machinalement leurs poings débiles; Sullivan tombe endormi et Corbett l'imite.

Voilà en vérité quelle place considérable occupe la boxe, l'art cher à lord Byron et à Richard III, dans la vie américaine.

Sullivan était honoré à l'égal d'un demi-dieu et beaucoup plus qu'Hercule en personne. Il avait sa statue en cire dans les musées, les journaux donnaient sa biographie, son *home*, ses habitudes; les interviewers assiégeaient sa porte, et les petits championnets tremblaient autour de lui. C'est ce géant du biceps que Corbett a abattu, détrôné, dépossédé du championnat du monde, en attendant le vainqueur qui l'abattra lui-même, pour se conformer à la grande loi du rythme et de l'alternance, maîtresse du monde.

Et quasi cursores tradunts ibi lampada boxae.

VIII

LA RÉCLAME AUX ÉTATS-UNIS

VIII

LA RÉCLAME AUX ÉTATS-UNIS

Race bruyante. — Faire argent, faire montre. — Les réclames de la rue. — Trottoirs et boîtes à ordures. — Lettres d'ombre. — La réclame et l'éclairage. — Aspect forain des rues américaines. — L'art et l'affiche. — *Free lunch.* — Les Exposées de coiffure. — Réclame et religion. — La vache de M. Harrison. — A nous, Chéret!

Sur la ligne du Grand-Pacifique, le train file à toute vapeur, en faisant pleuvoir une nuée d'étincelles dans l'herbe jaunie des steppes déserts. Jusqu'à l'horizon, que ferment de hautes montagnes, on n'aperçoit rien que la ligne des poteaux en croix qui supportent les fils télégraphiques, passés dans des godets verts, et l'interminable réglure des rails. Des pierres énormes semblent des aérolithes qui seraient demeurés à demi enfoncés dans le sol, la base en l'air. Sur leur surface plane, une main inconnue a peint en noir des caractères et des mots. A 7 ou 800 kilomètres à la ronde, il n'y

a ni villes ni âmes : et ces rochers prêchent dans le désert, sur le passage du train, l'excellence des corsets de M. X..., ou la supériorité des pianos de Z....

Il passe là un train toutes les vingt-quatre heures, mais les commerçants ont bien auguré de la qualité des voyageurs par leur rareté; ils ont voulu que les passagers du *Pacific Railway* pussent occuper leurs loisirs en méditations lucratives pour le commerce national.

La réclame a tout ce qu'il faut pour séduire et enchanter les Américains, dont la principale affaire est de gagner des dollars. C'est l'offre habilement imposée au passant; c'est l'art de faire savoir quand même ce que l'on veut apprendre à autrui, d'attirer, d'accrocher, d'agripper le chaland, de faire du bruit pour être remarqué, comme à la foire. Ils y excellent. Par caractère, ils aiment — comme tous les parvenus — à s'exhiber, à s'étaler, et si cette complaisante vanité devient du même coup utile et fructueuse, ils l'adopteront avec passion. Faire argent, faire montre : c'est précisément leur talent. Ils ont la bosse de l'exhibition. Regardez défiler leurs sociétés de musique ou de tempérance en uniforme de gala : des galons rouges courent en tous sens sur les pantalons et les redingotes, des panaches violets pendent au tricorne, des flots de rubans descendent des épaules.

Dans les villes, les misses portent à leur corsage des bouquets, presque des bosquets de fleurs. Les chevaux, les fouets de cocher, les vélocipèdes, les boutiques, tout semble toujours pavoisé, enrubanné pour une réception. Ils trouvent leur plaisir à être, comme on dit, « très voyants » ; l'éclat, les couleurs les séduisent; ils s'amusent de ce qui tire l'œil et aveuglerait des prunelles moins robustes.

Aux Etats-Unis, la réclame est partout. Les rues des villes ressemblent à des allées de foire.

Les maisons sont multicolores et fourmillent de renseignements sur le patron, son âge, sa profession, sa famille, son père, son caractère; son portrait s'y étale en proportions monstrueusement exagérées, au milieu d'un tohu-bohu d'affiches bariolées, de pancartes aveuglantes qui semblent toutes prendre une voix, héler le passant. Oh! comme elles sont bavardes, par exemple, les façades de Brooklyn; elles vous tirent l'œil, et l'on dirait qu'elles crient, qu'elles hurlent, qu'elles vous étourdissent de leurs admonestations, remontrances ou conseils.

Les villes sont ainsi tapissées de réclames multicolores ou autres. La réclame s'étale sur les façades, sur les pignons, sur les toits. Elle sort du mur et s'allonge, en forme de potence, au-dessus de la tête des passants. Elle se détache même de la muraille et vient se planter au milieu du trottoir pour que le promeneur, arrêté par cet obsta-

cle, lui prête forcément son attention. Des statues de bois, des poteaux tricolores, des cigares monstrueux et symboliques, barrent la route au flot des piétons et les contraignent à s'apercevoir qu'il y a, dans leurs parages, un bureau de tabac ou un établissement de bains. Il y a bien d'autres places encore où le commerçant pourra accrocher son enseigne : il en garnit les poteaux des réverbères; il enlève le cadran des horloges publiques, et il le remplace par un cadran plus lumineux, tout émaillé, sur lequel des lettres sont substituées aux chiffres des heures : en regardant l'heure, il faut lire l'annonce et le nom du négociant. Et les trottoirs? Comment laisser improductifs ces grands espaces libres? Aussi les trottoirs sont-ils bavards; soit que les commerçants les fassent daller pour y écrire leur boniment, soit que des hommes s'y promènent avec des semelles de caoutchouc imprégnées d'encre bleue, pour imprimer partout la trace de leur passage et le nom de leur maison.

Est-il besoin de dire que tous les procédés de réclames ambulantes, lumineuses ou par projections, sont, depuis longtemps, en faveur ici? Il n'est pas jusqu'aux boîtes à ordures qui ne reçoivent leur contingent d'affichage, dès qu'elles apparaissent, le matin, dans la rue. Les Américains ont juré que pas une surface plane ne séjournerait quelques heures en plein air sans se rendre utile et productive.

Nous venons de voir où les Américains mettent leurs réclames. Il est plus curieux encore de savoir comment ils les font. Tous les moyens leur sont bons, s'ils les jugent efficaces et s'ils sont assurés que par eux le public, bénévole ou non, les entendra. Comme à Londres, les affiches sont immenses et couvrent des arpents de murailles. Elles n'ont pas le caractère artistique et attrayant de nos jolies affiches illustrées, qui sont des œuvres d'art. Elles sont souvent d'un goût détestable. Un fruitier de Philadelphie a mis à sa devanture un immense cadre doré, pareil à ceux qui entourent les toiles peintes. Ici, c'est une nature morte, mais l'industrieux commerçant, persuadé que l'art sera toujours vaincu par la nature, dispose chaque jour, dans l'intérieur du cadre, des losanges en grains de raisin, des carrés de pêches et des polygones de bananes.

Le commerçant, sur son affiche, n'est pas avare de renseignements. Il décline son état civil, le nom de son père ou de son prédécesseur, de son fils, le sien, avec ses prénoms et qualités; il donne le compte rendu ou les extraits des conférences qu'il a faites concernant sa partie; il vous présente son portrait et celui de sa femme. Comme il faut qu'on le remarque, il inonde de ses immenses prospectus tout un quartier de murailles, toutes les marches des escaliers qui mènent au chemin de fer aérien; son immense portrait, avec ses

yeux trop grands, vous poursuit et rappelle aux Parisiens l'obsession des affiches de Buffalo Bill. Où mènera cette concurrence dans la grandeur, cette course à l'immense? Il faut aux Américains, pour être remarquables, faire plus grand que l'ordinaire : ils passent leur temps à rêver aux moyens de s'enfler.

Dans la banlieue de Chicago, sur une des larges avenues qui aboutissent au Jakson-Park, la chaussée est bordée par un immense panneau de bois peint et découpé, représentant une gorge sauvage entre deux montagnes couvertes de sapins. Sous les arbres, on aperçoit des bêtes véritables : elkes, mouflons, élans au poil soyeux, figés dans l'éternelle immobilité de l'empaillement; cette construction est la réclame d'un marchand de fourrures.

L'oreille aussi est violemment sollicitée par la réclame. Dans les gares de chemin de fer, au milieu du bruit que font les chaudières et les grosses cloches des locomotives, l'arrivée des trains est saluée par le son bruyant d'un tympan de tôle ou d'un triangle d'acier, longtemps et rudement frappé par un nègre : c'est l'appel assourdissant du buffet.

Les tramways, les chemins de fer métropolitains, traversent des tunnels éclairés à l'électricité. Il eût été inexcusable de ne pas utiliser ces larges parois illuminées. Elles racontent en toutes lettres les progrès de l'industrie moderne; mais ce sont

ici des lettres d'ombre, ou, si l'on veut, des ombres de lettres. Des caractères en fer découpé sont suspendus à la voûte dans un ordre convenable; ils s'interposent entre le foyer lumineux et la muraille, sur laquelle on lit les projections. Les courants d'air, le déplacement des trains ou tramways, impriment aux lettres un balancement perpétuel, qui produit des changements incessants dans la forme et la grosseur des projections : c'est un type ingénieux de réclame mobile.

C'est surtout dans les applications de la lumière à la réclame que les Américains excellent. Leurs soirées sont aussi étincelantes que productives Les jours de fête et de repos, de *Bank holiday* ou de *Labor day*, les magasins sont fermés et vides; mais aucune devanture opaque n'en masque la vue; et, le soir, tous les lustres s'allument, illuminant les vitrines pour égayer l'aspect de la rue, pour arrêter la curiosité de la foule, et pour gêner les cambrioleurs, dont la présence serait aussitôt signalée du dehors.

Dans Broadway, la grande rue de New-York, un pâté de hautes maisons se termine, à l'intersection de deux avenues, par un immense pan coupé que recouvre une seule réclame. Ce sont, le soir, des points lumineux qui forment des lettres, et chaque point est une lampe électrique : il y en a quelques milliers. Le ciel en est embrasé. Comme l'habitude émousserait l'effet, pour entretenir la

curiosité, le courant est interrompu toutes les dix minutes : la réclame s'éteint, le ciel redevient sombre, pour s'illuminer subitement, quelques instants après. Ces effets-là sont sûrs; ils ne sauraient passer inaperçus; il faut, bon gré mal gré, les subir : c'est la réclame forcée.

Ces habiles négociants savent s'adresser, pour nous prendre, à nos instincts comme à nos faibles. Ils sont psychologues. Ils connaissent le pouvoir d'un bon mot : plus il sera stupide, et mieux la mémoire le conservera. Il y a toute une catégorie de réclames gaies, sinon spirituelles, et souvent extravagantes. Un marchand vante son savon, « qui laisse une agréable impression derrière lui ». Vous ne l'oublierez pas si vous avez vu son affiche illustrée : une négresse vêtue de blanc vient de s'asseoir sur un banc, où un gamin a peint une caricature encore toute fraîche. Celle-ci demeure imprimée sur le caraco de la négresse, qu'on voit s'éloigner en gardant « une bonne impression derrière elle! »

Quelquefois, l'idée est simplement bizarre. Un marchand de cols et de manchettes met dans le coin de son annonce un personnage en habit noir ; la tête est remplacée par une grosse main, dont l'index étendu désigne le reste de l'affiche.

Devant un marchand de chaussures, des plaques de cuivre, encastrées dans le macadam, simulent des empreintes de pieds nus, qui se di-

rigent de tous les sens vers la porte. Mais considérez cet immense placard qui recouvre à lui seul une clôture de bois. C'est une véritable composition. Il s'agit d'un extrait quelconque, tonique et fortifiant. Un éléphant est assis sur son derrière; il tient une fiole du précieux élixir dans sa trompe levée, et il boit à la régalade, le beç ouvert, tandis que sur son abdomen, un clown, armé d'un pot de peinture, écrit le nom de la drogue. A côté, une voiture est pleine de musiciens, dont l'éclatante fanfare célèbre les vertus du spécifique. Les trottoirs de la rue sont encombrés par la foule, que contiennent à grand'peine les policemen. Tous ces curieux, assez grotesques, sont massés là pour saluer au passage les voitures qui amènent un chargement de fioles. On aperçoit le convoi dans le lointain. Des chevaux caparaçonnés traînent lentement une longue file de fourgons décorés, armoriés et dorés : c'est l'élixir qui fait son entrée dans la ville, devant la multitude enthousiaste. Plus près, des gens graves, des docteurs en cheveux blancs discutent les mérites de cette philanthropique découverte ; c'est tout un tableau allégorique.

Le marchand ne se contente pas de correspondre à distance avec le client, il va le trouver, il lui envoie des émissaires, il lui soumet la marchandise en nature. En voyage, les trains sont sans cesse parcourus d'un bout à l'autre par des

vendeurs qui viennent vous proposer successivement toutes les commodités de l'existence. Aux approches des grandes villes, des employés aimables s'approchent de vous, vous renseignent sur les divers hôtels, vous en font choisir un, vous demandent votre bulletin de bagages : à l'arrivée, vous vous rendez allègrement à l'hôtel désigné, sans vous préoccuper de rien et vous retrouvez vos malles ou vos valises dans votre chambre. Ils mettent tout en œuvre pour happer agréablement le client ; ils connaissent l'art de faire des dépenses qui sont de bons placements. Dans ce genre l'une des plus curieuses est le *free lunch*, ou repas gratuit offert dans les tavernes aux consommateurs de boissons. Ce sacrifice n'est déjà pas si maladroit. La table toute servie attire les pique-assiettes, à qui l'on offre de préférence de bons fromages bien secs et des pièces bien salées de charcuterie, pour les inciter à boire. D'ailleurs on surveille et on règle au besoin les appétits trop féroces. Un petit mendiant de New-York me disait un soir qu'il entrait quelquefois au *free lunch*, pour attraper un morceau ; mais on le mettait à la porte, parce qu'il n'avait pas d'argent pour boire.

Le marchand, qui est toujours doublé d'un penseur, n'ignore pas que ses offres se heurteront contre la défiance ou l'incrédulité. Aussi n'hésite-t-il pas à mettre au client, comme on dit, pièces en main.

C'est ce principe qui a évidemment présidé aux expositions de coiffures. A la vitrine du parfumeur, derrière la glace sans tain, dans un décor de peluche rouge, une femme est assise, le dos tourné vers la rue, et la chevelure éparse roulant en ondulations jusqu'au sol. L'entrée est libre. Dans la salle, à droite et à gauche, d'autres femmes très chevelues, costumées en reines de Navarre ou en pairesses anglaises, se tiennent auprès de coquets comptoirs, et vendent des flacons d'eau capillaire. Elles vous expliquent qu'elles en font elles-mêmes un usage quotidien. Au fond de la salle, dans les intervalles que laisse un orchestre de tziganes, un monsieur en habit noir fait des conférences sur son eau merveilleuse, la main enfouie dans la chevelure blonde d'une des exposantes qu'il a fait monter près de lui. Je ne sais si ces flacons se vendent beaucoup, mais ces minois ne sont point désagréables à regarder et les visiteurs sont nombreux.

Après avoir constaté cette variété prodigieuse dans les moyens imaginés pour faire de la publicité, il faudrait résumer l'inventaire des objets qui constituent comme la matière de la réclame, et ce serait infini. En Amérique, on fait de la réclame pour tout, y compris la nature et la religion. Je vois encore cette scène à laquelle j'assistai à Washington, et qui dépasse les exhibitions du même genre assez familières en Angleterre.

Un char-à-bancs monté sur six roues, attelé de six chevaux, conduit par des nègres en livrée dorée, stationnait dans une large avenue. L'un des côtés rabattus formait une manière d'estrade sur laquelle un musicien jouait de l'harmonium, tandis qu'un clergyman prêchait à ses côtés devant une foule attentive. Par instants, de graves cantiques s'élevaient sous la voûte d'épaisse verdure, accompagnés par un orchestre très complet logé dans la voiture, où des banquettes étaient garnies d'amateurs et de dévotes. Quand la séance a assez duré, voiture, orchestre, foule, nègres se déplacent et vont s'arrêter plus loin. L'omnibus est gratuit. Si on demeure sur son parcours, on peut y monter et l'on est ainsi ramené chez soi en musique.

Quant aux beautés et aux curiosités de la nature, malgré l'étendue des territoires, elles sont cadastrées, étiquetées, tarifées. Toute la région du Park-National, qui est grande comme un tiers de la France, est réservée, entretenue à l'état inculte par les soins du gouvernement, pour attirer les touristes par le charme de cette sauvagerie officielle et patentée.

Les Compagnies de chemins de fer distribuent gracieusement à leurs passagers de splendides publications illustrées, qui racontent et qui reproduisent en héliogravure les curiosités du trajet, les *sceneries* de la route, la faune et la flore du pays,

avec des extraits de poètes et de littérateurs qui en ont parlé. Le guide de la belle vallée de l'Hudson renferme la moitié du sermon d'un clergyman, qui exaltait la grandeur de Dieu dans ses œuvres, en décrivant ces rives si pittoresques.

Les Américains ont ainsi catalogué, classé, expertisé tous les *points of interest*, parce qu'ils procurent un plaisir qui peut se marchander. Ils ne sont indifférents qu'à ce qui est improductif. Ils font des affiches luxueuses pour un système de bretelles; mais ils négligent de poser des plaques pour indiquer le nom des rues; il n'y a rien à gagner. Il est pitoyable que dans une ville comme New-York, ces plaques indicatrices soient de méchants morceaux de zinc, invisibles, accrochés à quelques poteaux de bois.

En revanche, ils savent le secret d'utiliser tout ce dont on peut faire argent, que ce soit objet de nécessité ou de curiosité. Barnum ne proposa-t-il pas à la république d'Haïti de lui louer à terme les cendres de Christophe Colomb, pour les montrer dans sa baraque? Au lendemain de la victoire de Corbett sur Sullivan, dans le championnat de la boxe, des directeurs de théâtre offrirent au vainqueur des prix exorbitants pour venir s'exhiber quelques minutes sur leur scène, le torse nu. Ils eurent raison de spéculer sur la vanité du public, qui vint en foule et paya fort cher pour pouvoir dire : « Je l'ai vu! »

Vers le même temps, une vache enragée poursuivit et faillit tuer M. Harrison, le président des États-Unis. L'animal fut abattu, les collectionneurs s'arrachèrent sa peau pour y découper des souvenirs.

Lors de l'épidémie du choléra, les paquebots débarquaient leurs passagers à la quarantaine, sur l'îlot de Fire-Island en attendant leur laissez-passer. Un industriel organisa aussitôt un service de bateaux qui croisèrent autour de l'île contaminée : il y eut affluence de gens qui allèrent regarder de loin, comme des animaux en cage, les quarantenaires dans leur campement. Ce peuple aime ce qui est nouveau, inédit, rare; c'est une satisfaction pour sa vanité d'avoir vu ce que d'autres ignorent, et c'est aussi un goût que les commerçants s'entendent à lui faire payer cher.

Voici une anecdote assez plaisante à propos de cet instinct d'exhibition.

Le baron de Rothschild se trouvait dans le train à une petite station du Montana. Un monsieur fort bien mis, en redingote et en chapeau haut de forme, s'approche de lui, le salue, et lui demande :

— Pardon, monsieur, comment vous appelez-vous ?

— Pourquoi cette question ?

— On m'a dit qu'il y a un Rothschild dans le train. Ne serait-ce pas vous?

— Oui, monsieur, c'est moi.

L'homme recula d'un pas, le regard fixe, dans l'attitude de la plus profonde admiration. Puis il dit lentement, avec conviction :

— Quoi! c'est vous, monsieur? Un Rothschild! Oh! savez-vous que vous êtes une curiosité?

Et il lui offrit du terrain dans une ville en projet.

On ferait un volume qui serait bien curieux, s'il était illustré, avec ce vaste sujet de la réclame américaine. On y verrait des extravagances calculées, des portraits d'auteurs, d'acteurs « romantiques » dans les costumes de leurs rôles, d'industriels, de chanteuses négresses qui ont la poitrine constellée de décorations, pareilles aux médailles de sauvetage, des cuillers-souvenirs, dont les dames sont très friandes pour leurs collections, des objets de commerce, des vues pittoresques, des spécimens en nature de toutes les industries, des promesses énormes, des protestations de dévouement, des caricatures horribles, des caractères d'impression hauts comme un homme, des appels caressants, des calembours, des résumés historiques, des pages littéraires ou poétiques, et l'on sourirait en se rappelant quelque pan de muraille de Paris, où une gracieuse jeune femme, décolletée ou enroulée dans la fourrure, vous tend de sa main gantée la petite boîte que recommande l'affiche. Devant les fines et vaporeuses ballerines nées du crayon de Grévin ou de Chéret, nous nous conso-

lerions de passer pour frivoles chez ce peuple pratique, en songeant que le secret du bonheur consiste à défendre les charmes de l'agrément contre les entreprises de l'utile, les droits de l'idéal contre les exigences de l'intérêt.

TABLE DES CHAPITRES

Pages.

III. — Yellowstone National Park.

IV. — Moons's Girl.

V. — Un village chinois dans les Montagnes Rocheuses.

PARIS. — IMPRIMERIE DE CHARLES NOBLET ET FILS
13, rue Cujas.

Librairie E. DENTU, 3 et 5, place de Valois (Palais-Royal)

Charles Deslys	Les Dix-sept ans de Marthe	1 vol.
—	La Fille à Jacques	1 —
—	Fanfan La Tulipe	1 —
—	Les Compères du Roy	1 —
—	Les Bottes vernies de Cendrillon	1 —
—	L'Oncle Antoine	1 —
Louis Desnoyers	Jeunes filles et jeunes femmes	1 —
Charles Dickens	Le Crime de Jasper	2 —
Charles Diguet	Les Amours de la Duchesse	1 —
—	La Vierge aux cheveux d'or	1 —
—	Histoire galante de Henri IV	1 —
Étienne Énault et L. Judicis	Le Vagabond	1 —
—	L'homme de Minuit	1 —
Étienne Énault	Danielle	1 —
—	Les Drames de la jeunesse	1 —
—	Le Roman d'une Altesse	1 —
H. Escoffier	Le Mercier de Lyon	1 —
—	Le Collier maudit	1 —
J. Fiévée	La Dot de Suzette	1 —
Emmanuel Gonzalès	Les Sept Baisers de Buckingham	1 —
—	Les Mémoires d'un ange	2 —
—	Les Frères de la Côte	1 —
—	Le Vengeur du Mari	1 —
—	Les Deux Favorites	2 —
—	La Sorcière d'Amour	2 —
—	La Fiancée de la mer	1 —
—	L'Hôtesse du Connétable	1 —
—	L'Épée de Suzanne	1 —
—	Les Amours du Vert-Galant	1 —
—	La Servante du Diable	1 —
—	Les Gardiennes du Trésor	1 —
Constant Guéroult	Aventures cavalières	1 —
—	La Bourgeoise d'Anvers	1 —
—	Le Luthier de Rotterdam	1 —
Robert Halt	Une Cure du docteur Pontalais	1 —
—	Madame Frainex	1 —
Arsène Houssaye	Le Violon de Franjolé	1 —
Charles Joliet	Une Reine de petite ville	1 —
—	Le Roman de deux jeunes mariés	1 —
—	Fanfinette	1 —
—	Papiers de famille	1 —
Louis Judicis	La Folle d'Apremont	1 —
Henri de Kock	Un Drôle de voleur	1 —
—	L'Amoureuse de son mari	1 —
Mary Lafon	La Boîte d'Or	1 —
A. de Lamartine	Fior d'Aliza	1 —
G. de la Landelle	L'Amour de Ninette	1 —
—	Une Haine à bord	1 —
—	Les Femmes à bord	1 —
—	Le Mouton enragé	1 —
Armand Lapointe	La Reine du faubourg	1 —
—	Les Sept hommes rouges	1 —
Alex. de Lavergne	La Belle Aragonaise	1 —
Hippolyte Lucas	Les Cahiers roses de la Marquise	1 —
E.-M. de Lyden	Maître et maîtresse	1 —
Auguste Maquet	La Maison du Baigneur	2 —
Michel Masson	La Jeune Régente	1 —
Mie d'Aghonne	Le Vampire aux yeux bleus	1 —
Henri Monnier & Elie Berthet	L'Ami du Château	1 —
Xavier de Montépin	Une Fleur aux enchères	2 —
—	Le Dernier des Courtenay	1 —
Eugène Moret	Confession d'une jolie femme	1 —

Librairie E. DENTU, 3 et 5, place de Valois (Palais-Royal)

NOUVELLE COLLECTION

NOS GRANDS AUTEURS

In-18 jésus à 1 fr. le volume ; 1 fr. 25 franco

Alfr d Assollant	Le Puy de Montchal. 1 vol	1 fr.
A. . lot	Alphonsine	1 »
—	Chère adorée. 1 vol	1 »
—	Les Étrangleurs. 1 vol	1 »
—	La Grande Florine (suite et fin des Étrangleurs). 1 vol	1 »
Chavette	L'Oreille du cocher. 1 vol	1 »
E. Colombey	Les antichambres de Paris	1 »
Gaboriau	Les Comédiennes adorées. 1 vol	1 »
E. Enault	Gabrielle de Célestange. 1 vol	1 »
Paul Féval	Aimée. 1 vol	1 »
—	Alizia Pauli	1 »
—	Le Capitaine Fantôme. 1 vol. (1re partie)	1 »
—	Les Filles de Cabanil (suite du Capitaine Fantôme). 1 vol	1 »
—	Talavera-de-la-Reine (fin du Capitaine Fantôme). 1 vol	1 » 1 »
—	Les Deux Femmes du roi. 1 vol	1 »
—	Jean Diable. 3 vol	3 »
—	1. Une nuit à Londres.	
—	2. Le Château de Belcamp.	
—	3. Le Procès criminel.	
—	Le Jeu de la mort. 1 vol	1 »
—	La Tontine infernale (suite et fin du Jeu de la mort). 1 vol	1 »
—	La Province de Paris. 1 vol	1 »
—	Le Quai de la Ferraille, 2 vol	2 vol.
—	1. Mariotte la Basquaise.	
—	2. Messieurs de l'Aventure.	
—	La Rue de Jérusalem. 2 vol	2 »
—	Le Secret des Habits Noirs. 2 vol	2 »
—	1. L'Arme invisible.	
—	2. Maman Léo.	
—	La Vampire. 1 vol	1 »
G. de Genouillac	Lisa Patard. 1 vol	1 »
Charles Mérouvel	La Vertu de l'abbé Mirande. 1 vol	1 »
—	Mademoiselle Jeanne. 1 vol	1 »
—	La Maîtresse de Monsieur le ministre	1 »
—	Le Marquis Gaëtan. 1 vol	1 »
A. Mathey	Calvaire d'amour. 1 vol	1 »
Meleck-Hanum	Trente ans dans les harems d'Orient. 1 vol.	1 »
X. de Montépin	La Bâtarde. 2 vol	2 »
—	Les débuts d'une étoile. 1 vol	1 »
G. de Peyrebrune	Le Curé d'Anchelles. 1 vol	1 »
Ponson du Terrail	Maître Rossignol. 1 vol	1 »
—	Le Paris mystérieux. 5 vol	5 »
—	1. Les Spadassins de l'Opéra.	
—	2. Les Compagnons de l'amour.	
—	3. La Dame au gant noir.	
—	4. La Comtesse d'Asti.	
—	5. Le Roman de Fulmen.	
—	Les Voleurs du grand monde. 7 vol	7 »
—	1. Cartahut.	
—	2. Le Mystère du passage du Soleil.	

Librairie E. DENTU, 3 et 5, place de Valois (Palais-Royal)

Ponson du Terrail (Suite). .	3. Le Seigneur de la montagne.
—	4. Le dévouement de Jeanne.
—	5. Mousseline.
—	6. Les Pièges de Madame Olympe.
—	7. Le Buveur de Raki.
—	Les Drames de Paris. 5 volumes. . . .
—	1. L'Héritage mystérieux.
—	2. Mlle Baccarat et sœur Louise.
—	3. Le Club des valets de Cœur.
—	4. Turquoise la Pécheresse.
—	5. Le Comte Artoff.
—	Les exploits de Rocambole. 4 volumes. .
—	1. Une fille d'Espagne.
—	2. La Comtesse Artoff.
—	3. La Mort du sauvage.
—	4. La Revanche de Baccarat.
—	La Résurrection de Rocambole. 5 vol. . .
—	1. Le Bagne de Toulon.
—	2. Saint-Lazare.
—	3. L'Auberge maudite.
—	4. La Maison de fous.
—	5. Le Souterrain.
—	Le Dernier mot de Rocambole. 7 vol.
—	1. Les Ravageurs.
—	2. Les Etrangleurs.
—	3. Le Fils de Milady.
—	4. Les Millions de la bohémienne.
—	5. La Belle jardinière.
—	6. Un Drame dans l'Inde.
—	7. Les Trésors du Rajah.
—	Rocambole en prison. 2 vol. . . . .
—	1. Les Amours du Limousin.
—	2. Les Souterrains du Newgate.
—	La Corde du pendu. 2 vol. . . . .
—	1. Le Fou de Bedlam.
—	2. L'Homme gris.
—	Les Misères de Londres. 5 vol. . . . . . .
—	1. La Nourrisseuse d'enfants.
—	2, L'Enfant perdu.
—	3. La Cage aux oiseaux.
—	4. Les Tribulations de Shoking.
—	5. Miss Ellen
R. de Pont-Jest.	Le Testament du baron Jean. 1 vol. . .
Émile Richebourg	Un Calvaire. 1 vol. . . . .
—	L'Idiote. 3 vol. . . . .
L. Stapleaux.	Les Compagnons du glaive. 8 vol. . . . .
—	1. Histoire d'une nuit.
—	2. Un Dernier Amour.
—	3. Les Cocottes du grand monde.
—	4. Le Pendu de la Forêt Noire.
—	5. Les Viveuses de Paris.
—	6. Un Mariage incestueux. } L'affair
—	7. Le Sergent empoisonneur. } châtea
—	8. Le Mort vivant. } Clamel
P. Zaccone	La Cellule nº 7. 2 vol. . . . .
—	1. La Balafrée.
—	2. Le Secret de Clotide

IMP. NOIZETTE ET Cie, 8, RUE CAMPAGNE-PREMIÈRE, PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR, 3 ET 5, PLACE DE VAL

ALFRED DARIMON

Histoire de douze ans (1857-1869). 1 vol. 3 50
A travers une Révolution (1847-1858). 1 vol. 3 50
Les Cinq sous l'Empire (1857-1860). 1 vol. 3 50
L'opposition libérale (1861-1863). 1 vol. 3 50
Le Tiers Parti sous l'Empire (1864-1866). 1 vol. 3 50
Les Irréconciliables, dernière série de **l'Histoire d'un parti**. 1 vol. 3 50
La Maladie de l'Empereur. 1 vol. 2 50

GÉNÉRAL AMBERT

Pays de l'Honneur. 1 volume 3 50
Autour de l'Eglise. 1 volume 3 50
L'Héroïsme en soutane, 14e édition. 1 volume grand in-32. . . . . . 1 50

L. NICOLARDOT

...ept épreuves de la Papauté. 1 vol. 3 50

ÉDOUARD DRUMONT

...re Bataille, 1 vol 3 50
...ment d'un Antisémite, 1 vol. 3 50

MGR GOUTHE-SOULARD

ARCHEVÊQUE D'AIX

...on procès, mes avocats, édition populaire 1 50

Mgr RICARD

PRÉLAT DE SA SAINTETÉ

...nseigneur Freppel, 1 vol 3 50
... Cardinal Fesch, 1 vol. 3 50
monseigneur de Miollis, 1 vol. 3 50

IMBERT DE SAINT-AMAND

Deux victimes de la Commune, 1 vol. 2 50

L'ABBÉ DES FONTENELLES

Le Clergé Français dans le passé et dans le présent, 1 vol 3 50

Paris. — Imp. Noizette.